HUGOPHOBES ET HUGOLATRES

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE D'UN CINQUANTENAIRE

—

Il faut en prendre son parti : comme le quatrième centenaire de Montaigne, le cinquantenaire de Victor Hugo est manqué. Quelques généreuses initiatives privées n'arriveront pas à compenser la pauvreté des projets officiels. L'auteur de *La Légende des Siècles* après celui des *Essais*, quel coup double! Voilà comme les pouvoirs publics manifestent le sens et l'amour de nos plus perdurables richesses; voilà comme ils honorent nos gloires les mieux établies. Soit! On n'en est plus depuis longtemps à attendre une action féconde des tristes et impuissants titulaires du ministère des Beaux-Arts. Personne n'est responsable et personne n'en peut mais; et dans cette anarchie, tout ce qui porte la marque de l'Etat est devenu à bon droit suspect, ses allumettes, sa monnaie, sa rente, les lauréats de son Conservatoire et ses parodies de commémorations. En somme, dans l'intérêt de Victor Hugo, on ne pourrait que se féliciter de la carence gouvernementale, si la gent littéraire avait su rendre elle-même et spontanément à l'un de ses plus illustres membres l'hommage que l'admiration, la gratitude, une élémentaire décence imposaient. Las ! Au lieu de cela nous n'avons eu que le spectacle de la plus rebattue, de la plus regrettable des querelles, où l'on ne saurait dire qui a le plus tort, des hugophobes rancis dans une détestation périmée ou des hugolâtres transportés d'une absurde extase.

Ce siècle dit de la vitesse ne vivrait-il que sur des idées immobiles? Il y a des gens pour parler encore du « tendre » Racine, de « l'immoralité » de Baudelaire et de la « bêtise » de Victor Hugo! Le plus affligeant est qu'ils soient partout accueillis sans rires. Que si une opposition se manifeste à ces poncifs, elle ne saurait être que radicale: et Racine devient le « cruel » Racine, Baudelaire un parangon de vie, Hugo le prophète des temps à venir. Prendre parti : c'est le mot d'ordre universel. Ainsi, pour M. Claude Farrère, Hugo représente:

le plus formidable des imbéciles du XIX[e] siècle. Non seulement le roi des Joseph Prudhomme, mais le roi des lâches (1)...

Pour M. Léon Deffoux, il se refuse à dire qu'il y ait dans Victor Hugo la moindre virgule à désavouer.

Si je pensais qu'il y a quelque chose de mauvais dans Hugo, écrit-il, je me garderais de le dire, car j'estime que la honte serait pour moi (2).

Voilà où nous en sommes! Haïr Hugo comme l'Antéchrist ou l'adorer comme Jéhovah, c'est l'alternative qu'une époque qui se veut raisonnable nous propose. Cinqante ans après la mort d'un auteur, il semble pourtant que les passions devraient être éteintes, et qu'une bonne foi lucide et raisonnée aurait le droit de dire son mot.

Certes, beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui ne sont pas encore désintéressés de l'affaire : ce sont tous ceux qui ont approché l'illustre vieillard, ou qui, sans le connaître, ont été élevés dans le rayon de son influence. Constatons avec bonheur qu'aucun de ceux-là ne s'est montré indigne de ce qu'il devait à une grande mémoire en même temps qu'à soi-même. Quand M. Lucien Descaves répond à M. Gaston Picard, qui lui demande ce qu'il a lu de meilleur et de plus mauvais dans Victor Hugo : *tout* et *rien,* il manifeste une fidélité émouvante et exemplaire au culte de sa jeunesse. Quand M. Jacques

(1) Lettre à M. Georges Batault.
(2) Réponse à l'enquête de M. Gaston Picard dans *Les Nouvelles Littéraires,* n° du 2 mars 1935.

Bainville, interrogé par le même enquêteur, élude ses questions en citant les vers de Verlaine :

> Or, je sais la louange, ô Maître, que vous doit
> L'enthousiasme ancien...

il accorde avec une belle élégance la franchise et le respect (3). Ce sont les hommes chez qui la passion serait légitime qui font preuve de sérénité, et ceux de qui on serait en droit de l'attendre qui s'en montrent dépourvus. Voilà qui n'est pas fait pour leur valoir notre estime. La grossièreté à l'égard des morts n'a jamais passé pour un signe d'élévation particulière, non plus d'ailleurs qu'une admiration frénétique et niaise; encore y a-t-il moins de bassesse dans celle-ci que dans celle-là.

Reste qu'un demi-siècle après sa fin Victor Hugo demeure capable de nourrir une campagne qui dure depuis tantôt un an ! On souhaite à beaucoup de nos intelligents contemporains le destin posthume de cet imbécile.

§

On sait assez que les deux hommes qui ont mis le feu aux poudres sont un écrivain suisse, M. Georges Batault, et un conteur français, M. Claude Farrère. Mais si M. Batault, dans son ouvrage sur celui qu'il appelle *Le pontife de la démagogie* (4), nous propose quelques arguments dont nous verrons plus loin ce qu'ils contiennent, la vérité oblige à dire que M. Farrère n'a jamais apporté avec soi qu'une belle outrecuidance et un penchant remarquable à extravaguer.

« Le plus formidable des imbéciles... le roi des Joseph Prudhomme... le roi des lâches... ». Quand M. Batault, à qui s'adressaient ces confidences catégoriques, les eut maladroitement publiées ,ce fut un tel tollé que M. Farrère, tout cuirassé qu'il soit contre le sentiment du monde ,sentit la nécessité d'une justification. Elle vint sous la forme d'un article intitulé *Victor Hugo et les*

(3) *Les Nouvelles Littéraires,* 16 février.
(4) *Le Pontife de la démagogie, Victor Hugo,* Plon, 1934.

bonnes gens qui l'ont choisi pour Dieu (5), après quoi les meilleurs amis de l'auteur ne furent pas sans éprouver une certaine gêne. Il y était dit que Hugo « a toujours été le dessous de rien », un « prestidigitateur en rimes, sans plus », et les « bonnes gens » qui ont le tort de voir autre chose en lui y recevaient les étrivières, en compagnie d'un écrivain du prix de M. Léon Daudet, suspect d'hugophilie aux yeux de M. Farrère.

De démonstration, pas la moindre trace. Quand M. Farrère écrit que Baudelaire, Gautier, Balzac et Musset ont condamné Hugo, on aimerait pourtant qu'il eût l'honnêteté de fournir ses références; il en serait bien empêché, car si ces quatre contemporains ont pu railler, voire détester l'homme à de certains moments, aucun ne lui a jamais refusé la qualité de grand écrivain; et ce n'est pas se hasarder que de dire qu'ils l'admiraient profondément.

Tout cela n'est donc pas en faveur du sang-froid de M. Farrère, ni de son bon goût; mais la fin de sa diatribe ménage au lecteur des inquiétudes sur son bon sens. « Qu'est-ce que *Les Misérables*? » questionne en effet cet étrange censeur. Et il nous avoue y voir « la condamnation sans appel du fier et fidèle Javert, garde-chiourme farouche, mais homme magnifiquement honnête, au profit de l'acquittement final de ce bandit, voleur de morts sur le champ de bataille, tortionnaire d'enfants, chef d'assassins professionnels, M. Thénardier ». Après celle-là, il ne reste évidemment plus qu'à tirer l'échelle.

S'agirait-il d'une phobie particulière, d'un égarement passager? Hélas! On ne l'écrit pas sans tristesse, mais enfin M. Farrère a donné depuis maints symptômes d'une persistante déraison. Il a paru en décembre dernier, dans un grand journal de province, six colonnes bien significatives à ce sujet: c'est une interview prise à M. Farrère par M. Charles Chassé, sur le point de savoir s'il existe encore une marine française (6). On y trouve

(5) *Gringoire*, 2 novembre 1934.
(6) *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 3 et 4 décembre 1934.

à chaque paragraphe des déclarations péremptoires du genre de celle-ci :

Je suis lié à Mussolini par la plus solide amitié personnelle et je sais qu'il ne souhaite pas la guerre. Mais si un jour certaines frontières étaient violées, je sais bien qu'il me dirait : « *Mon vieux, que veux-tu que j'y fasse?* » et il mobiliserait ses troupes. Et moi je ne pourrais que lui répondre: « *Mon vieux, je te comprends très bien, mais tout de même, c'est bien em...bêtant.* »

Il est juste de dire que par la suite M. Farrère a écrit à *La Dépêche de Brest* pour certifier qu'il ne tutoyait pas M. Mussolini; mais il n'a pas nié d'avoir tenu ces propos où ce n'est pas le tutoiement qui est le plus grave...

Dans la même interview, voici comment le pourfendeur de renommées traite, après Hugo, l'infortuné Vauban:

C'était un salaud qui, d'un côté, politicaillait en écrivant sa *Dîme royale* et qui, de l'autre, ne songeait qu'à utiliser le plus de moellons possible pour ses fameuses fortifications, qui ont fourni prétexte à bien des pots-de-vin. Je ne crois pas, soit dit en passant, qu'il en ait retiré personnellement beaucoup d'argent; ç'a été surtout une dupe.

Et M. Farrère, qu'a-t-il été ? Un « professionnel de la critique dramatique », déclarait-il récemment à M. Georges Blond (7); « et je me place ici très haut, ajoutait-il, je crois être un des meilleurs critiques dramatiques qui aient existé (8) ». Félicitons-le doublement: comme professionnel de la prétention tranchante et grotesque, il est également en train de se tailler une place de premier plan.

Laissons-le donc à ses sornettes, qui ne nous empêcheront pas de relire et d'aimer *Fumée d'opium* et *La Bataille*, — et voyons le cas de M. Batault.

(7) *Candide*, 4 avril 1935.
(8) Après quoi, M. Farrère est évidemment bien placé pour faire grief à Victor Hugo d'avoir été « follement vaniteux ».

§

Encore que ses ennemis aient assez mesquinement feint d'ignorer son nom, M. Georges Batault est un auteur qui a derrière soi un nombreux bagage. Il a débuté en 1909, comme la plupart des jeunes écrivains, par une plaquette de vers franchement médiocres (9). Si les hugolâtres délirants avaient eu quelque habilité, au lieu de couvrir M. Batault d'injures faciles, ils eussent ouvert ces *Crépuscules d'amour* (10) dédiés à la comtesse de Noailles « en fervente admiration (11) », et ils en eussent extrait quelques vers bien ridicules, aisés à rencontrer parmi tant de blondeurs, de ferveurs, de langueurs et d'exquisités d'un symbolisme en retard de deux générations. M. Batault y célébrait,

D'un cœur blessé de crépuscules et d'amour,

une certaine Sonïeuse et surtout

Ses rêves imprécis que l'ombre indétermine.

Il était aisé de moquer ces méchants alexandrins, et de s'esclaffer sur des mélanges aussi bizarres que ceux-ci :

Mes vers mystérieux où palpite l'amour
Savent entremêler les soirs aux chevelures
Et la candeur des yeux au déclin des beaux jours.

Cela n'eût pas prouvé grand'chose contre M. Batault, mais enfin c'était de bonne guerre. D'ailleurs, sans tenir compte de ces erreurs excusables chez un adolescent, on pouvait dire avec raison que l'homme qui a commis un vers aussi platement trivial que :

Mélancoliquement les minutes *se sauvent*

a de grandes chances d'être incurablement fermé à la

(9) Le signataire de cet article ne se dissimule aucunement qu'il est dans le même cas.

10) *Crépuscules d'amour*, poèmes, Paris, Bibliothèque de « l'Occident », 1909.

(11) Puisqu'il n'aime pas Victor Hugo, j'espère que M. Batault a renié maintenant cette admiration envers une poétesse si fortement tributaire du « Pontife ».

beauté poétique; ce qui n'est pas une disposition bien favorable pour entreprendre une étude de Victor Hugo...

Négligeons *Quatre méditations sur Nietzsche* (12), qui sont de la même année que les *Crépuscules d'amour* et tout aussi insignifiantes. M. Batault a publié, depuis, les deux premiers volumes d'un grand roman cyclique (13), qui ont prouvé qu'il n'avait aucun don de romancier, mais qui témoignaient d'une vraie connaissance de l'antiquité et d'un goût réel des idées. Le meilleur de sa carrière, M. Batault l'a fourni toutefois comme critique, ou plutôt comme polémiste. Il a toujours aimé d'attaquer, de condamner, de vouer aux flammes, avec cette gravité un peu lourde et rigide qu'il tient de son pays (14). A lire d'un seul trait l'ensemble de ses articles-réquisitoires, on a même l'impression que l'ivresse de la bataille a plus de prix pour lui que les causes qu'il défend. Avant que de s'en prendre à Hugo, il s'est tour à tour élevé contre « les prédicateurs du passé et les traditionnaires obtus », raillant les ligues humanistes et taxant de médiocrité la fameuse campagne d'Agathon (15), puis contre « l'impuissance de la tradition (16) », puis contre les juifs (17), ce qui prouve un bel éclectisme.

Tant d'efforts, par malchance peut-être, — et je le constate sans malice, — n'avaient pas jusqu'à l'an dernier conquis à M. Batault une bien grande audience. Des érudits comme MM. Talvart et Place ne citent pas un de ses ouvrages dans leur *Bibliographie des auteurs modernes*, non plus que M. Hugo P. Thième dans sa *Bibliographie de la littérature française de 1800 à 1930*. En 1911, M. Batault invoquait contre ses adversaires du moment une

(12) *Quatre méditations sur Nietzsche*, Paris, Bibliothèque de « l'Occident », 1909.

(13) *A la recherche des Dieux: I. Sibyl*, Paris, Flammarion, 1925; et II. *Le Colloque avec Pan*, *id.*, 1926.

(14) Je le dis parce que cela est, et bien entendu sans l'ombre de moquerie ou de malveillance à l'égard de nos amis et compagnons de lettres, les Suisses français.

(15) *Le problème de la culture et la crise du français*, par Georges Batault, « Mercure de France » du 1er juillet 1911.

(16) *La vie de l'art et l'impuissance de la tradition*, étude épuisée. Elle figure encore sur la liste des œuvres « du même auteur » dans *Le Colloque avec Pan* en 1926, mas elle en a soigneusement disparu dans *Le Pontife de la démagogie*. Hasard?

(17) *Le problème juif*, Plon, 192[illegible].

phrase de Racine qui est dans la préface de *Bérénice* : « Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. » Ce n'est pas moi, ce sont les circonstances qui vingt-quatre ans plus tard retournent cette phrase contre lui, injustement j'en suis persuadé. Mais c'est un fait que le nom de M. Batault n'a été connu qu'après ses attaques contre Victor Hugo, et la Bibliothèque Nationale enregistre à sa façon le succès du *Pontife*: tous les ouvrages de M. Batault qu'elle possède y sont brochés, — et ils sont là, le premier depuis 1909 et le dernier depuis 1926, — au lieu que, moins de dix mois après son entrée, *Le Pontife de la démagogie* est déjà revêtu d'une superbe toile rouge. C'est le commencement de la gloire...

Le curieux livre! Médiocrement écrit, mal composé, hâtif et banal, on ne s'explique pas qu'il ait pu paraître si saintement vengeur aux uns et si cruellement impie aux autres. On demeure ébahi qu'il ait pu sembler neuf à d'aucuns. L'étonnant, ce n'est pas que M. Batault n'aime pas Hugo, ce qui est son droit le plus strict, c'est que, ne l'aimant pas, il se soit cru autorisé à dire pourquoi en se bornant à piller et déformer la pensée d'autrui.

Piller : il n'y a pas un fait nouveau, pas un argument personnel dans ces deux cent cinquante pages, qui sont une compilation pure et simple de quatre ou cinq excellents ouvrages, en particulier de *Victor Hugo, son œuvre*, par M. André Bellessort (18) et de *La vie politique de Victor Hugo* par M. Pierre de Lacretelle (19). Les trois premiers chapitres de M. Batault sont littéralement faits de longues citations de ces deux études, mises bout à bout et çà et là cousues entre elles par des lambeaux de commentaire. C'est de la mosaïque, un puzzle, un manteau d'Arlequin, tout ce qu'on voudra sauf une œuvre.

Déformer : comme si ce n'était pas assez d'aller chercher son argumentation chez les autres, M. Batault, inconsciemment je veux le croire, opère de façon à trahir

(18) Librairie académique Perrin, 1930.
(19) Librairie Hachette, 1928.

la pensée des auteurs qu'il exploite. Il utilise M. Pierre de Lacretelle pour montrer l'opportunisme et la jobardise politiques de Hugo; mais comme il prend soin de ne citer que les accusations les plus sévères sans donner leur contre-partie, on pourrait croire que l'auteur de *La vie politique de Victor Hugo* partage en fin de compte l'intransigeante opinion de M. Batault. Or, loin de stigmatiser Hugo comme le « pontife de la démagogie », M. de Lacretelle écrit:

Son incohérence politique est celle d'un siècle qui, tout comme lui, se laissa séduire par les idées et les images. Instruire le procès de Victor Hugo en dénonçant avec indignation ses sincérités successives ou son culte naïf des idées serait une entreprise aussi vaine que de vouloir traduire cent années d'histoire devant le tribunal des principes. Que de circonstances atténuantes en sa faveur! Combien d'autres victimes illustres pourraient témoigner, par leur propre exemple, que cette maladie morale ne l'a pas frappé seul (20) !

Pareillement, M. Batault détourne à son profit les pertinentes remarques de M. André Bellessort et s'en sert pour essayer d'établir que Victor Hugo n'a pas été notre plus grand poète. C'est une opinion qui peut se soutenir, mais il est maladroit pour l'étayer d'avoir recours à M. Bellessort, car l'éminent critique dont M. Batault invoque trompeusement l'autorité conclut ainsi son magistral ouvrage :

Que Victor Hugo ait été notre plus grand poète, j'en suis convaincu. Il l'a été malgré tous ses défauts, sans lesquels d'ailleurs ses qualités n'auraient pas existé, malgré la banalité de sa pensée et la faiblesse de sa philosophie. Comme poète épique, il est le seul. Comme poète lyrique, il est le plus ordonné et le plus éclatant. Satirique, il l'a été à une puissance extraordinaire. Il est varié au point que nous n'avons pas un seul grand poète dont, volontairement ou non, il ne nous reproduise la couleur, ne nous rende l'ac-

(20) *Vie politique de Victor Hugo*, p. 208.

cent, ne nous fasse entendre le timbre. Les vers de Malherbe et de Corneille abondent dans son œuvre. Il a des vers de philosophe dont je serais étonné que Vigny n'eût pas été jaloux. Il est parfois aussi mélodieux que Lamartine, aussi gracieux que La Fontaine, aussi pur que Racine. Mais il a toujours été lui. *Toujours la même tige avec une autre fleur.* Cette tige était capable de porter toutes les fleurs dont nous nous enorgueillissons (21).

Même regrettable abus quant à Péguy. M. Batault fait appel à lui sur un détail, mais il oublie que du grand homme qu'il essaie d'avilir l'admirable auteur de *Jeanne d'Arc* écrivait:

...Qu'un homme qui était sénateur de la Troisième République, qui portait un haut de forme comme tout le monde quand il le fallait, et un parapluie quand il pleuvait, fût en même temps dans les temps modernes un homme situé aussi près de la source charnelle, sinon plus près, un homme qui buvait dans le creux de sa main à la source de la création charnelle, d'aussi près sinon de plus près que les plus grands Anciens, que les plus anciens des païens et que les premiers des Premiers, c'est là un de ces défis que la France tient et qu'elle seule peut tenir, que seule elle peut porter, c'est là un de ces cadeaux que de temps à autre elle apporte à l'univers, que seule elle peut apporter; qu'elle fait au monde pour l'ébahissement du monde (22)...

Je m'excuse de ces trois citations à la file, qui feraient croire que je tâche à concurrencer M. Batault, mais elles étaient nécessaires pour montrer les trahisons dont il s'est rendu coupable.

Souffrant d'un excès de citations, et tendancieusement choisies, l'ouvrage de M. Batault pèche encore par d'incroyables incertitudes. Dans son propos liminaire, l'auteur commence par déclarer : « Mon dessein n'est pas ici, je le dis une fois pour toutes, de discuter de la valeur des titres littéraires de Victor Hugo. » Soit : on conçoit, si l'on n'approuve guère, cette prudente neutralité. Mais

(21) *Victor Hugo, son œuvre*, pp. 369-370.
(22) *Victor Marie, comte Hugo*, N.R.F., 1934, p. 119.

M. Batault ne laisse pas d'en sortir aussitôt après quand il reconnaît à Hugo « un pouvoir d'expression d'une puissance et d'une virtuosité incomparables ». Page 30, le poète n'est plus qu'« un écrivain d'un génie littéraire d'ailleurs contestable ». Page 44, le voilà redevenu un « artiste puissant, manieur de verbes (*sic*) d'une virtuosité à peu près sans exemple ». Page 222, enfin, M. Batault s'arrête à cette opinion qui n'est probablement définitive que parce que son livre ne va pas au delà de la page 225:

> ...Qui ne s'aperçoit que si l'on entend par poète, au sens vrai, non pas seulement celui qui écrit en vers, le versificateur, mais celui qui *crée* de toute la puissance de son imagination, un Balzac, si ferme dans ses opinions et d'un si noble caractère, dépasse Hugo de cent coudées, qu'il est véritablement le poète épique du monde moderne et le seul écrivain d'une valeur universelle que la France puisse opposer à un Shakespeare ou à un Gœthe?

Et voilà! Certes,

> On ne s'attendait guère
> De voir *Balzac* en cette affaire,

et je ne suis pas très sûr que l'érudit M. Marcel Bouteron soit charmé de rencontrer là celui dont il est le meilleur servant! Tout de bon, ces quelques lignes ne sont faites que d'erreurs manifestes, et trop élémentaires pour qu'on puisse prendre soin de les réfuter. Faut-il apprendre à M. Batault que Balzac et Hugo ne sont pas nos seuls écrivains de valeur universelle, que leurs deux œuvres sont proprement iréductibles tout en présentant un caractère commun de grandeur? Faut-il lui rappeler que la fermeté des opinions et la noblesse du caractère n'ont rien à voir avec la valeur littéraire, et qu'elles ne la conditionnent aucunement? M. Batault ferait croire qu'il est de ces bonnes âmes qui n'aiment pas Villon parce qu'il fut mauvais garçon, Baudelaire à cause de ses excentricités et Verlaine parce qu'ivrogne et pédéraste. Je ne dis pas que cela leur ajoute quelque chose, mais enfin, en tant que poètes, cela ne leur ôte rien.

M. Batault semble d'ailleurs asseoir sa ferveur balzacienne sur le fait que l'auteur de la *Comédie humaine* a dit : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie » ; et encore: « Je ne partage pas la croyance à un progrès indéfini quant aux sociétés; je crois au progrès de l'homme sur lui-même. » Ce sont là des opinions très défendables; mais on voudrait espérer que M. Batault a d'autres raisons d'admirer Balzac. Il assure justement dans son ouvrage que « Victor Hugo n'est pas devenu poète parce qu'il était démocrate »; on le supplie de croire aussi que Balzac n'est pas devenu romancier, et grand romancier, parce qu'il était monarchiste.

Outre une dévotion à Balzac (23) excessive par les dénigrements qu'elle lui inspire (24), on voit bien ce qui a poussé M. Batault à publier son livre: dans une certaine mesure, *Le Pontife de la démagogie* est une conséquence du 6 février; conséquence inattendue, mais non douteuse. Je ne prétendrai pas que l'idée d'écrire le *Pontife* ne soit venue à M. Batault qu'après cette triste journée, ni qu'il l'ait publié uniquement pour exploiter la faveur d'un mouvement d'opinion; ceux qui ont proféré cela injurient gratuitement un homme dont la carrière a toujours été irréprochable. Je veux dire seulement que M. Batault a certainement achevé ou revu son livre après le 6 février et dans le sursaut anti-démagogique qui suivit. Un lecteur exercé reconnaît aisément dans les pages du *Pontife* celles qui furent écrites dans la sérénité et celles qui le furent dans la colère. Nombre de paragraphes semblent venus là comme après coup; certaines allégations se retrouvent à plusieurs chapitres d'inter-

(23) Fors sur M. Bouteron, qui a toujours conservé une lucidité de grand lettré, Balzac semble d'ailleurs exercer une action singulière sur l'entendement de ses fidèles. N'a-t-on pas vu récemment encore, ici même, M. Randolph Hugues soutenir que Baudelaire n'avait fait que piller le géant de *La Comédie Humaine*? (« Mercure de France », 1er nov. 1934.) Ah! que certaines admirations doivent gêner les mânes des grands hommes qui les subissent!

(24) Je mets *dénigrements* au pluriel parce que, depuis son livre, M. Batault est revenu à la charge. Il a publié dans *Candide* (n° du 28 fév. 1935) un article intitulé *Quand Victor Hugo injuriait l'Académie Française*, où le poète de la *Légende des Siècles* est accusé d'avoir « trahi » Balzac à l'occasion d'une campagne académique. Tout cela n'est pas très probant, et demeure de mince importance.

valle, mais avec de fortes nuances; les contradictions et les répétitions abondent ; bref, tout cela manque de l'huile du temps. L'espèce de préface sur quoi s'ouvre le livre témoigne d'ailleurs de l'état d'esprit de l'auteur et contient un aveu de sa main. « J'ai écrit ces propos liminaires sur un ton quelque peu vif, *uniquement pour marquer le caractère actuel de mon petit livre* », confesse M. Batault. Les propos liminaires, sans doute, et le reste également...

§

Ces fortes réserves faites sur l'ouvrage de M. Batault et sa genèse expliquée, on se hâte de dire qu'il n'y a pas dans tout son livre une phrase, un mot, qui approchent seulement la niaiserie et la suffisance où M. Farrère semble se mouvoir comme dans des régions familières. La vilenie de ce dernier envers un maître inestimable ne saurait excuser celle qu'on pourrait commettre à son endroit; aussi nous bornons-nous à souhaiter qu'il se lave de la sienne au plus vite. Il n'y parviendra pas par de petites rétractations habiles comme il a commencé d'en faire, mais par un désaveu public aussi éclatant que l'outrage (25).

Pour M. Batault, le cas est tout autre. C'est à l'écrivain que s'attaquait M. Farrère. M. Batault, sauf exception, ne s'en est jamais pris qu'à l'homme et au politique, singulièrement plus vulnérables. Il n'a jamais déliré. Par légèreté, sans doute, et par manque de logique et de pondération — ce sont là quelques-uns des défauts qu'il reproche à Hugo! — il a commis une grande erreur. N'en déplaise aux hugolâtres, elle reste une erreur honorable, et elle laisse son auteur parfaitement digne d'estime. Encore lui en voudrait-on moins de ses écarts s'ils lui étaient personnels; le grave tort de M. Batault, littéralement parlant, est de ne rien faire

(25) Mais que M. Farrère ne s'est-il souvenu avant toute chose de la phrase de Péguy : « Je n'ai jamais outragé de gaieté de cœur. Je sens, je sais trop bien tout ce qu'il y a d'impie dans tout outrage, même juste, même inévitable, même commandé, même dû... » (*Victor Marie, comte Hugo*, p. 10, édition citée.)

que ressasser ce qui a été dit mille fois avant lui. Il est vrai que là encore M. Farrère le dépasse résolument, et par exemple lorsqu'au sujet du fameux vers :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité,

il écrit : « Voilà un vers qui, depuis quinze jours, me gêne. » Voilà soixante ans bientôt qu'il « gênait » Félix-Titus Courtat (26) ! Je n'irai pas faire à M. Farrère, qui n'a pas lu *Les Misérables*, l'injure de croire qu'il a suffisamment de lettres pour avoir lu Courtat. Lui qui reprochait un jour à Foch de ne pas savoir ce dont il parlait (27), il croit vraisemblablement connaître Hugo, et que sa fameuse « gêne » devant le vers des *Châtiments* est toute neuve! On est navré de lui ôter cette illusion (28).

Mais revenons au livre de M. Batault, qui dans ses parties efficaces — et elles sont nombreuses, si elles ne sont pas du cru de M. Batault — traite des égarements politiques de Victor Hugo (29). Sur ce chapitre, la dis-

(26) Félix-Titus Courtat est l'auteur soigneusement anonyme du *Discours de M. Nemo (Ignotus), successeur de M. Victor Hugo, prononcé à l'Académie Française le jour de sa réception*, Paris, Imprimerie de Victor Goupy, 1876. C'est un violent pamphlet contre Victor Hugo, et si beaucoup de traits en sont ineptes ou insignifiants, il n'en est pas moins vrai que certains de ses reproches ne manquent ni de nouveauté, ni de force, ni de piquant. Néanmoins, si l'on songe qu'à la date de cette publication Hugo était un vieillard de soixante-quatorze ans, cette façon de badiner avec sa mort et de disposer de sa succession juge la délicatesse du personnage. — Bibliophiliquement parlant, cette plaquette de 48 pages in-4° est assez rare. Je dois d'en avoir trouvé un exemplaire à l'amabilité du libraire carcassonnais bien connu, M. Jeanjean. L'œuvre de Courtat a eu une seconde édition très augmentée (H. Delaroque, 1877) dont M. A. de Bersaucourt a donné une longue analyse in *Les Pamphlets contre Victor Hugo*, « Mercure de France », 1912; voyez chapitre II, pp. 69-133.

(27) Dans l'interview signalée à la note 6.

(28) M. Farrère croit peut-être aussi qu'il innove lorsqu'il appelle Hugo « le plus génial des *assembleurs de mots* ». On sent assez quel mépris couve dans cette expression; ce n'est qu'une autre forme du fameux « génie verbal » que les détracteurs de Victor Hugo consentent rituellement à lui reconnaître, en une ligne, avant de passer aux injures. On renvoie M. Farrère et les siens à l'admirable phrase de Barrès: « Des mots surtout, des mots, des mots, car le voilà son titre, sa force, c'est d'être le maître des mots français: leur ensemble forme le trésor et toute l'âme de la race. » (*Les Déracinés*, tome II, p. 217, Plon, édit., 1920.)

(29) C'est pourquoi, sans doute, M. Farrère l'appelle un « livre de critique à peu près strictement littéraire », montrant par là qu'il n'a pas mieux lu *Le Pontife de la démagogie* que *Les Misérables*. Sans même lire M. Batault, il suffisait de parcourir son avant-propos pour voir quel dessein se propose l'auteur. Il déclare en propres termes que son intention est de confondre les « modernes docteurs en démagogie, faux savants mais

cussion est impossible à un esprit sensé. Que Hugo, théoricien politique et social, ait poussé la simplicité jusqu'à la simplesse, qu'il ait été tout ensemble roublard et gobeur, qu'il se soit pris pour un précurseur quand il n'était qu'un écho, c'est l'évidence. Que ces fâcheux travers aient gâté une partie de son œuvre, qu'ils aient conduit l'incomparable auteur de *Booz endormi*, d'*A Villequier*, de *La Tristesse d'Olympio*, de *l'Expiation* et de cent autres chefs-d'œuvre à écrire l'inénarrable, le désolant *Plein Ciel*, c'est malheureusement trop vrai. De là à faire de Victor Hugo le « pontife de la démagogie », il y a toutefois de la marge, comme on dit familièrement. Et d'abord il faudrait voir dans quelle mesure Victor Hugo est lui-même un démagogue. Quand M. Batault applique à l'exilé de Guernesey cette phrase en soi parfaitement juste : « Ce Demain qui n'est jamais Aujourd'hui, voilà la noix creuse dont le démagogue nourrit la foule crédule », il n'oublie qu'une chose : c'est que le démagogue sait pertinemment que Demain ne viendra pas; et Hugo croit qu'il viendra. Songe-creux, exalté, visionnaire, dupe de soi-même, tout ce qu'on voudra; pipeur de dés, non pas.

M. Batault assure ensuite que « la situation littéraire même de Victor Hugo, l'injuste prééminence officielle qu'on lui accorde est due au fait que toute une partie de son œuvre est le grenier d'abondance où s'alimente inépuisablement la démagogie républicaine depuis plus de soixante ans ». Et il se lamente que « les politiciens du régime tirent de là des lettres de noblesse ». M. Batault fait bien de l'honneur aux politiciens! Les croit-il, dans leur immense majorité, capables d'avoir des lectures? Suppose-t-il qu'ils aient seulement parcouru Victor Hugo ou qui que ce soit? C'est vraiment qu'il les connaît mal, ou c'est qu'il leur réserve des trésors d'indulgence. Les bons bourgeois anticléricaux qui invo-

hypocrites avisés », en révélant la « romantique parade du prophète-démagogue ». M. Batault, qui « ne manque pas d'esprit » et qui possède « le sens du comique » (M. Farrère *dixit*), a dû bien rire en se voyant trahi par son propre laudateur! Il faut décidément croire à la justice immanente et au légitime retour des choses...

quent Hugo — si toutefois ils l'invoquent encore — en usent avec lui comme la plupart des socialistes avec Karl Marx : ils en parlent de confiance sans l'avoir jamais ouvert.

D'ailleurs, sur ce terrain encore, M. Batault est passible du reproche de contradiction. D'une part, il accuse Hugo d'avoir empoisonné l'opinion française. D'autre part, il consacre un chapitre à montrer que le poète était un simple mouton de Panurge, une machine à exprimer ce que tout le monde pensait. On ne saisit plus très bien. Imitateur ou initiateur? Pour moi, c'est la première hypothèse qui est la bonne, et je me réfère à une autorité que M. Batault ne récusera pas : celle de M. Jacques Bainville qui, dans son admirable étude sur *La Troisième République* (30), n'accorde pas la moindre place, parmi les fondateurs de la démocratie, au prétendu « pontife ». Tout juste s'il cite son nom en passant, parmi les représentants notoires, à propos d'un vote (31) ! La cause ne souffre pas de doute. Ce n'est pas quand Hugo jouait au penseur et au prophète, c'est quand il se disait « écho sonore » qu'il se définissait exactement.

Les raisons de la popularité de Hugo ne sont pas d'ordre politique. Elles ont pu l'être aux premières années de la IIIe République et jusqu'aux alentours de 1885. M. Batault n'a pas tort de l'affirmer; qu'elles le soient encore aujourd'hui, ce n'est vraiment plus soutenable. Hugo mainteneur du régime est mort avec la génération des hommes politiques et des pédagogues qui l'avaient lu, le révéraient et l'enseignaient : les Paul Bert, les Ferdinand Buisson, les Maurice Bouchor, etc... En vérité, si Victor Hugo est toujours dans chaque village et dans chaque mémoire, c'est pour des raisons purement sentimentales. Le poète d'*Océano nox*, des *Pauvres gens*, voire d'*A Villequier*, est par excellence un poète populaire, et dans le meilleur sens du mot. C'est un aspect de la question sur lequel il n'y a pas à revenir après le bel

(30) *La Troisième République*, collection « Les Grandes Etudes Historiques », A. Fayard, 1935.
(31) Livre cité, p. 27.

et pertinent article que le Père Alphonse de Parvilliez lui a consacré dans un récent numéro des *Etudes* (32).

Enfin, quand M. Batault parle de « l'injuste prééminence officielle » de Hugo, quand il assure que « l'Etat démocratique a pris un soin jaloux de la gloire du grand homme », ses assertions sont pareillement caduques. Juge-t-il que la pompe du présent cinquantenaire est de nature à offusquer les ombres des autres grands écrivains français? A moins d'imaginer que c'est son livre qui a frappé de stupeur le ministère des Beaux-Arts, M. Batault reconnaîtra sans doute que c'est une indifférence profonde, à Hugo en la circonstance et à nos valeurs nationales d'une façon générale, qui est cause de la carence officielle. On a mis en circulation un timbre Hugo (33) ? Je le veux bien, mais il y a eu un timbre Pasteur, un timbre Ronsard! On cherche en vain les traces d'un traitement exceptionnel. Si, comme écrit encore M. Batault, « la gloire de Hugo poète et penseur est, pour la plus large part, le fait de la démocratie reconnaissante », il faut que la démocratie s'y prenne bien secrètement, car vraiment il n'y paraît pas.

§

Ainsi dépouillé de ses excès et de ses erreurs, que demeure-t-il du sonore ouvrage de M. Batault? Que Victor Hugo a proféré nombre de sottises d'ordre politique et social. On le savait de longue date, et c'est vraiment beaucoup de bruit pour rien! Reste à savoir s'il était bien utile et bien glorieux d'enfoncer une fois de plus cette porte ouverte; je me permets de penser que l'auteur du *Pontife de la démagogie* eût aisément trouvé un emploi de ses dons plus délicat et plus opportun.

S'il voulait à toute force entreprendre un ouvrage d'actualité, il y en avait un autre à faire, plus nécessaire et plus généreux : c'était d'opposer aux thuriféraires politiques de Hugo, à Hugo chantre de l'anticléricalisme, de l'antimilitarisme et de l'internationalisme nuageux,

(32) *Les Etudes*, n° du 20 avril 1935.

(33) Encore est-ce une vignette à 1 fr. 25, c'est-à-dire peu employée par l'immense majorité du public.

— souvent si médiocre au point de vue littéraire, — le grand Hugo poète de l'amour, de l'enfance, de la famille, de la patrie, ce Hugo national que M. Jean Vignaud entre autres a si bien montré (34). Une opération politique trouve une de ses justifications, — non la plus noble, certes, — dans son habileté: comment juger celle qui consiste à s'aliéner de parti pris une richesse aussi prodigieuse que celle de Hugo? L'opération inverse était la bonne; elle était de surcroît la plus légitime et la plus honnête, car Hugo grand écrivain est aussi un grand Français.

Mais enfin, si M. Batault tenait absolument à desservir la mémoire de Hugo, il en avait encore un moyen, et bien plus efficace que celui auquel il s'est résolu. C'était de montrer à l'aide de ce cas, qui est certainement le cas-type, tout ce qu'un artiste a toujours perdu de valeur et de crédit à se mêler de politique militante. Quoi! Reconnaître l'un des premiers le « frisson nouveau » qu'apporte Baudelaire, encourager les débuts de Verlaine (35), contenir en germe le Flaubert de *Saint-Julien l'Hospitalier* (36), le Mallarmé de *l'Après-midi d'un faune,* nourrir de sa sève et de son exemple des générations d'écrivains (37), être vraiment Hugo le Père, selon l'admirable expression de Banville, — et s'abaisser aux compromissions, aux maquignonnages, à la falsifica-

(34) Page littéraire du *Petit Parisien*, n° du 13 novembre 1934.

(35) Voir par exemple les *Mémoires de ma vie*, de l'ex-Mme Paul Verlaine (Flammarion, 1935) que vient de publier M. François Porché, p. 137.

(36) Voici ce qu'écrit M. André Bellessort sur la légende de *Bauldour et Pécopin*: « C'est un jeu d'imagination soutenu par un art exubérant, mais splendide. Elle crée un genre, dont elle reste un chef-d'œuvre: celui de la légende traitée pour sa valeur esthétique avec toutes les ressources de l'art. C'est de Hugo que procéderont Flaubert lorsqu'il écrira *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, et, avec plus de discrétion, Anatole France. » (*Victor Hugo, son œuvre*, p. 127.)

(37) Dans la lettre dont il accompagnait l'envoi de *Mirèio* à l'exilé de Guernesey, Frédéric Mistral écrivait: « ...Vous avez fortifié ma jeunesse de votre puissante et généreuse poésie... Agréez, illustre Maître, l'assurance de ma vive gratitude pour le bonheur que vous m'avez donné dans ma vie et l'expression de ma tendresse filiale. » (*Biblioth. Louis Barthou*, première partie, p. 161 du catalogue.) On prend l'exemple de Mistral, entre vingt autres, en premier lieu parce que le poète provençal n'est pas un homme qu'on puisse accuser de flagornerie, en second lieu parce que ce « fils » de Hugo est lui-même un maître original et non un pâle imitateur, enfin parce que d'aucuns se sont naguère efforcés d'opposer ces deux grands esprits, dont la parenté épique et lyrique est au contraire si profonde.

tion pour des fins immédiates et mesquines (38) ! Quelle tristesse, mais quelle leçon! M. Batault avait beau jeu de nous conter par le détail comment le visionnaire social avait peu à peu bousculé, délogé, dévoré le visionnaire poétique, quelle part de biens éternels ce génie abusé avait volontairement troqué contre une part de biens éphémères. Il pouvait nous montrer ensuite le châtiment du poète fourvoyé; quelles insultes, quelles incompréhensions, quelles campagnes allaient, cinquante ans même après sa mort, le punir d'avoir fait de la politique jusque dans sa réputation d'écrivain! Il pouvait nous faire voir enfin comme sa gloire immense, sans être aucunement en danger, demeure encore mélangée et troublée alors que celle d'écrivains comme Musset, comme Vigny, comme Flaubert, qui ont su protéger leur œuvre des mauvaises fièvres publiques, est dès longtemps toute sereine et toute pure.

Voilà ce que M. Batault pouvait écrire de préférence à son inutile ouvrage; mais la sagesse était de n'écrire rien. Le vitriol et l'encens ont fait leur temps dans le cas Hugo; ils sont désormais sans efficace. S'il est quelqu'un dont on peut dire avec certitude qu'il est à l'épreuve de la postérité — dût-il connaître même l'accident de Ronsard! — c'est bien le père de la *Légende des siècles.* Ce qu'il y a de mauvais dans son œuvre, part considérable d'un prodigieux bagage, s'effrite de soi-même, tombe et s'oublie lentement. On ne joue plus *Angelo* ni *Marie Tudor,* Dieu merci! Je ne sache pas qu'on lise beaucoup *Han d'Islande,* ni *Bug Jargal,* ni *Claude Gueux,* ni *William Shakespeare.* Ce qui demeure encore lu du mauvais Hugo, parce qu'il est mêlé au bon, ne le sera plus demain. Laissons faire le temps discriminant et juge... Il restera, il reste le meilleur, qui est admirable, qui est unique, qui met Hugo parmi les plus grands, qui en fait sans doute notre plus grand poète. C'est cette part magnifique qui importe; à quoi bon nous rappeler l'autre? Ce n'est pas

(38) Je songe surtout aux innombrables manifestes jetés de Guernesey sur le monde à propos de tout et de rien; aux relations politiques assez mêlées de Hugo, retour d'exil; à la revision et à l'expurgation soigneuse des *Actes et Paroles* pour la postérité, qui heureusement ne s'y est pas laissé prendre.

l'une des moindres bizarreries de l'attitude de M. Batault qu'elle insuffle un regain de vie à des choses mortes, qu'elle ressuscite pour ainsi dire ce fragment de l'œuvre hugolienne qu'il déteste à bon droit, mais dont personne ne s'aviserait plus sans lui.

§

Tout ce qu'il y avait à dire sur l'œuvre de Hugo est dit. Il y a Péguy, il y a MM. André Bellessort et Fernand Gregh (39); sur des points plus spéciaux, il y a MM. Pierre de Lacretelle, Claudius Grillet, Raymond Escholier (40). La question est épuisée; sur Hugo, on ne publiera plus maintenant que des ouvrages de vulgarisation, comme le récent petit ouvrage de M. Georges Brunet (41), ou des aperçus plus ingénieux que profonds, comme le chapitre de *Modernes* où M. Denis Saurat tâche à rattacher l'auteur des *Chansons des rues et des bois* à la littérature d'aujourd'hui (42).

Pourtant, il reste un livre à écrire sur Victor Hugo, mais ce n'est pas une exégèse, c'est le livre de sa vie. Ce que nous avons là-dessus est ou sommaire ou officiel,

(39) Péguy et M. Bellessort, ouvrages cités; Fernand Gregh : *L'Œuvre poétique de Victor Hugo*, Flammarion, 1933.

(40) Pierre de Lacretelle : ouvrage cité; Claudius Grillet : *La Bible dans Victor Hugo*, Lyon, Vitte, 1910, et *Victor Hugo spirite*, *id.*, 1928. Raymond Escholier: *Victor Hugo artiste*, Paris, Crès, 1926.

(41) Collection « Maîtres des Littératures », Rieder, 1935. Il y aurait beaucoup à dire sur les insuffisances de cet ouvrage, souvent universitaire au mauvais sens du mot. Page 33, M. Brunet manifeste un dédain bien étonnant de ce qu'il appelle « les bagatelles de l'analyse », et il juge que « démonter le mécanisme des passions humaines » est un « amusement stérile » (*sic*). Cet amusement stérile nous a donné au théâtre (puisque c'est à propos du théâtre hugolien que l'auteur émet ces énormités) les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, au XIXe Musset et Becque. Le chapitre le plus comique est toutefois celui où M. Brunet étudie le « mouvement » de Victor Hugo (pp. 61 et suiv.). Ah! ces professeurs qui se piquent de « démonter le mécanisme » de la poésie! Voici comment M. Brunet coupe les vers de Hugo :

La voix qui chantait
S'éteint | *comme un oiseau* | se pose; *tout se tait* (p. 63).
Je regar | *de toujours* | *ce moment* | *de ma vie...* (p. 64).
On s'adorait | *d'un bout à l'au* | *tre de la vie* (p. 65).

On est en droit de regar | der M. Brunet comme n'entendant rien à la musique du vers d'un bout à l'au | tre de son étude.

(42) *Modernes* (Denoël et Steele, 1935), pp. 172-192: *Le moderne en Victor Hugo*. Tout cela ne prouve pas grand'chose, mais ce jugement concerne uniquement le chapitre sur Hugo et non l'ouvrage entier de M. Saurat, qui est plein au contraire de vues originales et qui mériterait une longue étude. On y reviendra par ailleurs.

conçu dans le ton de l'apologie ou dans le ton du pamphlet, et l'un vaut l'autre. On demande un auteur doué d'esprit critique et aussi d'esprit de suite. Il commencerait par recenser les sources connues et par en établir le degré d'historicité, car elles sont pour la plupart suspectes. Il se lancerait ensuite à la découverte des documents ignorés. Le vaste champ! Que de correspondances et de journaux de contemporains qui n'ont pas encore livré leurs secrets, que d'informations à puiser dans la masse énorme des inédits du poète! Patience : cinq ans encore, et tout cela va tomber dans le domaine public. Peut-être alors une vocation exceptionnelle de chercheur se révélera-t-elle? Il faudra des années à qui voudra nous donner de Victor Hugo une biographie, *la* biographie, où rien ne sera plus obscur, ni chanceux. Mais quel immense tableau que ce livre, et comme le jeu surpasse la chandelle! Quatre écoles littéraires pour le moins et cinq régimes en guise de décors, pour personnages tout ce qui a compté dans tous les domaines pendant un siècle ou peu s'en faut, et comme héros un homme extraordinaire, combattu et servi avec une violence inouïe dès ses vingt ans, tour à tour « Jocrisse à Pathmos » et Dieu au ciel des poètes, « grandi par l'exil » et convaincu d'y « golgother », — un destin hors série vraiment. Oui, le beau dessein! Il sera certainement accompli un jour ou l'autre, mais quand, et par qui? Si j'étais dictateur aux lettres, et que je fusse aussi un peu magicien, je donnerais d'abord à M. Batault le don de sérénité, et puis je le chargerais d'écrire cette vaste fresque, en pénitence de son péché contre un grand esprit, on peut même dire, tout court, — et l'on voit bien comme je l'entends, — contre l'Esprit.

FRANCIS AMBRIÈRE.

SOUVENIRS
DE LA PROSPÉRITÉ AMÉRICAINE [1]

—

Après les jours dorés qu'il vécut au sein des Commissions de la Paix (1), le Français moyen Jean Durand, fatigué des palabres diplomatiques et des dissertations sans fin sur le sens mystérieux du traité de Versailles, résolut de s'enrôler, sous les plis du drapeau étoilé, dans l'armée des *businessmen*.

On était au temps où resplendissait sur l'Univers ébloui le soleil de la *prospérité américaine*.

Les Yankees, enrichis par la guerre, répandaient à travers le monde le culte du dieu Dollar et débarquaient, en joyeuses caravanes, sur le vieux Continent, encore mal guéri de ses blessures.

Aux yeux des libres citoyens de la grande République d'outre-mer, plus ou moins dégoûtés du puritanisme anglo-saxon, de la prohibition et des contraintes sociales, Paris brillait d'un prestige incomparable sous le ciel de l'Europe; et ces immigrants temporaires accouraient en foule vers la capitale de l'art et de l'intelligence, mais aussi de la volupté, de l'amour et des boissons généreuses.

Comme les transactions et fêtes colossales du peuple américain suscitaient maintes difficultés juridiques, financières, linguistiques, voire policières, il fallait des spécialistes avertis, pour tirer d'embarras ces expatriés bénévoles. Aussi le nombre des avocats américains de Paris, ou des *attorneys*, avait-il augmenté, depuis l'armistice, dans une imposante proportion, sans atteindre toutefois celui des dentistes américains, plus ou moins

(2) Voir *Mercure de France*, n° 870, 15 septembre 1934.

authentiques, dont la liste n'a cessé de s'allonger depuis le début du siècle.

Jean Durand, inspiré par la lecture du *Bottin,* n'eut donc que l'embarras du choix. Se confiant une fois de plus à son étoile, il ferma les yeux et posa le doigt sur la page du recueil, où s'inscrivaient les noms de ces honorables *gentlemen.*

Le destin le conduisit chez les attorneys Fullerton et Johnson, où il allait enfin connaître la joie d'aboutir et d'œuvrer dans le royaume du concret et des affaires, après tant d'heures perdues au service des fossoyeurs de la victoire.

Installé dans un spacieux cabinet, au confort stupéfiant, qui ne rappelait en rien l'humble officine de l'avoué parisien, aux murs crasseux et aux sièges branlants, où il fit ses débuts dans la procédure, Durand apprit bientôt que l'attorney américain n'est pas un simple avocat, mais une sorte de *bonne à tout faire* à l'usage de ses compatriotes, égarés dans les chemins, semés d'embûches, de la *Babylone moderne.*

S'il reçoit des testaments comme un notaire et divorce les conjoints mal assortis comme un avoué, il marie aussi comme un vulgaire agent matrimonial, effectue des enquêtes délicates comme un policier de la Secrète, manie l'argent comme un banquier, brasse des affaires et fonde des sociétés, comme un *businessman* de Broadway. Mieux encore, qu'une cliente veuille acheter un chien ou un perroquet, l'attorney intervient et conclut le marché; qu'une autre ait des démêlés avec son pédicure pour un oignon rebelle, avec son coiffeur pour une ondulation impermanente, avec son propriétaire pour une fuite d'eau, l'attorney surgit et apaise (ou n'apaise pas) le conflit. Qu'un riche individu soit compromis dans une histoire scabreuse ou poursuivi par des maîtres chanteurs, l'attorney, fée bienfaisante, s'interpose.

On devine que ces multiples services étaient largement rétribués et que l'attorney, malgré son patriotisme confédéral, ne travaillait pas pour rien. En fait, la note d'honoraires, soldée en dollars, s'élevait à des chiffres astro-

nomiques, qui remplissaient de stupeur le brave Durand, payé en humbles francs dévalorisés.

La discussion de ces honoraires occupait une bonne partie de la journée. Un jour, Fullerton consulta Jean Durand. Il s'agissait d'une cliente de grand luxe, entretenue par de riches potentats de la finance internationale. Un petit procès sans importance, que les avocats des deux parties avaient prolongé pendant plusieurs années, était enfin terminé. Il fallait régler la note.

— A combien estimez-vous nos honoraires?

Durand, flatté d'être mis par son patron sur ce pied d'égalité, purement théorique, hélas! répondit par un chiffre respectable, qui provoqua un gros rire de Fullerton. Alors s'échauffant, se montant la tête sur l'importance du litige et de son intervention, l'attorney s'écria, tout à fait convaincu:

— Sans moi, cette femme allait en prison, *in jail,* je vous dis!

— Aucun doute, approuva Durand.

— Savez-vous ce que me réclame l'avocat qui a plaidé un quart d'heure? Cinquante mille francs!

— Juste ciel!

— Ce n'est rien pour un ancien ministre. Mais que demanderais-je alors?

— Trois fois autant, Sir!

Et Fullerton, calculant les heures de travail, aboutit à une somme de dollars qui fit frissonner le Français; à tort cependant, car la *super-poule* s'exécuta en remerciant l'attorney de sa générosité.

L'âge d'or battait son plein, tout au moins pour les Américains. Le dollar montait toujours et valait cinquante francs. La grande *prosperity* américaine subjuguait le monde, et les Yankees furent pris d'un délire dionysiaque.

Une vague de folie déferlait sur Paris, où l'Américain régnait enfin sans partage. Les restaurants de luxe, les grands Hôtels et Palaces, les lieux de plaisir et boîtes de nuit ne s'ouvraient que pour ces gaillards aux fortes épaules et ces belles emperlées du Nouveau Monde.

C'était l'époque, déjà lointaine, où les filles publiques

apprenaient l'américain, usant pour leur trafic, réprouvé mais toléré, d'un dictionnaire de poche, où les petits Français, accueillis avec une grimace et relégués dans les coins obscurs des *night clubs,* ne pouvaient plus se faire comprendre que par le truchement d'un interprète, où de grands seigneurs daignaient épouser d'humbles filles sans nom de l'Eldorado Nord-Américain.

La fête américaine atteignait son paroxysme et Durand, de son poste d'observation, en percevait les échos.

Certes, il était trop philosophe pour généraliser et pour juger un grand peuple sur les médiocres spécimens qui défilaient devant ses yeux.

Il savait bien que la majorité des Américains ne ressemblait pas à ces aventuriers, qui fuyaient la mère-patrie, pour satisfaire leur soif inextinguible ou leurs passions secrètes. Il savait que la femme des Etats-Unis donne souvent au foyer l'exemple des plus hautes vertus, qui l'apparente aux matrones de la Rome antique, et qu'un peuple ne réussit à conquérir une telle place dans le monde qu'à force de courage, de labeur acharné et persévérant.

Durand avait même rencontré dans la colonie de Paris des types très honorables d'Américains établis parmi nous, bien avant la montée du dollar et la guerre, qui y menaient, au sein d'une belle aisance, une existence de grande dignité, consacrant une partie de leur fortune à soutenir des œuvres charitables ou artistiques, destinées à relever nos ruines et à assurer la conservation des monuments historiques et des trésors d'art de cette vieille France qu'ils chérissaient et où ils souhaitaient de finir leurs jours. Il y avait là des échantillons d'hommes et de femmes, vraiment supérieurs, et qui faisaient honneur à l'espèce.

Mais cette aristocratie américaine ne fréquentait guère l'Office, où Durand avait échoué.

Les vastes salons de Fullerton et Johnson, rutilants de dorures et de lumières, ne désemplissaient pas.

Des groupes turbulents de grands *businessmen* à lunettes d'écaille, armés de riches valises en cuir jaune brun, les uns courts sur pattes, les autres gigantesques,

mais tous bedonnants, épanouis par la bonne chère et respirant la même prospérité confédérale, envahissaient l'Office, décoré de faux antiques, parmi lesquels figuraient des copies du XVIIIe siècle, *l'antiquité* pour l'Amérique.

Les huissiers en livrée ne cessaient d'introduire les plus extravagants personnages de la planète et d'innombrables incompris des deux sexes, qui profitaient de leur joyeux séjour à Paris pour mettre un terme à leurs infortunes conjugales.

Tandis que Johnson administrait la section financière de l'Office, où se brassaient ces affaires sensationnelles et transactions monstres qui tenaient en haleine l'univers inquiet et confondu, Fullerton régnait sur le rayon des causes matrimoniales. Mais à la manière d'un grand dieu olympien, il déléguait ses pouvoirs à Jean Durand, chargé de recevoir en ses lieu et place les cocus et cornardes de seconde zone, qui défilaient en troupe, se réservant ceux ou celles jouissant d'un revenu annuel d'au moins vingt mille dollars.



Dès le début de leur fructueuse association, Fullerton et Johnson, préoccupés de venir en aide aux victimes du mariage, se livrèrent à une habile publicité qui augmenta sensiblement le chiffre d'affaires de ce rayon.

Les divorces faisaient fureur. Les Américains, désireux de conserver l'anonymat et de laver leur linge sale en famille, à l'abri des regards indiscrets et des reportages scandaleux, assiégeaient les tribunaux parisiens. A vrai dire, cette épidémie de divorces sévissait depuis le début du siècle aux Etats-Unis, comme l'influenza en Europe; mais elle prenait depuis la guerre une forme maligne, qui inquiétait les moralistes. Les statistiques révélaient que le nombre des couples désunis par autorité de justice atteignait annuellement le chiffre record de *deux cent mille.* On en cherchait la cause dans la trop grande facilité des mariages, conclus souvent après une partie de cocktail ou de tennis, à l'insu de la famille, par le premier révérend du coin, et aussi

dans l'abandon, par la religion protestante, du dogme de l'indissolubilité si profondément ancré dans l'esprit des populations catholiques, même incroyantes. Si ce relâchement des mœurs attristait les moralistes, les attorneys s'en réjouissaient; car un divorce vaut au moins cinq mille dollars. Mais à ce prix-là, Fullerton se chargeait de tout, voire même de payer les frais et honoraires des avocat et avoué français, — le même chiffre ou à peu près, *cinq mille,* mais en francs seulement! Que diable! Il ne faut pas étrangler le client, tuer la poule aux œufs d'or. Un forfait est un forfait.

Mr. Brown, de Belleville (Illinois) ou Mrs. Porter, de Grenade (Mississipi), veulent divorcer: c'est très simple. On loge le mari dans une garçonnière, tandis que l'épouse séjourne à l'hôtel de luxe. Les Américains sont chevaleresques, l'homme prendra tous les torts. Le commissaire de police fait irruption dans la garçonnière, où une femme stipendiée simule l'amante en folie. Avec ce constat d'adultère, le divorce sera prononcé en trois semaines, et chacun des ex-conjoints pourra voler vers de nouvelles amours, authentiques celles-là.

Quelquefois, cependant, le mari, puritain ou soucieux de sa respectabilité, répugne à cette mise en scène. On lui notifie alors, par ministère d'huissier, de réintégrer le domicile conjugal, ce qu'il refuse par des paroles définitives, consignées dans l'exploit. Injure grave: divorce en six semaines.

Jean Durand, spécialement chargé des divorces, collaborait à la mission délicate de désunir les clients, à raison de cinq mille dollars (pour ses patrons), et il prenait un réel plaisir à pénétrer dans l'intimité de ces couples extravagants.

Des femmes, encore jolies, en étaient à leur cinquième mariage, de sorte qu'elles en oubliaient leur nom du jour. Mais la *respectability* était sauve. Quelques-unes, il est vrai, oubliaient parfois leurs devoirs avec des *gigolos,* au sein de l'ivresse; mais c'étaient de honteuses exceptions, dont rougissait Mrs Margaret O. Battersea. Huit hommes avaient passé dans la vie de celle-là, en tout honneur cependant, après mariage religieux et civil et

divorce régulier. Le dernier en date, un Argentin au poil lustré, qui craignait, non sans raison, d'être jeté à la porte après usage, comme ses infortunés prédécesseurs, avait pris soin d'emporter en temps utile les bijoux de la femme de feu. Mais celle-ci, généreuse, avait pardonné. Pour se consoler de ses veuvages volontaires, Mrs. Battersea se livrait quotidiennement à d'abondantes libations. Durand l'avait ramassée plusieurs fois *dead drunk*, ivre morte, dans les bars du mont Martre et du mont Parnasse; et il fallait bien quatre hommes — car elle était corpulente — pour la hisser dans le taxi qui la ramenait chez elle.

— *O dear me! Where am I?* Où suis-je, ô mon Dieu? gémissait la Battersea.

L'hôtelier n'en pouvait croire ses yeux. Mais ce qui le scandalisait surtout, c'était que l'honorable dame ne buvait chez lui que de l'eau de Vittel.

— En tout cas, murmurait-il en ronchonnant, c'est pas ce qu'elle consomme ici qui la met dans cet état!

Si huit hommes passèrent dans la vie tumultueuse de Mrs. Battersea, aucun n'avait laissé de trace dans celle, plus candide, de Mrs. Grace L. Jefferson. Cette blonde enfant de vingt ans, au cours d'une partie de golf, avait promis le mariage à un grand garçon dégingandé de l'Oklaoma, s'il gagnait le jeu, en faisant ses neuf trous; ce qui malheureusement se produisit. Le soir des noces, le goujat, *dead drunk*, passa la nuit couché sur la descente de lit, et sa délicieuse partenaire, écœurée à juste titre, prit la fuite, dès l'aube suivante, avec ses illusions virginales.

Elle quitta l'Oklaoma pour la douce France et demanda aux juges parisiens de prononcer la dissolution de ce mariage non consommé. Durand ne comprenait pas qu'un gentleman préférât le gin à tant de grâces féminines, et les juges français, plus sobres encore, le comprenaient encore moins. La preuve légale de cette injure, grave entre toutes, est difficile. Chevaleresques, les magistrats renoncèrent à l'expertise médicale, d'autant plus volontiers qu'ils n'eussent rien vu, l'usage

réservant aux seuls hommes de l'art le privilège de constater la carence maritale.

— Je jouai golf, dit aux juges l'exquise ingénue. Je promis marier lui, si je perdais. *I kept my word.* J'ai tenu ma parole. Lui dormir toute la nuit par terre. Je maintenant réclame mon *liberty.*

Et les magistrats, émus par tant d'ingénuité, prononcèrent *de plano* le divorce, à la requête et au profit de la vierge.

Vers la même époque, Durand fut mêlé à un divorce qui faillit tourner mal pour lui-même.

Mrs. Margaret L. Whitfield était une Américaine quadragénaire, d'une rare maigreur, qui avait suivi son mari Charly en Europe et s'était installée avec lui, dans un coquet appartement du quartier latin, acheté au prix du franc-papier par l'honorable gentleman. Mais Charly, solide gaillard bien découplé et amateur de jolies filles, ne tarda pas à prendre en grippe l'austère épouse, à laquelle l'avait uni, vingt ans plus tôt, un révérend de Louisville (Kentucky). Une séduisante étudiante russe, qu'il voulait loger dans son *home,* acheva de le décider à abandonner son importune conjointe.

Accompagné d'un huissier et de son attorney, Charly avait fait sommation à l'ex-*sweet-darling* de déguerpir, puisqu'il était chez lui; et, devant la résistance de sa femme, il avait juré sur la Bible qu'il l'y contraindrait par la force.

La délaissée s'était enfermée dans l'appartement et refusait d'ouvrir à son peu galant mari.

Durand dut énoncer ses qualités pour pénétrer dans les locaux assiégés. Il alla présenter ses devoirs à l'Ariane du Kentucky, qu'une femme de chambre soutenait à l'aide de flacons de sels et de compresses froides. Entre deux sanglots, Margaret salua Durand, comme un sauveur envoyé du ciel.

Et notre homme se mit courageusement à l'ouvrage. Puisqu'on était menacé d'un siège, il ordonna aux domestiques de verrouiller les portes, de boucher les issues avec les armoires et de matelasser les fenêtres, transfor-

mant ainsi l'appartement en une sorte de Fort-Chabrol. Puis, il guetta les mouvements de *l'ennemi,* dans la rue, par une fissure entre deux matelas.

Vers la fin de la journée, — on était en juin et le soleil brillait encore dans tout son éclat, — Charly reparut soudain avec son huissier et son attorney, mais suivi cette fois d'une voiture de déménagement.

En fait de meubles, possession vaut titre. Il était propriétaire du local, donc propriétaire des meubles, qu'il pouvait déménager, si bon lui semblait; d'autant mieux que les Américains, délaissant notre vieux régime patriarcal de la communauté, se marient presque toujours sous celui de la séparation de biens. Aucun obstacle légal n'empêchait donc Charly Whitfield de déménager son matériel.

Mais un obstacle physique s'y opposa. Durand, aidé des domestiques, soutenait avec énergie le siège qui commençait et les portes demeuraient closes, malgré les coups d'épaules des déménageurs et les glapissements de l'huissier: *Au nom de la loi, ouvrez!*

L'attorney Fullerton, au bout du fil téléphonique, se tenait au courant des phases de la bataille. A l'abri dans son G.Q.G., il donnait ses instructions et encourageait les combattants. Après plusieurs tentatives infructueuses pour forcer la place, les assiégeants se retirèrent.

La nuit parut longue, malgré sa brièveté saisonnière; car nul ne doutait qu'un nouvel assaut serait déclenché au petit jour. Durand consolait de son mieux l'infortunée Margaret, qui ne cessait de gémir, étendue toute habillée sur son divan.

Le G.Q.G. de Fullerton restait muet. L'attorney devait dormir (ou boire), pour mieux diriger la bataille du lendemain.

Le soleil venait de poindre, lorsqu'un grand bruit réveilla la voie paisible du vieux quartier. Charles L. Whitfield revenait à la charge, suivi de deux voitures de déménagement et flanqué cette fois, en plus de son attorney et de son huissier, de la force publique, représentée par quatre agents de police. Les curieux s'étaient mis aux

fenêtres et suivaient avec un réel plaisir les péripéties du combat.

Les assaillants, précédés de crocheteurs et de serruriers, après trois sommations sans tambour, voulurent enfoncer la porte principale de l'appartement. Durand, en bras de chemise, debout sur un escabeau, donnait ses ordres aux domestiques:

— Tenez bon... Courage! On les aura!

Il se croyait revenu aux jours héroïques de Verdun; mais cette fois, c'était lui qui commandait les troupes. L'ennemi, ne pouvant réussir à pénétrer dans la place par l'entrée principale, se rua sur la porte de l'escalier de service et parvint, après une heure de lutte, à en faire sauter la serrure. Durand et les assiégés, dans un effort désespéré, se pressaient contre la porte, appuyant de toute la force de leurs bras et de leurs épaules. Dans un fracas épouvantable, la meute déchaînée fit irruption dans la cuisine, projetant les vaincus contre la batterie de casseroles, qui s'écroula sur les combattants.

L'Américain, fou furieux, que les agents avaient peine à contenir, se précipita sur sa femme et son défenseur, en poussant des cris de mort.

— *You, damned female, and you son of a bitch! I will kill you both!* (Vous, fille damnée, et vous, fils de chienne, je vous tuerai tous les deux!)

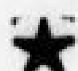
Margaret, en larmes, prostrée sur son divan, implorait grâce.

— *What are you doing, my own darling?* (Que faites-vous, mon mien chéri?)

Charles L. Whitfield, victorieux, s'apaisa. Pour paralyser l'arrivée des renforts, il coupa le téléphone et, tout à fait calmé, se contenta de provoquer Durand à un duel au sabre ou au pistolet, lui laissant en gentleman le choix des armes. Celui-ci, peu disposé à risquer la mort en temps de paix pour ses maigres émoluments, se récusa; d'autant plus que le gaillard était de taille.

Le duel n'eut pas lieu. Mais tout le mobilier fut enlevé par les déménageurs, tandis que l'épouse récalcitrante cédait enfin la place à son farouche époux, l'ex-*dear own sweet heart,* l'ancien cher mien doux cœur.

C'était un échec pour Durand, mais un échec honorable, puisqu'on s'était battu jusqu'aux dernières cartouches. S'il ne reçut pas les honneurs de la guerre, il les mérita; sa conscience était en repos. En outre, Durand pouvait se féliciter d'évoluer enfin dans le royaume du concret.



On chômait de moins en moins au rayon des divorces, où affluaient hommes et femmes des quarante-huit Etats-Unis.

Durand, dont le sens diplomatique s'était accru pendant son séjour à la Haute Commission de la paix, excellait dans ce genre d'affaires, fort délicat, lorsque les candidats au divorce n'étaient pas d'accord. Car il y avait des récalcitrants, qui se refusaient à rendre à leur conjoint la liberté souhaitée par un reste d'amour ou pour des motifs plus matériels.

Dans la cohue des mal-mariés, Durand reconnut, un jour, la silhouette de son premier client, le banquier O'Driscoll, de Paris (Texas), dont le mariage avec une demoiselle Irène de la rue Godot-de-Mauroy avait produit plus d'épines que de roses.

Le banquier s'écroula dans un fauteuil, en posant les deux pieds, qu'il avait fort longs, sur le bureau de Durand, à la manière désinvolte des brasseurs d'affaires.

— *My wife refused to sleep with me. What's your remedy?* (Ma femme refuse de dormir avec moi (nous dirions de coucher). Quel est votre remède?)

Durand n'en voyait qu'un: le divorce. Mais Driscoll, plus amoureux que jamais, ne voulait rien savoir.

Cette femme dispendieuse le ruinait pourtant. Irène passait ses nuits hors du domicile conjugal, et prétextait des visites à de vieux parents de province pour disparaître des semaines entières. Elle partait, lestée de quelques milliers de dollars et revenait généralement chargée de nouvelles dettes. Mais, injure plus grave encore, elle verrouillait la porte de sa chambre à coucher et n'y admettait plus son mari que le jour anniversaire de leur mariage.

Il fallait en finir. Irène voulait bien divorcer, mais à condition que le vieux lui payât une rente viagère de vingt mille dollars, garantie par un dépôt de valeur de premier ordre dans une *Trust Company* de New-York. O'Driscoll, sur la promesse formelle qu'elle consentirait à le recevoir une fois par semaine dans sa *bed-room*, finit par accepter ce marché onéreux.

Lorsque le banquier émit la prétention de déduire du montant de la rente viagère la valeur du mobilier et des faux antiques, achetés cent mille dollars chez une revendeuse du faubourg Saint-Germain, en cadeau de noces, Irène se récria:

— Du toc. Non, mais des fois! L'expert en donne vingt mille francs de votre bric-à-brac. C'est de la confection d'après-guerre. Vous pouvez l'garder votre Louis XV. Mince alors! Je n'mange pas dé c'pain-là.

Pour calmer les inquiétudes du banquier, Durand rétorqua qu'Irène n'entendait rien à l'art décoratif et aux meubles de style. On décida enfin que la jeune femme recevrait ses vingt mille dollars annuels contre une promesse en bonne forme, garantissant à Driscoll l'accès de son boudoir, les vendredis de chaque semaine, le jour de Vénus.

Mais pour que ce contrat, immoral donc illicite, fût valable, il fallait que le Tribunal prononçât le divorce aux torts et griefs du mari et que la justice sanctionnât le principe de la dette. O'Driscoll s'y résigna. Un habile scénario permit au commissaire de police de constater les habitudes de débauche du banquier. Irène, flanquée de la force publique, fit irruption au domicile conjugal, où une fille bien payée simula l'adultère. O'Driscoll, en caleçon, tenait sur ses genoux la demoiselle, plus nue qu'un ver, sans se permettre la moindre privauté, suivant les conventions intervenues entre le chevaleresque gentleman et la figurante.

L'adultère étant flagrant, le tribunal prononça le divorce contre le mari qu'il condamna à payer la pension requise. Et la gracieuse Irène put enfin convoler en justes noces avec *son homme*, un ami d'enfance.



Tous ces drames du divorce étaient, en somme, plutôt réjouissants. Ils amusaient Durand, ces hommes sur le retour de l'âge, travaillés par le démon de midi, ces femmes riches, fatiguées de traîner derrière elles les mêmes parasites, ou ces matrones, parvenues au seuil de l'âge mûr, qui commençaient à goûter les joies de l'amour, après tant d'années perdues de frigidité sexuelle et qui cherchaient de neuves sensations dans le renouvellement du mâle. Car la femme aime bien le changement, elle aussi, à condition toutefois de ne pas compromettre sa fortune.

La farce des divorces devenait moins gaie, lorsque les époux jouissaient d'une progéniture. Le partage des gosses donnait lieu à des batailles épiques, à des luttes pitoyables, où l'enfant était renvoyé par le père et la mère, comme une balle de tennis.

Pour couper court à des chantages interminables, le plus hardi des conjoints, la femme généralement, s'emparait de ses enfants et s'enfuyait, en auto ou en avion, au Havre ou à Cherbourg, pour gagner la haute mer. C'était alors une course folle d'attorneys, de détectives et d'huissiers, à laquelle fut mêlé parfois Durand, et qui se terminait, sauf pour lui, par une pluie de dollars joyeusement accueillie.

Si plusieurs envols de gracieuses mères de famille furent couronnés de succès, malgré la radio, les policiers et les milliers de dollars jetés à la mer par leurs maris, d'autres échouèrent lamentablement, avant le décollage, comme le montre cette histoire.

La vie n'avait eu que des sourires pour Mrs. Betty R. Thomas, jusqu'au jour où son mari, dégoûté des ersatz de champagne, à l'alcool de bois et au bicarbonate de soude, payé cinq cents francs la bouteille aux *bootleggers*, résolut de franchir l'Océan et de s'installer à Paris dans un élégant appartement du Champ de Mars.

Avec la célérité américaine bien connue, il embarqua sa femme et ses deux rejetons, âgés respectivement de dix et huit ans, sur le *Berengaria*, à destination de

Cherbourg, sans leur souffler mot de son projet, et les transféra, dans le minimum de temps, des bords du lac Michigan au pied de la Tour Eiffel.

Or, il advint qu'une soubrette, fort aguichante, du type Opéra-Comique, détourna bientôt Thomas de ses devoirs conjugaux. La mâtine alla même assez vite jusqu'à coucher dans le lit de *Madame*, tandis que l'épouse déchue se contentait d'un lit pliant dans la salle de bains.

Betty acceptait ces outrages, sans mot dire, n'ayant aucune fortune personnelle. Elle noyait son chagrin dans le *Manhattan cocktail* et le whisky qu'elle ingurgitait à raison d'une bouteille par jour. Son mari, plus buveur qu'elle mais plus résistant, poussait l'audace jusqu'à lui reprocher son intempérance, en termes véhéments:

— Vous puez l'alcool, lui disait-il rudement. Je ne veux pas d'ivrognesse chez moi. Vous coucherez désormais au sixième, dans la chambre de la bonne.

La situation devenait intolérable, et Betty se résigna à demander le divorce. John Thomas voulait bien divorcer, lui aussi, mais il entendait garder ses deux fils et jeter sa femme à l'égout.

Quand Durand se présenta chez lui, le gaillard, aidé de la servante maîtresse, le congédia brutalement, en lui demandant, avec les invectives et apostrophes d'usage, *de quoi il se mêlait*. Il ne restait plus qu'à recourir à la justice des hommes, en attendant celle de Dieu.

Betty obtint du tribunal la garde provisoire des enfants et le droit de résider dans une pension de famille, avec une allocation de neuf mille francs par mois, jusqu'à l'issue du procès en divorce. C'était une demi-victoire qui mit l'Américain en fureur. Il avait perdu la première manche, mais ce lutteur sportif comptait bien gagner la seconde.

L'hiver s'écoula pour Betty dans un calme relatif. Elle s'était réfugiée avec ses enfants dans une pension du paisible quartier d'Auteuil.

Malheureusement, les détectives privés, à la solde du mari, ne cessaient d'arpenter le macadam aux alentours de sa résidence. Et Betty, malgré les sages conseils de Durand, continuait à se livrer à la boisson et commet-

tait l'imprudence de recevoir des hommes chez elle à des heures indues.

La police rapportait qu'on la voyait revenir, titubante, après minuit, dans la respectable *Family house*, qu'elle scandalisait par ses propos incohérents, et tenir de longs colloques avec un vieillard à barbe blanche qui, malgré sa dignité apparente, semblait ruminer de libidineux projets.

Tout présageait la catastrophe finale, et l'attorney Fullerton devenait pessimiste sur le sort de sa cliente et de ses honoraires.

— Je veux, ordonna-t-il à Durand, que vous fassiez constater la débauche de John Thomas.

Durand tenta alors de placer sur le chemin du gentleman des filles peu farouches, qui lui faisaient d'allé-chantes propositions; mais le fabricant de produits pharmaceutiques, obsédé par la crainte des maladies contagieuses, s'écartait résolument de ces roses de l'enfer.

Pendant ce temps, le mari revenait au tribunal avec un volumineux dossier, rempli d'attestations plus ou moins véridiques, qui narraient en détail les turpitudes de Betty. N'avait-on pas découvert, dans sa chambre, une malle pleine de bouteilles de gin et de whisky? N'était-elle pas un objet de scandale pour les vieilles dames puritaines, qui meublaient la pension, lorsque, sous l'empire de l'alcool, elle levait les jambes en l'air et posait ses pieds sur le guéridon du salon?

D'une candeur quasi virginale, Betty se laissait prendre à tous les coups dans les filets jetés sur ses pas par son implacable mari.

Un greluchon, soudoyé par l'infâme Thomas, fut surpris, un soir, avec elle, dans une tenue ultra-légère. Le commissaire dressa son constat: la cause de Mrs. Thomas semblait irrémédiablement compromise.

Alors, dans son instinct maternel, Betty trouva la seule solution qui s'imposait: fuir. Elle confia son projet à Durand: aux premiers beaux jours, elle retiendrait, à bord du *Majestic*, sous un faux nom, une cabine pour elle et ses enfants et expédierait ses malles à Cherbourg; puis elle gagnerait le port à la faveur de la nuit, en auto-

mobile et sans bagages, pour dépister les détectives. Hélas! Ce que femme veut, Dieu ne le veut pas toujours.

Un jour, Durand reçut une dépêche qui l'informait, à mots couverts, de l'heureux début de l'escapade. Betty l'attendait à Cherbourg. Il prit le train pour rejoindre la fuyarde à bord du *Majestic* et faciliter son évasion.

Les passagers s'engouffraient dans le palace flottant et l'orchestre du bord, dissimulé par des plantes vertes, jouait des airs lascifs. Durand foulait avec volupté les tapis moelleux et humait l'odeur fine des cuisines pour millionnaires, qui parfumait les salles à manger des premières, décorées de tapisseries et de fresques joyeuses.

Il attendait la passagère clandestine, lorsqu'un bruit insolite éclata sur le pont. A son grand effroi, il aperçut Betty et ses deux fils, cernés par une escouade de sbires: huissiers, gendarmes, policiers publics et privés que suivait, en brandissant un nerf de bœuf, le redoutable John Thomas. La mèche avait été éventée par quelque espion à la solde du mari.

Les passagers s'attroupaient; les sirènes sifflaient déjà, et le Commandant, prêt à donner le signal du départ, jurait comme un damné du Dante.

— Arrêtez cette femme, criait John Thomas. Elle emporte mes enfants... C'est une voleuse, une ivrognesse, une catin!

Le commissaire de police, l'écharpe à la ceinture, intervint:

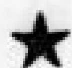
— La loi ne vous permet pas, madame, de sortir de France sans une ordonnance du juge. Je vous invite à quitter le paquebot... Sinon, je vous arrête pour délit de rapt d'enfant.

Betty s'effondra dans un rocking chair, montrant au public ses jambes photogéniques.

— Mon mari est un assassin, un satyre... Il veut tuer mes enfants!

Durand, qui s'était prudemment enfermé dans un W.-C. du bord, ne savait plus quelle politique adopter. Il décida de s'enfuir, comme sa cliente, et de reprendre incognito le train pour Paris. C'était la meilleure solution, sinon la plus courageuse; car à quoi bon risquer la

vie, peut-être, puisque force resterait à la loi?... Il s'éclipsa, tandis que l'infortunée Betty et ses enfants rentraient sous bonne escorte à Paris par le train transatlantique. Le tribunal prononça le divorce aux torts et griefs de l'épouse et Fullerton dut faire son deuil des honoraires.



Ces divorces en série commençaient à importuner les magistrats français. Il y eut des plaintes, des scandales et nos juges se déclaraient incompétents, lorsque les candidats au divorce n'avaient pas, en France, de domicile suffisamment établi. Rien ne mettait plus en fureur Fullerton et Johnson, car l'affaire leur échappait sans retour, avec les honoraires. Les magistrats perplexes remettaient, de huitaine en huitaine, le prononcé de leurs jugements et Fullerton, anxieux de connaître la sentence, dépêchait Durand au palais.

Un divorce, particulièrement incertain, allait être enfin jugé par la quatrième Chambre, à la veille des vacances judiciaires, après d'innombrables remises, lorsque Durand apprit avec stupeur que le président, victime d'un furoncle mal placé, ne pourrait plus siéger avant la fin de la session, puisqu'il faisait partie de la magistrature assise; ce qui entraînait le renvoi du procès aux calendes grecques. Désemparé par ce contre-temps, Durand revint à l'Office, où l'attendait, impatient, Fullerton.

— Eh bien! *What judgment?* Quel jugement? lui cria l'attorney, dès qu'il l'aperçut.

— Rien encore, répondit Durand confus. Le président a un furoncle au derrière.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Une tumeur, vulgairement dite un clou.

A ces mots, Fullerton sursauta et rugit.

— On se moque de vous, de moi, de mes clients, des United-States, je vous dis! Ça ne se passera pas comme ça! Je vais voir mon ambassadeur. Ce damné furoncle sera cause de ma ruine. Que vais-je dire à mes clients? Ils vont me prendre pour un farceur et me déclarer qu'ils en ont assez de la justice française.

Or, comme la justice française commençait à en avoir assez, elle aussi, des plaideurs américains, il arriva finalement que beaucoup d'aspirants au divorce, éconduits par nos tribunaux, durent aller requérir la rupture du lien conjugal à la Cour de Reno (Nevada), dans ce pays de cocagne, où les juges, soucieux d'éviter à leurs clients des frais d'hôtel, prononcent le divorce en une journée. Et tous les mal-mariés s'envolèrent vers le Nevada, au grand désespoir de Fullerton, Johnson et Cie.

Mais un attorney qui se respecte ne pratique pas que le divorce; il marie aussi, source de profit encore, bien que plus modeste.

Durand fut mis en rapport avec Jim F. Hammersmith, fabricant de casseroles émaillées, à raison de quinze cents par heure, dans la noble cité de Pittsburg (Pennsylvanie). Ce ferblantier ambitieux convoitait une jeune aristocrate du faubourg Saint-Germain.

La crise, qui allait bientôt éclater comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, ne sévissait pas encore, et le stock de casseroles, loin de s'épuiser, ne pouvait suffire aux commandes de l'Europe et de l'Amérique. La fortune de cet Hammersmith progressait à la cadence d'un cheval au galop, en attendant la faillite prochaine et la culbute finale.

Le comte et la comtesse de Hochepied engageaient fortement leur fille, la douce Marie-Rose, à accepter ce parti inespéré. Et l'enfant se laissa convaincre, malgré sa répugnance à épouser un quincaillier quinquagénaire.

Le rêve des Sires de Hochepied allait enfin se réaliser: marier leur fille unique à un millionnaire américain, dont la fortune leur permettrait de revernir leur blason dédoré et de rembourser les lourdes hypothèques grevant leur domaine de l'Anjou. Après tout, l'argent n'a pas d'odeur et fait quelquefois le bonheur.

Certes, Hammersmith n'avait rien d'un Adonis: il était chauve, obèse et, de plus, buveur. On passerait là-dessus ou du moins Marie-Rose s'en accommoderait. Que diable! On se fait à tout... Mais cet individu était, en outre, de religion presbytérienne; et cela, on ne pouvait le tolérer. Que dirait le Gotha d'une telle mésalliance? Il fallait

à tout prix qu'il abjurât l'hérésie et embrassât la foi catholique et romaine.

De son côté, le respectable quincaillier subissait une affreuse crise de conscience. Comment, lui, Hammersmith, fils et petit-fils de puritains, farouches adversaires du Vatican, *No Popery!* (*Pas de papauté!*) et contempteurs des honteuses débauches de la Papesse Jeanne et de la famille Borgia, oserait-il pénétrer sans honte dans un temple de l'idolâtrie, pour y abjurer la vraie foi? Les mânes de ses ancêtres l'invitaient à briser les idoles, en iconoclaste vengeur, et à brûler ce repaire de l'hérésie... Mais le souvenir de Marie-Rose, au sourire de violettes, l'emporta et sauva, une fois de plus, l'Eglise romaine.

— Entrons! lui dit Durand, qui l'attendait sur les marches de la Madeleine. Et Jim Hammersmith se dirigea à pas lents vers la sacristie pour sa conversion, précédé de son interprète et conseiller juridique, dont un vrai Américain ne se sépare jamais.

— Ce gentleman désire embrasser la foi catholique! dit au prêtre de garde le brave Durand. Il vous demande ce qu'il doit payer pour cela.

— Mais Monsieur donnera une offrande, s'il le veut bien, répondit l'abbé interloqué. Toutefois, je ne puis le baptiser qu'après une instruction et quelques leçons de catéchisme.

Durand traduisit ces sages paroles, et le catéchumène se mit en colère:

— Pas le temps! Je marie demain. Demandez-lui: *How Much?* Combien? sans catéchisme?

L'abbé sourit et consentit à lui donner, en une leçon un exposé sommaire des dogmes de la foi.

L'instant de l'abjuration fut particulièrement émouvant. Jim, la figure apoplectique, s'agenouilla sur un prie-Dieu, résigné à tout pour l'amour de sa jeune fiancée. Il poussa de longs soupirs et des larmes sillonnèrent sa face, quand le prêtre prononça les paroles de l'exorcisme, qui chassaient de son corps l'esprit malin. Enfin, le baptême fit de ce quincaillier presbytérien, sous le parrainage de Durand, un nouveau soldat de l'Eglise militante.

Au sortir de la Madeleine, muni de son acte de baptême, Hammersmith pria Durand de l'assister, à la discussion du contrat chez le Comte et la Comtesse de Hochepied.

Ce contrat donna lieu à un véritable combat. Le quincaillier entendait se marier sous le régime de la séparation de biens, la fiancée n'apportant en dot que son linge de corps. Mais les nobles du faubourg poussèrent de hauts cris et obligèrent le prétendant à signer, séance tenante, une donation en faveur de la future.

Hélas! la crise approchait et la pauvre Marie-Rose n'allait bientôt plus jouir que des stocks invendus de casseroles émaillées, sur lesquels reposait fragilement l'orgueilleuse fortune du roi de la ferblanterie.



Peu de temps après cet hyménée, un orage éclata sur Wall Street; orage si épouvantable qu'il faudrait un Dante pour en dire les fureurs.

Le colosse américain, aux pieds d'argile, chancela sur sa base et s'écroula dans un bruit de tonnerre, sur les agioteurs, courtiers, brokers, banquiers des U.S.A. et sur leurs victimes: les millionnaires de l'industrie et du commerce, les vendeurs à crédit et l'immense foule anonyme des porteurs de titres, rentiers, actionnaires, obligataires, usufruitiers et bénéficiaires de trusts.

La grande tourmente provoquait le plus lamentable effondrement. Les mauvaises fées de la misère et du chômage effaçaient en un tournemain les joyeux souvenirs de la *prosperity*. L'âge bachique touchait à son terme: le satyre ne danserait plus parmi les nymphes pâmées...

On put espérer, un instant, que, l'orage dissipé, brillerait à nouveau le soleil dans le ciel apaisé. Mais il était écrit qu'on boirait le calice jusqu'à la lie. Les coups de tonnerre se succédaient à intervalles réguliers: les tempêtes financières emportaient les survivants qu'elles noyaient à leur tour dans le gouffre de la faillite.

De New-York à Paris, les ruines se précipitaient à un rythme accéléré. Et du même bras qui brandissait na-

guère les coupes de champagne *extra-dry,* les désenchantés saisissaient un browning et se faisaient sauter la cervelle, avec le même bruit sec du bouchon rejeté par la mousse jaillissante.

Dans les lieux de plaisir parisiens, moins encombrés, des bouches invisibles murmuraient, avec l'accent américain: *Mane, thecel, phares;* et les derniers noctambules pâlissaient d'épouvante au fond des *night clubs.*

Dans les salons dorés de Fullerton et Johnson, trop vastes pour la clientèle réduite, les derniers consultants arpentaient, mornes et sombres, les riches tapis et se détournaient des glaces, pour ne plus voir leurs traits ravagés par les affres de l'anxiété.

Avec la promptitude qui les caractérise, les attorneys se mirent à plier bagages, abandonnant ce *damné* pays où le dollar ne valait même plus vingt-cinq francs cinquante.

Rejeté une fois encore sur le pavé de Paris, Jean Durand se confia de nouveau à son destin.

Puisque ce *congé* interminable de guerre ne voulait pas finir, il s'inscrivit au chômage dans l'espoir de respirer, pendant quelque temps, l'air enivrant de la liberté. Mais, en raison de sa bonne mine et de son allure distinguée, on lui refusa l'indemnité que l'Administration versait généreusement aux *prolétaires immigrés:* russes enfuis du *paradis des Soviets,* antifascistes italiens, anarchistes espagnols, juifs allemands et autres réfugiés de marque, cordialement accueillis sur le territoire de la République.

L'avenir s'assombrissait pour Jean Durand, qui voyait venir avec moins d'effroi l'heure où le clairon sonnera: *Sac au dos!* Alors plus de chômage, de conférences et de faillites internationales, puisqu'on se battra sur mer, sur terre et dans les airs.

Contraint aux loisirs forcés par la dépression économique, Durand se décida à dépenser ce qui lui restait d'argent, après la dévalorisation du franc et la conversion des rentes. Découragé par tant de campagnes décevantes, il comprenait enfin la haute leçon des philosophes de l'Inde: *Le sage demeure silencieux et immobile,*

comme un lac de cristal pur, les yeux fermés sur l'univers fantôme.

Et notre homme se réfugia dans une tour d'ivoire, pour se livrer aux méditations calmes, chères à sa nature contemplative, dans l'attente hypothétique des jours meilleurs.

HENRI VALENTINO.

LA CRÉATION NOCTURNE

—

I

Triste destin d'un monde aveuglé de son pleur,
Qui n'a vu dans son Dieu vivant qu'un homme infâme!
Ta Mort seule a dressé ta Statue, ô Seigneur;
Ta beauté s'ouvrira dans la nuit seule, ô femme.

Pas plus que ce pays, devant ton Corps humain,
N'a su prier, ô Dieu fertile de richesse,
Pas plus je ne saurai me pencher sur ton sein
Dans le jour, ô ma femme, où j'ai peur qu'il me blesse.

Pour savoir la douceur et savoir la beauté,
Faut-il fuir la saison que l'on croit uniforme
Dans sa constante brume et dans sa pauvreté,
Faut-il que Dieu soit mort et que la femme dorme?

II

N'avez-vous pas frémi de mettre en croix Jésus,
Mes pères? De sa Vie allait pourtant éclore
L'été, l'été rêvé dans votre hiver confus:
Le lendemain du Crime était douce l'aurore.

Vous fûtes terrassés d'avoir compris que Dieu
Ait pu montrer au monde une humaine figure.
Avant que cette Mort vous en jetât l'aveu,
Pensiez-vous que la chair pût jamais être pure?

Moi, je suis votre fils, ô pères ignorants!
Comparerais-je la compagne de ma peine,
Dont le corps disparaît sous de faux vêtements,
A l'ineffable fleur de ma nuit surhumaine?

III

L'heure où des pleurs encor sillonnent notre joue,
Où nous ne pouvons plus aimer, où notre espoir
Lui-même s'est noyé dans l'éternelle boue,
Cette heure où sur la ville il ne peut que pleuvoir,

Qu'importe que l'appelle encore la journée
De décembre aussi vain que de mourants vieillards?
Que m'importe de voir tout encapuchonnée
Ta figure pâlie à ces ternes brouillards?

Je sais bien que l'été n'est pas loin, qu'il se presse,
Où toute chaude tu riras au bleu matin,
Vive et nue au soleil recommencé sans cesse
Dans le pays dont seul je connais le chemin.

IV

Je préfère la ronce à cette rose ardente,
Eclose d'un soleil éphémère et trompeur.
Je fuirai ce jardin. Toutes ces fleurs, j'ai peur
Qu'une femme étrangère apparaisse et les sente:

La femme la plus vaine en passant peut chérir
Cet œillet qui se donne et qu'on cueille trop vite.
Il me faut un bouquet pour moi seul, qui m'invite
A me baigner en un mystérieux plaisir.

Et c'est sur vous, chardons, ronces abandonnées,
Que je me pencherai dans l'été trop fougueux,
Vous dont, loin de la femme et rien que pour mes yeux,
Mon rêve peut ouvrir des fleurs insoupçonnées.

V

Il te faudra souffrir longtemps, ô mon amie.
Je resterai sourd à ta voix durant le jour;
Mon âme à tes clartés ne sera qu'endormie:
Pour mon fol idéal j'aurai brisé l'amour.

Tes pleurs seront de sang, pâle crucifiée.
Les arbres de mon rêve ingrat feront ta croix;
Tu la portes depuis que blanche mariée
Je n'osais déjà plus chérir ta simple voix.

Mais si, d'avoir cloué le Christ en croix, les hommes
En ont brûlé pour Lui plus d'encens à l'autel,
Du sacrifice que sans cesse tu consommes
Moi j'adorerai mieux ton visage irréel.

VI

Je n'ai pas pu rêver aujourd'hui. Je suis tel
En des glaces d'hiver la forêt dénudée:
Je n'ai plus que mon tronc sans parfums, et mon ciel
Ne sait plus que la brume et n'offre que l'ondée.

Pauvre forêt, ma sœur comme moi sans amour!
Unissons nos chagrins, car le même nuage
Nous dérobe à tous deux la face d'un beau jour:
Ne pas rêver, ne pas caresser de feuillage!

Mais tes étés en m'égayant, fourbe forêt,
Ne me laisseraient plus pleurer ma rêverie.
Conserve donc l'hiver, car mon rêve apparaît
Plus vivant que ta fleur tout de suite flétrie.

VII

Quel effroi! Je comprends que je te rends jalouse.
Sais-tu mon rêve, ô toi tranquillement qui dors?
M'entends-tu? Non, la nuit se tait devant l'épouse:
Que de l'aimer à son insu j'aie un remords!

Il me faut détester la folle ingratitude
De mon cœur criminel d'avoir tu son amour.
Ou bien mon rêve heureux me rendrait-il trop rude?
Serais-je donc jaloux de mes nuits à mon tour?

Non, ce n'est point cruel de garder mon silence:
Tu me chéris en femme, hélas! J'ai pu forger
De ton charme en fuyant ton humaine apparence
Un visage trop nu pour ton œil étranger.

TRISTAN LAMOUREUX.

STENDHAL ET LA SCALA[1]

—

> Si jamais je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre *della Scala* sera au premier rang.
>
> STENDHAL : *Journal d'Italie*, p. 117.

Une estampe de 1844 représente une loge à la Scala. Auprès d'un guéridon, deux femmes assises, un livre ouvert sur leurs genoux rapprochés, écoutent un homme penché vers elles, qui les entretient avec animation. Derrière leurs chaises, un autre personnage, comme absorbé dans une méditation, semble étranger à la scène, cependant qu'adossé à la paroi de la loge dont une glace rectangulaire constitue l'unique ornement un troisième écoute, rêve ou sommeille. A côté de la table, où traînent des brochures, un quatrième lit son journal. Un autre encore, debout derrière lui, lorgne la salle, masquant à demi une femme qui se détourne légèrement vers les causeurs. Des spectatrices enfin occupent le devant de la loge: l'une, accoudée à une colonne, braque ses jumelles sur la rangée qui lui fait vis-à-vis, à hauteur du lustre; de l'autre, on ne distingue que le cou et les épaules nus, sous le bandeau

(1) Les ouvrages principaux que nous avons consultés pour la rédaction de cette étude sur la Scala sont: *La Scala, 1778-1889, Note Storiche e Statistiche di Pompeo Cambiasi*, Quinta Edizione, Ricordi, Milano, 1 volume in-4°, 1892. — Guido Marangoni, Carlo Vanbianchi; *La Scala*, Istituto Italiano d'Arti Grafiche, Bergamo, MCMXXII, un vol. gr. in-8°, 1922. — Beniamino Guttierez; *Il MDCCCXXX delle Scene Scaligere e della Patria, con prefazione di Ettore Verga, estratto de la « Scala nel 1830 e nel 1930 », a cura della Rivista « La Scala » e il Museo Teatrale e della Libreria Editrice Milanese*, un vol. gr. in-8°. — Cet ouvrage comprend un pittoresque chapitre intitulé : *I Francesi alla Scala*, qui se réfère à l'occupation de 1797. Stendhal n'y est pas mentionné. Ce livre de Guttierez contient, par contre, un portrait de Beyle et une étude où son souvenir est rappelé. « Ce soir, 26, opéras nouveaux à Milan, Naples, Venise... », pp. 7 et suiv.
Les éditions de Stendhal que nous avons utilisées sont, avec le *Journal d'Italie* de Paul Arbelet, celles du Divan.

noir des cheveux et le bonnet de dentelle. Au demeurant, dix personnes qui font salon.

Nulle illustration ne fait mieux comprendre ce que fut la Scala de Stendhal, ni l'enchantement qu'Henri Beyle devait éprouver à la fréquenter. Entre le théâtre de 1844, celui dont nous venons de décrire une loge enguirlandée de tentures à franges, avec ces femmes aux amples jupes annonçant la crinoline et les modes que va bientôt populariser le *Journal des Demoiselles,* ces hommes en habit noir, qui déjà font penser à Cavour et à Napoléon III, et le théâtre de 1820, il n'y a que de légères différences, se marquant à peine dans les détails de l'ornementation intérieure et dans les toilettes. Il en sera ainsi jusqu'au jour, très proche de nous, où les loges seront rachetées à leurs propriétaires.

Longtemps, en effet, la caractéristique des théâtres italiens fut de n'être pas, comme en France, des salles de spectacle dont les places se louent pour une représentation ou une saison. On était propriétaire de sa loge, au même titre qu'on peut l'être d'un appartement. D'où le désir de l'embellir, de la rendre confortable, de l'organiser à sa fantaisie. C'est un salon hors de chez soi comme le sera également à Venise, avec plus de discrétion et de galanterie, le Casin du XVIIIe siècle, fleurs évanouies d'une époque qui a des loisirs et le goût de la vie sociale.

I

La Scala avait été inaugurée le 3 août 1778. Œuvre du célèbre architecte Giuseppe Piermarini de Foligno, elle succédait aux anciens théâtres de cour deux fois incendiés et s'élevait sur l'emplacement d'une église supprimée, Santa Maria della Scala, qu'avait fait ériger en 1381, pour l'accomplissement d'un vœu, Béatrice della Scala, femme de Barnabò Visconti, d'où son nom (2).

Stendhal la découvrit au mois de juin 1800, lors de son premier séjour à Milan, où il venait d'arriver sur les pas

(2) « Ce nom vient de Can della Scala de Vérone. Bianconi. » (Note de Beyle.) *Journal d'Italie*, note 4, p. 318. Bianconi est l'auteur d'un guide de l'époque.

du vainqueur de Marengo. Il avait alors dix-sept ans (3).

Il y a ici, écrit-il le 29 juin à sa sœur Pauline, une salle de spectacle superbe. Imagine-toi que l'intérieur est grand comme la moitié de la place Grenette. On y joue le même opéra pendant quinze jours; la musique est divine et les acteurs détestables. Toutes les loges sont louées, de manière que nous n'avons que le parterre et la loge de l'état-major (4).

Six mois plus tard, dans une lettre où il s'essaie à écrire en italien, il dit encore à Pauline Beyle :

Nous avons ici des spectacles vraiment exceptionnels, un opéra le plus beau du monde et un ballet qui ne le cède en rien à ceux de la rue de Richelieu pour la décoration et la pompe (5).

Et le 27 décembre :

Malgré un gros rhume que les brouillards épais de la Lombardie m'ont donné, je suis allé hier au spectacle qui était le premier du Carnaval. Tu ne peux te former l'idée de la beauté des décorations et du luxe des costumes; l'illusion est complète dans une salle comme celle de Milan. Imagine-toi la place Grenette couverte et tous les balcons avec des jalousies de taffetas de toutes couleurs; les plus petites loges sont comme le cabinet dans lequel je couchais à Grenoble. Chacun a, dans la sienne, des bougies allumées, une table, des cartes et ordinairement l'on fait venir des rafraîchissements pour les dames (6).

Le 31 décembre, il mentionne pour la dernière fois la Scala dans sa correspondance au cours de cette première halte milanaise :

Je suis encore à Milan pour quelques jours, et j'en profite pour juger l'excellente musique que l'on nous fait, chaque

(3) Son premier séjour se prolongera jusqu'en janvier 1802. On trouvera des détails plus circonstanciés sur cette période dans le très bel ouvrage de M. Paul Arbelet: *La jeunesse de Stendhal*, Paris, Champion, 1919, t. II: Milan (mai 1800-janvier 1802), Livre I, *Beyle à la Casa Bovara*. (Sur la Scala, pp. 98-105.)

(4) *Corr.*, Ed. Martineau, t. I, 5-A, pp. 13-14.

(5) *Corr.*, t. I, 10-A, p. 27, 23 déc. 1800.

(6) *Corr.*, t. I. A, p. 31.

soir, au Grand Théâtre [c'est ainsi que l'on désignait alors la Scala].

C'est, on le voit, un crescendo dans l'admiration.

Il avait eu la révélation de la musique italienne à Novare ou à Ivrée en entendant le *Mariage secret,* alors qu'il venait de passer les Alpes, et l'on sait que, toute sa vie, il demeura fidèle à l'opéra-bouffe de Cimarosa.

Dix-huit mois de son adolescence s'écouleront à Milan, soit qu'il s'y trouve en garnison ou que, des villes voisines, il ait l'occasion d'y revenir. Sa plus grande joie sera d'y fréquenter la Scala, déjà le premier théâtre de musique de la péninsule, quoique l'opéra n'y règne pas encore sans partage (7). Il la verra sans doute illuminée le 13 juin 1800 à l'occasion de l'arrivée du « libérateur » de l'Italie. Il aura l'occasion d'admirer cet éclairage aux chandelles qu'avec l'électricité on a si bien su nous restituer aujourd'hui : les loges, comme des cellules lumineuses se détachant sur la salle obscure, alvéoles bruissants de conversations à l'entr'acte et de son temps pendant le spectacle même.

Ces loges, il n'y fréquentera guère pendant son premier séjour. On l'y verra cependant admis dans celle de Bonaparte accompagnant Daru, qui doit rendre compte au général de mesures relatives à l'occupation de la citadelle d'Arona (8), et Chérubin silencieux, « dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu » (9), il fait ses débuts

(7) On y voit donner en 1801 une comédie, *Il Giudice di Pace*, et le 5 décembre « avec la salle éclairée en bougie », par le citoyen Garnier, ci-devant directeur de l'Opéra-Bouffe de Paris, quatre pièces : « L'Avocat Geullard », opéra-vaudeville ; « Défiance et Malice » ; « Fou ou les Réflexions angloises », comédies ; « Amans Prothées », vaudeville.

Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, il s'y donne aussi des bals comme à notre Opéra. Stendhal le note dans une remarque du 10 floréal 1801, journée où l'on a posé la première pierre du Foro Bonaparte. « Le soir, feu d'artifice mesquin, écrit-il. Scène lyrique assez ennuyeuse au Grand-Théâtre, et bal, où les femmes honnêtes ont dansé. » (*Journal d'Italie*, p. 5.) N'est-ce pas déjà la manière de *Rome, Naples et Florence*?

Un avis de 1802, Beyle n'était plus à Milan, nous apprend que le jeu, — c'est sans doute l'une des conséquences de la présence de l'armée française, — est autorisé dans le Ridotto. « Mais on n'y peut entrer vêtu d'un manteau, redingote ou roubs. Non plus qu'*avec des chiens*. » (Cambiasi, l. c., p. 59.)

(8) V. *Corr.*, t. I, pp. 16, 6. Lettre à sa sœur Pauline (juillet-août 1800) et *Vie de Napoléon*.

(9) *Journal d'Italie*, p. 119.

avec Joinville, commissaire des guerres, dans celle aussi d'Angela Pietragrua.

Ce ne sont là pourtant que des exceptions. A la Scala, pendant cette période, familier du parterre, il est surtout un amateur ravi de la musique et du chant qu'il vient de découvrir. Il entendra le célèbre soprano Luigi Marchesi et Giuseppina Grassini et ces opéras bien oubliés: *Il Podestà di Chioggia, La Donna Cambiata, Il Ciabattino* (savetier), *Il Mercato di Monfregoso* (10). Cimarosa, Paisiello, Mayer, Zingarelli, voilà ses dieux, les compositeurs qui, après avoir enchanté sa jeunesse, exerceront une influence décisive sur son goût (11).

II

Neuf ans plus tard, le soir du jour où il arrive pour la seconde fois à Milan, le 7 septembre 1811, sa première visite sera pour la Scala.

> Si jamais, écrit-il dans son journal, le lendemain, je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre *della Scala* sera au premier rang. Quand j'y entrai, un peu d'émotion de plus m'aurait fait trouver mal et fondre en larmes (12).

Il a maintenant vingt-huit ans. Ce n'est plus l'adolescent timide des premières années du siècle. L'amour qu'il a conçu jadis pour Angela Pietragrua éclate. Elle sera bientôt sa maîtresse. C'est l'année des grandes folies sentimentales, de l'expédition à Varese au retour du premier voyage d'Italie.

Beyle est désormais admis dans la loge d'Angela. Le dilettante le cède à l'amoureux.

> Que me faisait, écrit-il dans son journal, en montant au

(10) *Journal d'Italie*, pp. 13 et 40. — P. Arbelet : *La jeunesse de Stendhal*, t. II, pp. 103-104. Stendhal cite encore (*Journal d'Italie*, p. 38) *Le Due Giornate* et le ballet *La Mort de Cléopâtre*. Nous ne mentionnons ici que les opéras entendus par Beyle à la Scala. Qui voudrait étudier les influences musicales exercées sur lui pendant son premier séjour devrait tenir compte des opéras qu'il eut l'occasion de voir représentés à Brescia et à Bergame.

(11) V. sur les premières de cette époque, Cambiasi, p. 252.

(12) *Journal d'Italie*, p. 117.

second rang de loges, d'en reconnaître la disposition, le treillis du bas des portes, par exemple, si je songeais uniquement à la manière d'entrer avec grâce dans la loge de Mme P., et à l'accueil qu'on allait me faire.

Voilà, si je ne me trompe, une observation précieuse.

Je ne la faisais point hier à sept heures, assis au parterre; plein de noir et de sentiments de colère pour mes voisins, j'écoutais sans trop y songer le premier acte *dei Pretendenti delusi* (13), et je regardais de temps en temps Mme P., dont je ne distinguais pas la figure, mais seulement le chapeau et le bras.

Je conservais assez de présence d'esprit pour songer à la dignité, et ne pas aller dans sa loge dès le commencement. J'eus la patience d'attendre le commencement du ballet; mais aussi j'y restai le ballet, et une moitié du deuxième acte.

Beyle et Angela ont une attitude embarrassée. Elle s'excuse de certaines libertés en usage à Milan. Il est furieux contre lui-même de s'être attardé dans la loge et cherche à comprendre les sentiments du sigisbée à son égard, du sigisbée, car le mari ne semble point fréquenter la Scala.

Tout de même, il mentionnera *le beau trio des Pré-*

(13) De 1807 à 1813, la gestion de la Scala est confiée au comte Angelo Somaglia. De janvier 1809 à mai 1812, sont montés vingt-quatre opéras nouveaux parmi lesquels *Arminia* de Pavesi, joué quarante et une fois; *Ser Mercantanio,* du même, et *I Pretendenti delusi,* de Mosca, qui, l'un et l'autre, bénéficièrent de cinquante-quatre représentations. V. Cambiasi, p. 258.

Stendhal avait déjà entendu la troisième de ces pièces le soir du jour où Angela Pietragrua l'avait invité pour la première fois à venir la saluer dans sa loge, où d'ailleurs elle ne parut point. (V. Arbelet : *Journal d'Italie*, p. 126.)

On aurait tort de croire que la Scala était dès cette époque le théâtre élégant que nous connaissons aujourd'hui. Il est amusant de noter à cet égard un arrêté du préfet d'Olona — c'était alors le titre porté par le préfet de Milan — reproduit par Pompeo Cambiasi (p. 77), qui, « considérant qu'il ne pouvait convenir aux habitants de la ville de Milan d'être plus longtemps les seuls parmi les habitants de capitales et autres villes de premier ordre qui n'observassent pas exactement dans les grands spectacles tous les usages et toutes les formes prescrits par la décence, par le respect de soi-même ainsi que par les égards que les citoyens civilisés se doivent entre eux, ordonne : 1° que, tant dans les loges qu'au parterre, les hommes devront avoir la tête découverte; 2° qu'ils pourront se couvrir cependant pendant les entr'actes, mais seulement les soirs où le théâtre ne sera pas honoré de l'Auguste Présence de Sa Majesté (Eugène de Beauharnais) ou des représentants de celle-ci. »

tendants, qu'il entendra encore « avec plaisir », le 19 septembre, à la veille de son départ.

Quelques jours après cette soirée :

Je l'ai revue dans sa loge, où je me suis un peu ennuyé de ne pouvoir dire et faire que des choses indifférentes. Nos bras se sont serrés cependant, et pour la première fois j'ai entendu parfaitement une conversation milanaise pleine de plaisanteries, d'allusions, de demi-indécences, très difficile en un mot (14).

Pendant ce séjour de 1811, Beyle fréquente aussi la loge de Mme Lamberti (15). Ainsi, il se crée des relations qui l'aideront plus tard à se faire agréer plus largement dans la société milanaise. Mais en 1811, il est tout à son amour.

Je trouvai que j'aimais actuellement Mme P., écrit-il le 11 septembre. Dès lors, mille petites circonstances qui m'intéressaient à Milan pâlirent. Les cloches, les arts, la musique, etc., tout cela charmant un cœur inoccupé devient fade et nul quand une passion le remplit.

....

La Scala ne me donna plus ce plaisir que me faisait le souvenir des sentiments tendres et mélancoliques que j'y avais éprouvés, autrefois, dans un état auquel j'étais si supérieur (16).

III

Quand pour la troisième fois Stendhal reparaît à Milan, le 7 septembre 1813, deux années encore se sont écoulées. Il vient d'atteindre la trentaine. Une nouvelle évolution s'est produite en lui; le temps de l'amant, tout absorbé de sa passion, est passé (17). Il ne lui suffit plus de jouir de ce qui l'entoure. Il lui faut le travail (18), faire œuvre personnelle. Pendant les premiers mois de

(14) *Journal d'Italie*, p. 156, 12 septembre 1811.

(15) *Journal d'Italie*, p. 126, et notre étude sur *Stendhal et le Casin di San Paolo*, le Divan, n° 185, décembre 1933-janvier 1934, note 1 de la page 24.

(16) *Journal d'Italie*, p. 142, 11 septembre 1811.

(17) « Je dois cependant dire pour être vrai que je ne sens pas l'ivresse de 1811. » (*Journal d'Italie*, p. 310.)

(18) « Ce soir, devant être quatre jours sans la voir, j'ai vu qu'il ne manquait à mon bonheur qu'un peu de travail. » (*Journal d'Italie*, p. 310).

1812, il a commencé à traduire l'*Histoire de la Peinture,* de Lanzi (19). En 1813, nous le verrons citer le musée de la Brera aussi souvent que la Scala.

Dès le lendemain de son arrivée, il a rendu visite à son théâtre préféré, mais la musique ne l'y a certainement pas attiré seule ce soir-là.

> Je fatigue mes yeux, écrit-il dans son journal, à découvrir quelles sont les personnes qui occupent les loges de la Scala, particulièrement la 3e du deuxième rang à droite (20).

C'est la loge d'Angela Pietragrua, qu'il n'avait pas encore revue.

Deux jours plus tard, au retour de Monza où il est allé la rejoindre, il est de nouveau à la Scala. On y donne l'*Amore prodotto dall'Odio* du maestro Generali. Le 15, il annonce la dernière représentation de cet opéra, et, le 25, il entend, dans cette salle accoutumée à de plus grands spectacles, l'improvisateur Gianino déclamer un sonnet sur la misère des poètes.

Enfin, au milieu d'octobre, il voit avec Angela représenter un ballet de ce Viganò dont il écrira dans *Rome, Naples et Florence* :

> La plus belle tragédie de Shakespeare ne produit par sur moi la moitié de l'effet d'un ballet de Vigano (21).

Le 14 août 1814, il est de nouveau à Milan.

> Il pleut à seaux depuis quatre jours, écrit-il à sa sœur Pauline le 28 octobre, mais on joue *Don Juan* tous les soirs avec la *Falsa sposa,* ballet d'une magnificence dont on n'a pas idée en France. Pour huit sous, un bon Milanais s'amuse, le bec en l'air devant des choses superbes, depuis sept heures un quart jusqu'à minuit et demi.
>
> Quant à moi, je m'occupe trop de ce que je vois; au bout de deux heures, je suis fatigué et je vais faire des visites dans les

(19) P. Arbelet, *Journal d'Italie,* p. 301. Il avait eu la première idée de ce travail le 29 octobre 1811. (*Histoire de la Peinture en Italie,* éd. Arbelet, préface, p. XII.)

(20) *Journal d'Italie,* p. 306, 8 septembre 1813. Voir, sur les spectacles de l'époque, Cambiasi, p. 280.

(21) Edition Martineau, t. I, p. 109.

loges. Je voudrais vous tenir, toi et Mme Derville, à ce spectacle étonnant; mais tout cet enchantement tient au jeu. Il y a des salles superbes attenant au théâtre qui valent deux cent mille francs par an à l'entrepreneur.

On a tant de piété à Vienne que l'on craint beaucoup ici que les jeux ne soient interdits [ils le furent effectivement en avril]; auquel cas, adieu le bonheur des Milanais, car ils ne vivent que pour manger, faire l'amour et aller au théâtre (22).

On parle aussi politique quand l'acte est mauvais. C'est ainsi que, le 28 octobre 1814, le sort de Murat fournit le thème des conversations sérieuses, mais Stendhal n'y participe guère et se complaît dans les mièvreries amoureuses.

Je m'aperçois que mon crédit baisse parmi les dames de Milan depuis que je ne peux plus leur offrir du cachou. Les petites graines étaient célèbres et celles qui m'aimaient [lisez Angela] prenaient les petites graines dans la boîte avec la langue. Tous les soirs, on faisait deux fois la remarque, et quelquefois trois, qu'il était impossible de prendre les petites graines avec les doigts (23).

Qu'on remette donc à la diligence six boîtes de cachou de quarante sous de la veuve Derosne, à l'œillet, à la cannelle et au jasmin!

Mais les amours avec Angela vont finir. Elle n'avait jamais cessé de le trahir. Il en aura la preuve à la fin de 1815. Il rompra. A la belle Milanaise dévergondée qui, pendant quinze années, a occupé son imagination et ses sens, aucune autre maîtresse ne succédera. Lorsqu'en 1818 il s'éprendra de Matilde Viscontini Dembowski, ce ne sera qu'une passion purement cérébrale, car Matilde ne répondra pas à ses sentiments. L'étude, les voyages, la

(22) *Corr.*, t. IV, 589, A, p. 319. Dans la période qui suit l'administration du comte Somaglia (v. le 1er paragraphe de la note 13 de la p. 276), les nouveautés — tout au moins pour ce théâtre — qui rencontrent à la Scala le plus de succès sont le *Don Juan* de Mozart, alors représenté sous ce titre : *Il dissoluto punito*, joué trente-deux fois, de même que les *Noces de Figaro*, et l'*Italienne à Alger*, de Rossini, qui l'est quarante-neuf fois.
(23) *Corr.*, *idem*, t. IV, p. 420.

vie sociale, occuperont ses loisirs (24). C'est pendant cette période qu'il deviendra vraiment Arrigo Beyle, Milanese.

Et dans la capitale lombarde, la Scala sera le centre de sa vie.

Le théâtre de la *Scala*, écrira-t-il dans *Rome, Naples et Florence*, est le salon de la ville. Il n'y a de société que là; pas une maison ouverte. *Nous nous verrons à la Scala*, se dit-on pour tous les genres d'affaires (25).

Sans doute il exagère (26). Il y avait des salons à Milan où la vie de société remonte aux temps de Ludovic le More. Pourtant la Scala est bien le vrai salon de l'époque, celui qui rassemble le Tout-Milan, si bien qu'on reçoit de préférence chez soi le vendredi parce que ce jour-là le théâtre est clos. C'est le salon ouvert aux amis du premier degré, mais à ceux aussi auxquels on n'ouvre pas sa maison ou qu'on n'y accueille qu'occasionnellement.

Stendhal, cet étranger un peu suspect, y sera admis sans que cela engage trop; il y rencontrera cette brillante société qui l'enchante, en un temps où les femmes s'y tenaient encore pendant tout le spectacle, ne fréquentaient pas le foyer, ce qu'elles ne font pas toutes, même aujourd'hui. Il y amusera, — sans compromettre. Aussi l'y recevra-t-on « alla buona » (sans façon) et il s'en louera raisonnablement, quoique en des termes qui n'ont pas laissé de scandaliser certains de ses lecteurs.

Je commence à avoir quatre ou cinq loges où je suis reçu

(24) *Les Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase* sont publiées chez Didot vraisemblablement au début de 1815. C'est dans les derniers jours de juillet 1817 que paraîtra chez le même éditeur l'*Histoire de la Peinture;* enfin, la première édition de *Rome, Naples et Florence* voit également le jour la même année.

A la Scala même, il apporte parfois un esprit distrait. Le 30 septembre 1816, il écrit, évoquant l'année 1814 et sa rupture avec Angela : « Une grande partie du temps que je passais à écouter la musique *alla Scala* était employée à mettre d'accord Fénelon et Montesquieu, qui se partageaient mon cœur. » Cf. t. IV, p. 361, 610, G.

(25) Ed. Martineau, t. I, p. 10.

(26) Il y avait des salons à Milan, ne fût-ce que celui de Nina Viganò, le plus important de l'époque et que Beyle lui-même fréquenta, mais dont les gens avec « la testa sul collo » (les gens ayant la tête sur les épaules) se tenaient éloignés. — V. Rozzano Zezzos : *Il salotto milanese*, dans *Milano*, Rivista Mensile del Comune, marzo 1934, n° 3, pp. 141 et suiv. Toutefois Gino Giulni (Arco Baleno di *Vita Gioconda, Circoli e Ritrovi milanesi dalle origini ai nostri giorni, Prefazione del Senatore Innocenzo Cappa, Edizione a cura e beneficio del Pio Istituto Bassini*, Milano, 1934, p. 137).

comme si l'on m'y voyait depuis dix ans. L'on ne se dérange plus pour moi, et la conversation continue comme si c'était un valet qui fût entré (27).

C'est dans « l'isolement des loges » qu'il se fait raconter des anecdotes caractéristiques, car, dit-il, « j'aime à la folie les contes qui peignent les mouvements du cœur humain bien en détail », et qu'il pourra approcher les hommes éminents que son verbe intéresse ou séduit.

Celle de Mgr de Brème, chef du romantisme italien, où se rassemble une société toute littéraire, l'a pour hôte pendant une heure. Elle s'oppose à la loge de donna Bia Londonio (Mme Bibine), citadelle des classiques. On n'y voit jamais de femmes. Chaque soir, y paraissent huit ou dix hommes remarquables. On écoute à peine les morceaux de l'opéra et la conversation ne tarit pas. Beyle apporte des nouvelles de France, fait parade de ses souvenirs. Là, il retrouvera les libéraux italiens : Federico Confalonieri que, dans la nuit du 13 décembre 1821, l'Autriche arrêtera pour l'envoyer au Spielberg, Giovanni Berchet, Trechi, « homme aimable et le plus français que j'ai rencontré en Italie », Borsieri, « esprit français plein de vivacité et d'audace », le marquis Ermès Visconti. Il y connaîtra lord Byron un soir où l'on joue l'*Elena* de Mayer.

J'eus le bonheur, écrira-t-il un peu plus tard, d'exciter sa curiosité en lui donnant des détails personnels sur Napoléon et sur la retraite de Moscou, qui, en 1816, n'étaient pas encore un lieu commun. Ce genre de mérite me valut plusieurs promenades tête à tête dans l'immense et solitaire foyer de la Scala. Le grand homme apparaissait une demi-heure chaque soir, et alors c'était la plus belle conversation que j'aie rencontrée de ma vie; un volcan d'idées neuves et de sentiments généreux, tellement mêlés ensemble qu'on croyait goûter ces sentiments pour la première fois (28).

« Avant et après M. de Brême », avec lequel il se brouil-

(27) *Rome, Naples et Florence*, pp. 37-38.
(28) *Corr.*, t. VI, à Mme Louise S. V. Belloc, à Paris, Paris, le... 1824, pp. 114-15.

lera plus tard, parce qu'un soir à la Scala, dans la loge de son père, il prétendit, racontera-t-il à Romain Colomb, que les *Considérations sur la Révolution française* de Mme de Staël, dont il était l'ami, « fourmillaient d'erreurs », Beyle fréquente cinq ou six loges, trouve dans chacune d'elles cinq ou six personnes « et la conversation — bien éloignée de prendre jamais la tournure philosophique — établie comme dans un salon. Il y a des manières pleines de naturel et une gaîté douce, surtout pas de gravité (29) ».

A Paris, on aurait des millions que l'on ne pourrait pas se faire de telles soirées. Il pleut, il neige au dehors de la Scala, qu'importe? Toute la bonne compagnie est réunie dans cent quatre-vingts loges de ce théâtre, qui en a deux cent quatre. La plus aimable de toutes ces loges (je prends le mot *aimable* dans le sens français : vif, gai, brillant, le contraire de l'ennui), c'est peut-être celle de Mme Nina Viganò, fille de l'homme de génie qui a fait *Mirra* (30).

Rencontrait-il Matilde à la Scala, qu'elle devait certainement fréquenter? Jamais, ni dans ses lettres, ni dans ses livres, il n'y a fait allusion.

A tous les agréments que présente pour lui le grand théâtre milanais, dans cette période de sa vie, où ses ressources sont si limitées, s'ajoute pour Stendhal l'avantage de coûter fort peu. Dans un passage d'une lettre au baron de Mareste du 1er décembre 1817, il nous donne quelques renseignements instructifs sur ses dépenses journalières.

(29) Voir les *Mélanges de Littérature*, éd. Martineau, t. III, p. 179. Stendhal parle de sa brouille avec l'abbé de Brême dans ses souvenirs sur Lord Byron. Mais dans *Rome, Naples et Florence*, où il y fait allusion, il atténue en ces termes: « Il me marque moins d'empressement parce que j'ai osé dire que Mme de Staël n'avait jamais fait qu'un ouvrage: *L'Esprit des lois de la société* » (p. 79), et il ajoute: « Comme M. de Brême est fort poli, je continue à me présenter presque tous les soirs dans sa loge. » Edit. Martineau, t. I, p. 79.

(30) *Rome, Naples et Florence*, éd. Martineau, p. 85. F. Borghi: *XXV Secoli di Storia milanese*, Milano, Hoepli, 1902, donne, p. 159, six rangs de loges avec deux cent quarante au total. Le théâtre était susceptible d'accueillir trois mille six cents spectateurs. Rappelons également ici, pour permettre de juger plus exactement de l'importance du théâtre par rapport à la population de la ville, que Milan comptait en 1814 cent cinquante-deux mille habitants. Elle dépasse aujourd'hui le million, et l'on sait que la Scala demeure ce qu'elle était à l'origine.

J'ajoute, à ce que je vous ai dit de moi, que mon dîner d'hier, excellent et chez le restaurateur le plus noble, nous a coûté six *lire* à deux; la loge, six *lire*, les deux billets quatre *lire* (31). Or une lire vaut 76 centimes.

Le 3 janvier 1818, annonçant que le 26 décembre — c'est encore aujourd'hui la date de l'inauguration de la saison — la Scala a ouvert, il relève que l'abonnement coûte seulement cinquante francs jusqu'au 14 mai, et le 21 mars 1818 :

Figurez-vous que la loge de ma sœur lui a coûté par grâce singulière 30 francs (32).

Enfin, dans *Rome, Naples et Florence*:

Je paye un sequin par soirée pour une loge aux troisièmes, que j'ai promis de garder tout le temps de mon séjour (33).

L'enthousiasme de Beyle pour la Scala ne diminue point, et *Rome, Naples et Florence* en portent maints témoignages, mais c'est un enthousiasme raisonné. Lisez la correspondance et vous y rencontrerez des critiques qui ne se retrouvent pas dans les œuvres imprimées de son vivant (34). Il y a également dans les *Pages d'Italie*, à la date du 8 août 1818, sous ce titre : *Nouvelle Organisation*

(31) Il s'agit ici des « ingressi ». Le droit d'entrée dans les théâtres est en Italie distinct de la place assise, loges ou fauteuils.

(32) Au baron de Mareste à Paris, *Corr.*, t. IV, p. 113. Pauline Beyle est venue voir son frère en 1817 et fréquente naturellement aussi la Scala. « A huit heures, écrit-il à Mareste, le 1er décembre 1817 (p. 79), je parais dans la loge de ma sœur; un ou deux amis à moi viennent m'y relever, et je commence mes petits tours dans la Scala jusqu'à minuit que les *Tre Melarance* (Les Trois Oranges) commencent à s'enfler sur la table du roi, leur père, et à devenir grosses des princesses. »

On le voit aussi s'occuper de compatriotes de passage et pester contre leur incompétence ou leur indifférence à l'égard des opéras qu'il admire. « Impossible, écrit-il à Louis Crozet, le 26 décembre 1816, de faire sentir les arts à ce qu'on appelle à Paris un homme d'esprit parlant bien de tout; j'ai eu beau les mettre en fonction de la connaissance de l'homme. Lettre close pour les Français. Après avoir remué toute la journée d'hier pour avoir des billets pour la première représentation du grand Opéra, ils ont fait de l'esprit sur les costumes pendant la première demi-heure, ont parlé continuellement, et enfin l'ennui les a chassés avant le tiers du spectacle. C'était le *Tancrède* du charmant Rossini, jeune homme à la mode. » (Cf. t. IV, pp. 29-30.)

(33) *Rome, Naples et Florence*, éd. Martineau, p. 11.

(34) V. notamment lettres des 3 janv. et 2 sept. 1818, 2 nov. 1819, 5 mars, 10 avril et 22 déc. 1820.

de la Scala (35), des remarques qui sont d'un amateur averti et l'eussent qualifié pour participer à l'administration du théâtre. Un historien de celui-ci ne devrait pas les négliger.

Depuis 1814, écrit-il, on donne assez souvent de mauvais spectacles à la Scala.

C'est la conséquence d'une administration défectueuse dont il explique le mécanisme. Il voudrait voir la subvention du Gouvernement, — deux cent mille francs, — contrôlée par une

commision directrice des spectacles composée comme à Londre de dix gens de lettres artistes ou amateurs distingués. En 1819, par exemple, MM. Monti, Pallazi, Longhi, Ermès Visconti, Rolla, Litton, etc., seraient priés d'en faire partie. Aucun opéra, aucun ballet ne pourra être donné à la Scala si le spectacle projeté ne réunit au moins sept voix sur dix. Aucun sujet ne pourra être engagé s'il ne réunit pas la même majorité (36).

Cette commission pourrait être élue par les propriétaires ou les locataires de loges.

Que de propos encore nous pourrions glaner sur la Scala dans l'œuvre de Stendhal où si souvent elle est présente. Le voici, témoin de mœurs déjà surannées, qui nous accueille au seuil de l'atrio et nous apporte le dernier écho du sigisbéisme finissant.

Le vestibule de la Scala est le quartier général des fats; c'est là que se fabrique l'opinion publique sur les femmes. On attribue pour ami à chacune d'elles l'homme qui lui donne le bras pour monter dans sa loge. C'est surtout les jours de première représentation que cette démarche est décisive. Une femme est déshonorée quand on la soupçonne d'avoir un ami

(35) L. C., pp. 70 et suiv.

(36) L. C., p. 73. De 1816 à 1820, l'administration de la Scala est assumée par un certain Petracchi pour le compte de MM. Giani, Soresi et Porta; de 1820 à 1821, par les sociétaires Balocchino et Cavelli (aucun de ces noms ne figure parmi ceux des personnes que Stendhal voudrait voir administrer la Scala); et, de 1821 à 1824, par la direction des Théâtres Impériaux.

qu'elle ne peut pas engager à lui donner le bras à huit heures et demie, lorsqu'elle monte dans sa loge (37).

Le voici qui, de sa loge, « malgré le manque absolu de lumière, distingue fort bien les gens qui entrent au parterre. On se salue à travers le théâtre, d'une loge à l'autre (38) ».

Il n'y a pas une lampe dans la salle; elle n'est éclairée que par la lumière réfléchie par les décorations (39).

Seule la scène est éclairée, mais quelle splendeur. On y contemple

tout ce que l'imagination la plus orientale peut rêver de plus singulier, de plus frappant, de plus riche en beautés d'architecture, tout ce que l'on peut se représenter en draperies brillantes, en personnages qui non seulement ont les habits, mais la physionomie, mais les gestes des pays où se passe l'action (40)...

Et tant de changements de décors!

J'appelle la Scala le premier théâtre du monde.

Un regard enfin dans les coulisses:

[Seuls] huit ou dix riches voluptueux [les bailleurs de fonds de la Scala] ont le droit exclusif et très exclusif de s'y trou-

(37) *Rome, Naples et Florence*, pp. 106 et suivantes.

(38) *Id.*, p. 11.

(39) *Id.*, p. 10. Ce clair-obscur fut en effet longtemps préféré par les spectateurs, et la grande lumière ne fut inaugurée que le soir du 26 décembre 1823. Exécutée sur dessins de Sanquirico, elle coûta 17.991 livres autrichiennes.

Une des raisons pour lesquelles les Milanais préféraient l'obscurité nous est donnée dans un curieux article intitulé *Sulla lumiera nel teatro della Scala e sull'appendice della Gazzetta di Milano, 30 giugno 1821*, reproduit pp. 83 et suiv. dans Pompeo Cambiasi.

« Au théâtre de la Scala, lisons-nous, on va chaque jour ; beaucoup d'hommes du monde et de femmes distinguées s'y rendent à pied; on n'a pas toujours la volonté de s'habiller avec élégance; qui arrive poussiéreux, trempé, couvert de boue se réfugie dans un des derniers rangs du parterre ou au fond d'une loge et passe la soirée sans s'exposer à des observations critiques. En France, en Angleterre, en Allemagne, dans le Nord, il en va tout autrement. Quand on sort habillé, on va au théâtre de l'Opéra, aux théâtres éclairés. » Dans le cas contraire, on fréquente les petits théâtres. Or, les abonnés de la Scala ne veulent ou ne peuvent pas aller aux petits théâtres, d'où la nécessité de les autoriser à ne pas mettre en évidence « le désordre de leur toilette » (pp. 84-85).

(40) *Rome, Naples et Florence*, p. 9.

ver au milieu d'un sérail et d'un sérail le plus agréable de tous, parce que, d'après les usages d'Italie, il se renouvelle presque entièrement à chaque saison. D'ailleurs les sultanes joignent souvent le charme du caprice à celui de la beauté (41).

Mais peut-être le secret du prestige que la Scala ne cessera d'exercer sur l'esprit de Stendhal, le trouverons-nous dans cette phrase :

Il me semble que la musique nous fait plaisir en mettant notre imagination dans la nécessité de concevoir certaines illusions (42).

IV

Dans cette vaste nef de la Scala, qui est encore aujourd'hui à peu près ce qu'elle était au temps de Beyle, mieux que partout ailleurs sans doute, on pourrait évoquer son ombre. S'il est un point dans le monde où l'âme singulière que fut Stendhal pouvait venir encore errer et se souvenir, ce serait assurément dans cette grande conque sonore, entourée de ses cinq étages de petits alvéoles semblables, et toute bourdonnante encore de ces histoires d'amour qui, depuis cent cinquante ans, mêlent chaque soir leur murmure à la musique des opéras. Il n'est pas un autre endroit de l'espace où Stendhal soit aussi souvent venu penser, rêver, s'attendrir, regarder de son vif regard, ou bavarder avec esprit. Là se formeront ses théories littéraires et artistiques, là il observera les mœurs, et se fera conter les plus piquantes anecdotes du jour. C'est à la Scala que se sont mûris l'*Histoire de la Peinture, Rome, Naples et Florence*, et ce livre de *l'Amour*, la plus intime de ses œuvres, révélatrice comme une confidence; c'est à la Scala que se sont préparés *Racine et Shakespeare*, la *Vie de Rossini*, et bien des pages de la *Chartreuse de Parme*. Ainsi c'est là que Stendhal a médité ses meilleurs livres, et c'est là surtout qu'il a vécu et qu'il a aimé. La triple inscription de son épitaphe

(41) *Pages d'Italie*, p. 70.

(42) *Racine et Shakespeare*, p. 280. Pour la formation de son goût musical, il est intéressant de savoir que c'est à la saison d'automne de 1822 que Donizetti est invité à composer sa première œuvre pour la Scala, *Chiara e Serafina*, qui fut assez froidement accueillie, et surtout que dans les saisons du printemps et de l'automne 1823, sur *seize* opéras qui furent montés, *douze* étaient de Rossini. V. Cambiasi, pp. 260 et suiv.

ne serait nulle part mieux placée que sur la cloison de quelque loge :

Qui visse, scrisse, amo (43).

Je ne sais s'il sera donné satisfaction au vœu formulé par l'éminent auteur de *La Jeunesse de Stendhal,* qui a si parfaitement exprimé ce que fut la Scala pour le Milanese, mais dans le vestibule de celle-ci, l'« atrio », on a récemment inauguré, sculpté par Antonio Maraini, un buste d'Henri Beyle. Les arrière-petites-filles de ses amies d'autrefois, qui défileront chaque soir devant ce vieil amoureux de leurs aïeules, et les amateurs d'aujourd'hui, se plairont à évoquer dans ce personnage 1830 le dilettante et l'ami des Romantiques et des Précurseurs de l'Indépendance, le familier d'Elena Viganò et de Giuditta Pasta qui, dans leur cadre doré, près du foyer, au Musée, portraits désuets, témoins surannés d'une époque abolie, rêvent encore à leurs triomphes d'antan.

RENÉ DOLLOT.

(43) *La Jeunesse de Stendhal,* t. II, pp. 98-99.

LE
MARÉCHAL PILSUDSKI

—

Un « destin hors série »? Non. Simplement une grande et haute destinée, grande en soi, grande sur le plan des réalisations extérieures. En effet, en pensant au chef de la nation, celui que la Pologne pleure aujourd'hui avec tant de fervente piété, on assiste à ce merveilleux spectacle : la vie d'un héros qui résorbe la réalité en la façonnant selon les principes intimes de sa structure morale. Dans un de ces palpitants récits que le futur maréchal a écrits pendant sa longue captivité à Magdebourg, il parle avec insistance de ces « fausses hypothèses qui ne correspondent nullement à la réalité, qui facilitent cependant l'exécution de la décision ». « Il faut ajouter — dit-il — qu'un très grand nombre de hauts faits de guerre célèbres sont dus uniquement » à ces hypothèses fausses (1). Quand on médite sur cette confidence si juste et si personnelle à la fois, on arrive presque à comprendre certains gestes essentiels du maréchal Pilsudski. Dès le début de son existence ardente et dramatique, il était obligé, pour être fidèle à lui-même, de se diriger suivant les données d'une apparente fausse hypothèse. Au moment où il commençait à réaliser son destin, la Pologne avait subi tant de fois déjà une expérience insurrectionnelle!... Dix fois soulevée, dix fois elle succombe dans une lutte matériellement inégale. La disproportion entre l'élan pur vers l'indépendance et les moyens pour la reconquérir paraît démesurée. Sous le coup de cette expérience si souvent répétée, le réflexe

(1) Joseph Pilsudski, *Mes premiers combats*, souvenirs rédigés dans la forteresse de Magdebourg, éd. française, p. 140.

insurrectionnel semble s'atténuer, sinon disparaître, chez ceux du moins qui s'adaptent plus facilement. Le « bon sens » triomphe... car le bon sens est une résultante d'une expérience quotidienne. Or, Pilsudski s'insurge âprement contre ce « bon sens », fruit de l'expérience, faussée, il est vrai, par la situation anormale de toute la collectivité polonaise. Avec un double génie de vision anticipatrice et de tenace persévérance, il choisit mûrement sa « fausse hypothèse » apparente pour suivre farouchement la voie vers l'indépendance, voie barrée, semble-t-il, par des obstacles infranchissables. Ainsi, il prend parti contre ce bon sens apeuré et stérile et mise sur le tableau de « l'impossible ». Et, tout de suite, un raisonnement rigoureux paraît s'établir en son esprit. La triple complicité des Etats copartageants, que les hommes de bon sens considèrent comme un fait interdisant tout espoir de vaincre et de se libérer, — cette circonstance ne pourra-t-elle un jour engendrer précisément la possibilité d'un jeu politique favorable à la Pologne? Mais alors, le postulat essentiel pour un ouvrier de l'indépendance serait d'être prêt pour participer à ce jeu victorieusement, de préparer l'enjeu, c'est-à-dire de créer une force armée qui pourrait, le moment venu, peser sur la balance des événements. Oui, la force armée, créée n'importe où et n'importe comment!... Ceci nous explique le geste décisif de Pilsudski: création des Légions. Mais n'anticipons point...

Pour comprendre la haute et complexe destinée du grand Maréchal, rappelons brièvement quelques faits biographiques, d'ailleurs généralement assez connus. Né en 1867, trois ans à peine après la dernière insurrection polonaise, sur cette terre de Lituanie si chère au cœur polonais, issu d'une famille de l'ancienne noblesse de ces *bene nati et possessionati*, comme il le dit lui-même dans ses souvenirs, il est héritier d'une riche tradition, dont les éléments essentiels, épurés par l'épreuve du désastre et des salutaires révoltes, sont : l'idéal démocratique, le respect de l'individu, le souvenir de la puissance ancienne de l'Etat polonais, cette puissance qui fut jadis le fruit non pas des conquêtes, mais d'une ami-

tié de peuples organisée : Union polono-lituanienne! A cette tradition historique s'ajoutait une forte éducation morale, basée sur l'évangile romantique. Ici, ouvrons une parenthèse. Le romantisme polonais, grand éducateur de plusieurs générations, diffère essentiellement des autres courants européens qui portent le même nom. Le romantisme polonais dépasse le romantisme. Et il le dépasse dans deux directions : morale et littéraire. Littérairement, il conduit au réalisme et s'épanouit dans une épopée sereine : *Pan Tadeusz*. Moralement, il a constitué une religion de la patrie dont le culte a permis à la Pologne d'espérer et de durer. Un des points principaux de cette religion fut le problème de la discipline et surtout le problème du chef, le postulat de l'efficacité primant ici celui de la liberté. Le messianisme mickiewiczien le prouve avec force.

Or, — nous l'avons écrit ici même, — le maréchal Pilsudski, dans tous les actes de sa vie intense et héroïque, se révèle toujours bien plus le fils moral de Mickiewicz que celui de Marx ou de Proudhon. En attendant, après avoir terminé ses études secondaires dans un lycée de Wilno, il va à l'Université de Kharkov pour y étudier la médecine. Ses études sont brusquement interrompues. Condamné avec son frère Bronislas (mort en 1918 à Paris), tous deux soupçonnés d'avoir participé à un attentat, il passe cinq années parmi les exilés politiques en Sibérie : quelle occasion d'étudier l'âme russe et ses « possibilités » révolutionnaires! A peine de retour en Pologne, Pilsudski se lance résolument dans le mouvement révolutionnaire et socialiste polonais. Passionné et ferme, bravant tous les dangers (l'extrême audace n'était-elle pas ici une forme spéciale de noble et mâle prudence?), il sert son parti et sa patrie; le parti socialiste polonais a inscrit en effet sur son drapeau l'indépendance de la Pologne. C'est à cette époque, — de 1894 à 1900, — d'abord à Wilno, puis à Lodz, dans les conditions les plus périlleuses, qu'il édite l'organe clandestin du parti : *Robotnik* (*L'Ouvrier*). Traqué par le gouvernement tsariste, surpris par la police, il est emprisonné à la citadelle de Varsovie. Transféré dans la capitale de

la Russie, qui s'appelait alors Saint-Pétersbourg, il s'évade de la prison ou plutôt de l'infirmerie, grâce à la complicité héroïque de ses amis. Il a raconté lui-même les péripéties à la fois dramatiques et pittoresques de cette période dans un volume traduit en français : *La Biboula*. Après l'évasion commence pour lui une époque décisive. D'abord quelques voyages, entre autres à Londres et à Paris. Puis, fixé à Cracovie, il consacre toutes ses forces, tout son talent d'organisateur et d'entraîneur d'hommes à une seule et bien « romantique » entreprise : préparer le noyau d'une force armée polonaise, — voilà son but et son œuvre principale. En 1902, il crée et dirige l'Organisation de combat du Parti socialiste polonais, qu'il considère comme un instrument de la lutte insurrectionnelle contre le tsarisme. Une véritable petite guérilla commence alors sur le terrain même de la séculaire occupation russe: à Varsovie, à Lodz, à Wilno. Il essaie ainsi de profiter du conflit russo-japonais et de la petite révolution qui s'ensuivit. D'ailleurs, un voyage au Japon le met en contact avec la nouvelle réalité, et il essaie d'utiliser pour la Pologne cette « diversion » asiatique. Toute la période suivante, depuis 1907, où il crée ses Organisations des chasseurs, jusqu'à 1914, n'est pour Pilsudski qu'une longue suite d'efforts pour continuer à préparer le cadre d'une force armée apte à jouer un rôle dans le futur conflit, qu'il sent proche et décisif.

Vint la grande guerre. Pilsudski lutte contre la Russie, mais il ne veut pas servir les puissances germaniques. On conçoit toutes les difficultés et les dangers de cette attitude! Les événements se précipitent et « l'impossible » tactique du chef des Légions polonaises semble trouver son dénouement dramatique dans la prison allemande de Magdebourg. En effet, tout en luttant contre les Russes, Pilsudski vise surtout la création de cadres pour la future armée polonaise. Il n'est nullement disposé à accroître les chances de victoire des empires centraux. Cette attitude amène nécessairement un conflit. Les Allemands, dont les disponibilités en « matériel » humain s'épuisent, désirent combler les vides par le

recrutement opéré en Pologne. Le conflit s'accuse en 1917, après le changement de régime en Russie. Malgré les avances et les instances, Pilsudski, — appuyé d'ailleurs par une immense majorité de Polonais, — demeure inébranlable dans son dessein. La situation paradoxale et tragique de la Pologne, occupée par les trois Etats copartageants, nécessite ce jeu complexe, mais d'une haute et sévère probité politique. Grâce à ce net refus de la nation et de son chef, grâce au dévouement héroïque de la P. O. W. (Organisation militaire polonaise), les Allemands n'ont pu lever à un moment opportun le demi-million de recrues. Arrêté le 20 juillet 1917 et incarcéré dans la forteresse de Magdebourg, Pilsudski n'est libéré que le 9 novembre 1918. C'est en effet la victoire des Alliés qui délivra le prisonnier, devenu le symbole vivant de l'indépendance polonaise. Acclamé à Varsovie, Pilsudski y devient le premier chef de l'Etat. Mille difficultés l'assaillent: difficultés intérieures, conflits extérieurs. Il fait face à tout. Bientôt, la tâche essentielle consistera à se défendre contre les bolchéviks. A peine libérée des troupes allemandes, ruinée comme peut l'être un lieu de combats, la Pologne a déjà une guerre à elle, sa guerre libératrice contre son traditionnel envahisseur de l'Est. Nous n'allons pas nous étendre sur les péripéties de cette dernière guerre russo-polonaise. Le lecteur français peut d'ailleurs facilement trouver maintes études sur ce sujet, écrites par d'éminents spécialistes. Un fait demeure indéniable: la victoire de Varsovie, comme l'a déclaré le général Weygand, comme l'a prouvé le général Camon et comme l'a réaffirmé tout dernièrement le général Mordacq (dans une série d'articles dans *Paris-Midi*), fut une victoire polonaise, une victoire de Pilsudski. Le général Camon, dans son ouvrage publié en 1929, formule ainsi son jugement:

> Pilsudski a été vainqueur, il l'a été parce que ses calculs des chances pour et contre furent exacts, parce qu'il connaissait mieux que ses collaborateurs l'armée polonaise, prompte à fléchir, prompte à se relever, et aussi l'âme bolchévique...

Et il ajoute en guise de conclusion:

Par sa manœuvre, Pilsudski sauva la Pologne en quelques jours et au prix de pertes infimes. Par contre, elle a coûté aux Bolchéviks 150.000 hommes (tués, blessés, prisonniers), des centaines de canons, des milliers de mitrailleuses, toutes leurs munitions. Une fois de plus se trouve confirmé le mot de Napoléon : « A la guerre un homme est tout (2). »

En effet, si le plan stratégique conçu par le Maréchal a si brillamment réussi, c'est non seulement pour des raisons de son excellente valeur technique, mais aussi grâce à cet immense ascendant du chef qui a su galvaniser ses troupes, en leur insufflant un enthousiasme viril.

Après la victoire, dont il est superflu de rappeler ici l'immense portée européenne, la Pologne a vécu une période de régime parlementaire quasi intégral. Menace d'enlizement, danger de rechute dans le mal de l'ancienne République: compétitions des partis sans compétence, autorité abaissée, dispersion morale, affaiblissement... Le maréchal Pilsudski, retiré, médite. Il s'indigne contre cette dissipation de sa victoire. En 1926, il se décide à agir. Décision tragique, certes... Mais toute véritable grandeur n'implique-t-elle pas un élément de tragédie? Victorieux, il refuse cependant d'être dictateur, il préfère redevenir l'arbitre politique et l'éducateur de la nation. C'est ainsi que, sitôt le conflit terminé, il renoue les liens de la légalité et de la continuité constitutionnelle... Cela ne veut point dire que le maréchal n'impose pas sa volonté. Mais il le fait bien plutôt en posant les problèmes qu'en imposant leurs solutions définitives. Et puis, il choisit les hommes en intervenant dans les affaires par ce choix. Il semble penser, lui aussi, qu'un « homme est tout » et non seulement à la guerre...

Il existe cependant deux domaines où il intervient plus directement. C'est d'abord l'armée: son œuvre préférée, sa création. Il consacre le meilleur de ses forces à l'organisation de cette force qu'il estime indispensable pour

(2) Général Camon, *La manœuvre libératrice du Maréchal Pilsudski contre les Bolchéviks, Etude stratégique*, Paris, Alcan, 1929, pp. 120-121.

que la Pologne vive, et il sait qu'elle est destinée à « vivre dangereusement ».

C'est la politique étrangère ensuite. Ici, une remarque seulement en passant. On a parlé bien souvent de l'influence des sympathies personnelles et des ressentiments du maréchal sur les impulsions qu'il a données à la politique étrangère de la Pologne. Rien ne permet de l'affirmer. Au contraire, tout l'infirme. Même une certaine froideur envers la Tchécoslovaquie, expression d'une juste rancune pour le service rendu indirectement aux Soviets lors du conflit armé de 1920, tandis que la France aidait la Pologne, la France et la Hongrie aussi (3). Mais n'insistons pas.

Pour tout le reste, le régime de Pilsudski (car il faut l'appeler ainsi), qui dure depuis 1926, n'est pas un régime dictatorial au sens strict de ce mot. C'est un *régime de prépondérance* décisive, quoique indirecte, d'un chef qui agit, répétons-le, en vue de renforcer l'autorité, sans nuire, autant que possible, à l'exercice normal de la liberté. Ceci est subordonné à cela, évidemment, mais non sacrifié comme ailleurs... Tant s'en faut!

Après avoir considéré l'œuvre, — cette double réussite militaire et politique, — tournons un instant notre regard vers l'homme, son créateur.

Déjà, sa confidence sur l'utilité des « fausses hypothèses » semble indiquer que, sujet aux doutes (il le dit expressément lui-même), peut-être même à des tourments intérieurs, le Maréchal cherche un salut dans la décision, dans l'acte libérateur. Son économie morale relève de la bonne stratégie. C'est le principe de concentration de l'énergie: accumuler les forces pour les dépenser généreusement dans un instant décisif. Une « hypothèse », même « fausse » une fois admise, le facilite précisément. Mais cette « fausseté » n'est qu'apparente chez lui le plus souvent. Fausse pour le raisonnement analytique, elle apparaîtra vraie et victorieuse dans la perspective d'une intuition à longue portée. Car, sous une couche de la saine et vivace logique, il en existe chez

(3) Cf. Paul Bartel : *Le Maréchal Pilsudski*, Paris, Plon, 1935, p. 221.

le maréchal une autre, plus profonde, de cet instinct quasi infaillible qui permet de saisir directement, immédiatement, la vraie image de la réalité agissante. Du jeu subtil de ces deux facultés primordiales semble résulter cette complexité presque raffinée de son âme, complexité et force à la fois, la force que présume l'indomptable unité intérieure. C'est pourquoi son âme apparaît si souvent aux spectateurs non initiés, comme un lieu de heurts et de surprises: la richesse de dons irrationnels, la proverbiale mysticité lithuanienne et à la fois cette aptitude, cette passion de raisonner, la lucidité se superposant ainsi aux mystères de l'intuition divinatrice, se superposant, mais aussi luttant peut-être en des combats effrénés.

Taciturne: il a assisté parfois, dit-on, aux plus graves délibérations sans proférer un mot; à la place de paroles, — un acte, une décision. Ce taciturne possède pourtant le don magnifique d'une éloquence corrosive et passionnée, éloquence qui jugule les cœurs et enlève les consentements; d'où cette force d'action morale efficace sur ses contemporains. Il agit d'ailleurs aussi bien par la parole que par ses silences chargés de mystérieuses significations. Il agit par la franche gaîté aussi bien que par les durs rudoiements qu'il n'épargne même pas à ses meilleurs amis... Mais la clef véritable de sa grande destinée, c'est le sens profond des responsabilités, doublé d'une volonté tenace, à la fois âpre et réfléchie. Ces deux qualités forment comme les deux ailes de son destin victorieux.

Le maréchal Pilsudski, nous l'avons dit, fut un grand héritier du romantisme polonais. On serait tenté d'affirmer que tout son calme énergique et toute sa tenace « volonté lituanienne » se sont mis à l'œuvre pour sculpter l'homme à l'image de l'idéal national, — nous dirions même : à l'image de la conception romantique de l'idéal polonais. Il est ainsi une affirmation vivante et la personnification de la nation, et son immense prestige moral, ainsi que cet amour quasi mystique de ses compagnons d'armes, apparaissent comme un don naturel inhérent à

sa destinée. Car cet indomptable *révolté* fut avant tout un magnifique *réalisateur* dans le sens mickiewiczien de ce mot. Aussi, comme Mickiewicz, il a dépassé le romantisme dans la direction d'une classique et forte harmonie: élan frénétique vers l'indépendance et la liberté, soumis à une constante discipline de la réalité. Ainsi tout en demeurant fidèle à la tradition séculaire de la Pologne, le Maréchal Pilsudski, dont le profil rappelle si curieusement celui de Nietzsche, a cependant transformé, sinon « renversé » quelques « valeurs » traditionnelles polonaises, trop usées pour servir à la construction d'un nouvel édifice de l'existence nationale. Il a su fléchir les ardents, mais indociles tempéraments polonais, en les attelant à une tâche qui surpasse la turbulence éphémère des ambitions personnelles. Il a résolu, pour un temps tout au moins, la fondamentale antinomie polonaise de l'individualisme dispensateur de beautés, mais dissipateur des énergies et de la discipline, arme nécessaire de la puissance.

Il disparaît après avoir octroyé à sa génération et à toute la Pologne rénovée cet insigne privilège de pouvoir contempler la réalité d'une vivante victoire. « Soldat éternel » d'une cause sacrée, résumant et couronnant l'effort héroïque de tant de générations insurrectionnelles, il entre dans la légende, enveloppé de la pure splendeur de sa rude et saisissante vérité.

R. DEBROU.

LA GENÈSE DE QUELQUES STROPHES DE "LA BOUTEILLE A LA MER"

DANS UN DOCUMENT OUBLIÉ D'ALFRED DE VIGNY

—

Ceux qui, en 1831, pratiquaient *la Revue des Deux-Mondes,* pouvaient lire un article qui n'est pas sans intérêt pour les « Vignistes » de nos jours. Car la table des matières du premier volume de cette année porte, vers la fin, le titre suivant: *Un naufrage,* avec la pagination 454. Aucun nom d'auteur!

Mis dans la section « Variétés », cet article courait le risque, même parmi les contemporains, d'être négligé, d'autant plus qu'il n'avait comme signature qu'un « Y... ». Mais pour les amis intimes du grand poète et pour les « journalistes » auxquels Vigny fait allusion dans une lettre citée plus bas, cet « Y... » ne cachait pas de secrets. A quoi bon prévenir un public peu curieux que, sous cette initiale, se dissimulait celui qui a écrit *Cinq-Mars* ou *la Maréchale d'Ancre?* Est-il vraiment nécessaire de coller sur chaque « bouteille jetée en pleine mer » l'étiquette: « Attrape qui peut »? Ceux qui voudront savoir sauront. Ainsi, Vigny écrit, le 3 avril 1831 (1), à Montalembert:

Au nom de Dieu et de la Liberté, mon cher vicomte, laissez-moi choisir entre l'Alpha et l'Oméga. J'ai pris la dernière lettre de mon nom, l'Y, je demande qu'on me la laisse. Je n'ai de ma vie imprimé un mot sans le signer, je n'en renierai pas un seul, soyez-en sûr, mais je regarde cet Y comme une signature qui sera connue en deux jours et qui a seulement pour moi l'avantage que je vous ai dit de

(1) Cf. *Correspondance,* éditions Baldensperger, 1re série, p. 242.

ne pas dire hautement à tout le public: C'est un ami qui juge un ami. Je pourrai faire plus de bien aux ouvrages que j'aime, en laissant croire à plus d'impartialité. Beaucoup de vos lecteurs ignorent les noms des rédacteurs; sur ceux-là j'aurai rempli mon but. Tous les journalistes sauront que c'est moi qui ai fait les articles de l'Y et, à leurs yeux, j'en serai responsable, je m'y attends, j'en suis certain, je le désire même et sous ce rapport j'aurai rempli votre but; cela me semble tout accorder, ne le pensez-vous pas?

Voilà pourquoi en feuilletant les journaux d'octobre 1830 jusqu'en septembre 1831, on rencontre cinq articles signés d'un « Y... » dont quatre, ce me semble, sont sûrement de la plume de Vigny. Celui intitulé *L'île de l'Ascension en* 1829 et inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* d'octobre 1830 est douteux. Et l'on est frappé de voir, en tournant les pages, soit de *la Revue des Deux Mondes,* soit de *l'Avenir,* la même signature au bas d'un article de sujet maritime (sujet peu convenable pour un marin d'eau douce qui rêvait toujours de voyages sur la mer, mais qui n'en n'avait jamais fait, à vrai dire, qu'en traversant la Manche), la même signature, dis-je, qui se trouve à la fin d'une *Lettre parisienne* au journal *L'Avenir* (2), ou d'une *Lettre sur le théâtre à propos d' « Antony »* (3), ou bien d'une *Mille et deuxième Nuit* (4), écrite à propos des *Anecdotes historiques et politiques sur Alger* de J.-T. Merle.

Le même numéro de la *Revue des Deux Mondes* dans lequel *Un Naufrage* fut imprimé contenait, six pages plus loin (5), l'annonce d'un nouveau poème, *Elévation,* par l'auteur d'*Eloa*. Comme il y a deux longues citations tirées de ce poème publié par Gosselin qui prennent presque quatre pages de l' « Album » de la *Revue des Deux Mondes,* on conçoit très bien le manque d'attention à l'égard d'*Un Naufrage,* même chez ceux qui en connaissaient l'auteur.

Il n'y a nul doute, pourtant, que le poète du *Cor* n'ait

(2) *L'Avenir*, 6 avril 1831.
(3) *Revue des Deux Mondes*, juin 1831, p. 322.
(4) *Ibid.*, septembre 1832, p. 477.
(5) *Revue des Deux Mondes*, 1831, I, 471.

écrit cette courte nouvelle, en empruntant des faits à Bougainville et le style imaginatif à Hoffmann. On ne peut pas se méprendre lorsqu'on lit le début songeur, écrit d'une façon à la fois féerique et délicate.

J'aime, dans ces nuits orageuses d'hiver, seul auprès de mon feu, entendre la grêle et la pluie battre mes carreaux, le vent soulever mes volets et les agiter sur leurs gonds, ou bien s'engouffrer et mugir sourdement dans le tuyau de ma cheminée. Cela me reporte sur la mer, et réveille en moi des souvenirs qui ne m'apparaissent plus que comme un songe éloigné fait dans les beaux jours de la vie, dans cet âge où une surabondance d'existence me faisait entrevoir l'avenir aussi grand, aussi immense, aussi indéfini que l'océan sans bornes au milieu duquel j'étais emporté. Qu'elle s'est usée vite, cette existence! Deux passions l'ont dévorée. Oui! Mais deux passions grandes, nobles et généreuses, telles qu'on peut toujours les avouer, et qui permettent, dans un âge plus avancé, de regarder derrière soi sans rougir. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'une vie sans sensations? Quelles sont celles que peut donner la sphère étroite des habitudes vulgaires de sa contrée, de son pays, de l'Europe même?... Il faut à une âme ardente, altérée de grandes choses, le monde tout entier à parcourir, une nature nouvelle, des terres, des peuplades inconnues, des tempêtes, des périls, des naufrages, et l'aspect subit, instantané de la mort, pour sentir et donner du prix à l'existence.

Et Vigny continue, en racontant une histoire de mer dont il n'avait aucune expérience immédiate, mais où l'on surprend des emprunts généreux faits aux récits du grand voyageur du dix-huitième siècle. On nous a déjà signalé ce que l'auteur de *la Bouteille à la mer* doit aux descriptions rapportées dans le *Voyage* et le *Journal* de Bougainville (6).

L'histoire de l'accident imaginaire arrivé en pleine mer suit de cette façon:

Mais ce n'est pas tout à fait cela que je voulais dire. Je

(6) Cf. l'excellente édition critique des *Destinées*, par Edmond Estève, Paris, 1931, pp. 128-136.

voulais raconter comment, après avoir traversé tout le grand Océan austral, après avoir navigué pendant deux mois entre la Nouvelle-Hollande et l'Amérique, nous arrivâmes *sous le cap Horn*, à l'extrémité de *la Terre de Feu*. Nous abordions ces contrées inhospitalières, l'ancre était jetée, lorsque des *rafales* (7) subites, nous poussant sur des rochers, forcèrent de couper le câble et de prendre le large *en louvoyant dans le détroit de Lemaire*. Le temps était sombre et menaçant; des nuages noirs emportés par les vents passaient rapidement sur nos têtes et fuyaient vers le pôle. Quelques instans suffirent pour amener une des plus effroyables tempêtes que nous eussions vues. A peine eut-on le temps de serrer les voiles. Celles qu'on crut nécessaires à mieux diriger le navire furent déchirées, enlevées, emportées dans les airs. Une mer peu profonde, soulevée jusque dans ses abîmes, abandonnait aux vents l'écume de ses vagues qui retombaient sur nous en pluie salée. Le vaisseau, ne pouvant plus prêter le côté, *fut obligé de fuir sans voiles devant l'ouragan*. Quatre hommes à la roue *du gouvernail* avaient de la peine à le diriger. *Des masses d'eau* battaient ses flancs, inondaient sa batterie, balayaient son pont, et le faisaient craquer dans toutes ses parties. *La nuit était venue*. L'équipage à son poste, prêt à agir, n'avait plus qu'à attendre la fin de la tourmente. Ce fut alors *qu'on cria terre devant nous!...* A ce cri de terreur, précurseur d'*une mort inévitable et prompte*, le capitaine répondit: « Si c'est vraiment la terre, nous ne pouvons l'éviter; mais ce ne doit pas être elle. » En effet, c'était un de ces nuages qui la simulent quelquefois, et trompent le navigateur. La tempête dura toute la nuit, et le lendemain, les côtes d'Amérique et la terre des Etats étaient loin derrière nous. Nous venions de doubler *un de ces grands caps, séjour des tempêtes et d'éternels frimas;* nous regardions comme terminé un voyage commencé par l'est, il y avait plus de deux ans et demi, lorsque nous apparurent les côtes verdoyantes des îles Malouines.

Fatigués d'une longue et rude navigation, nous saluâmes avec transport une terre qui nous promettait quelques jours de calme et de repos. *Par une belle soirée d'automne, nous*

(7) Italiques de Vigny.

cinglions rapidement vers le port, lorsqu'une roche inattendue vint arrêter le navire dans sa course, et entr'ouvrir ses flancs. La secousse fut violente, le danger pressant. L'eau entrait avec force; nous courûmes aux pompes, qui étaient celles d'un vaisseau de premier rang. Ce fut vainement: il en entrait plus que nous ne pouvions en rejeter. Nous voyions peu à peu notre navire se remplir et s'enfoncer; tous nos efforts ne faisaient que le maintenir à la surface. Cependant une partie d'entre nous abandonnait quelquefois les pompes pour se porter à la manœuvre, virer de bord et chercher en louvoyant à gagner le rivage, distant de plusieurs lieues. Un calme presque complet s'unissait à une nuit profonde: on n'entendait d'autre bruit que celui de nos bras tendus sur les leviers et des tourbillons d'eau s'engouffrant dans la cale de la corvette. Toutefois, quelque chose de généreux ressortait de l'intérêt à contempler *cent vingt Français loin de leur patrie, aux extrémités du monde, luttant en chantant contre leur destruction prochaine; car si le navire se fût tout à coup englouti, les derniers accens qu'on eût entendus eussent été des cris de joie.* Un seul sentiment peut-être contristait en ce moment ces jeunes gens, *qui ne craignaient pas la mort;* c'était de voir au milieu d'eux une jeune femme, l'honneur et le modèle de son sexe, exposée à un péril que son amour conjugal lui avait fait affronter. L'intérêt qu'elle inspirait nous porta à laisser un instant le *pont* (8) pour chercher à la soustraire à la catastrophe qui pouvait subitement arriver, car un impérieux devoir ne permettait pas à celui naturellement chargé de ce soin de s'en occuper. Nous la trouvâmes, *comme elle se montra toujours, calme et résignée.* Mais nous ne pouvions rien, et nous devions tous périr ou nous sauver ensemble.

Nous entrions insensiblement dans une baie immense. Nos forces, épuisées par neuf heures d'un travail excessif, n'allaient plus nous permettre de maintenir l'eau dont *le navire* était rempli au degré convenable pour l'empêcher *de couler, lorsqu'il échoua* sur la côte. Il était deux heures du matin, et le jour ne paraissait pas encore. L'équipage, accablé de fatigue, s'étendit sur les manœuvres, et prit quelques instants de repos...

(8) Italiques de Vigny.

En rapprochant les strophes II à VII et XIV-XV de *la Bouteille à la mer,* on note avec quelle précision le poème de 1854 (9) suit le développement (beaucoup plus long, parce qu'il est en prose), de la nouvelle de 1831. Il suffit de comparer les mots que j'ai écrits en italique pour voir pendant combien d'années Vigny songea à faire un bijou poétique de ce qui n'était pour lui qu'un hors-d'œuvre à l'heure où il faisait publier une *Elévation, la Maréchale d'Ancre,* et sept mois avant la publication de *Stello,* œuvre capitale dans sa carrière littéraire.

Voici les huit strophes de *la Bouteille à la mer* que nous rapprochons du passage en question.

II-VII

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que *les mâts brisés pendent tous sur le pont,*
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est *sans gouvernail* et partant sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

Il voit *les masses d'eau,* les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et *se sent mort* ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments, l'âme est sans résistance;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte foi dont il est embrasé.

Dans les heures du soir, le jeune capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
Il se résigne, il prie; il se recueille, il pense
A celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

Son sacrifice est fait; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,

(9) *La Bouteille à la Mer* a paru dans le numéro du 1er février 1854 de la *Revue des Deux Mondes.*

Plus rare que la perle et que le diamant;
C'est la carte des flots faite *dans la tempête,*
La carte de *l'écueil qui va briser sa tête* :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Il écrit: « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, *sur la Terre-de-Feu.*
Le courant porte à l'est. *Notre mort est certaine* :
Il faut *cingler au nord* pour bien passer ce lieu.
Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! ».

Puis, immobile et froid, *comme le cap des brumes*
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau *que le courant emporte*
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

XIV-XV

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer *les détroits* inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue:
Il lance la bouteille à la mer, *et salue*
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort,
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées (10),
Et qu'avec un flacon *il a vaincu la mort.*

L'épisode de la jeune épouse qu'on s'efforce de « soustraire à la catastrophe » est complètement changé. Ce n'est plus, dans le poème, une épouse seulement qui se trouve affectée par le voyage lointain de ces marins français: elle est remplacée par un « vieux père assis

(10) Cf. les deux dernières phrases d'*Un Naufrage* citées plus loin.

au coin de l'âtre », une sœur délaissée, une fille restée à Paris qui « marque » avec le compas tous les souffles de l'air », et une femme qui, à Marseille,

se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

Le nombre des « braves » est augmenté dans la poésie symbolique jusqu'à trois cents, suivant le chiffre de Bougainville. Mais comme il ne s'agit pas dans *Un Naufrage* d'une thèse à démontrer sur « l'élixir » de l'impérissable vérité, on n'a pas besoin de découvrir une île. Donc, Vigny se contente de placer ses héros sur les Malouines où un établissement fut jadis fondé par Bougainville pour la pêche de la baleine.

Il suit dans l'article une description de la vie monotone menée par les naufragés jusqu'à ce qu'on vienne à leur secours. L'histoire entre-coupée de la bataille des Pyramides, que Vigny écoute au moment où l'équipage s'écrie: « Navire! Navire! au large! nous sommes sauvés! » tombe d'une manière aisée de la plume d'un ancien capitaine qui vient d'avoir ses souvenirs de guerre réveillés par la révolution de juillet et qui publiera bientôt *Servitude et Grandeur militaires*. L'auteur termine cette jolie nouvelle ainsi:

J'ai renoncé pour toujours aux voyages. J'ai dit adieu à la mer et à ses orages, comme au beau ciel des tropiques où les navigations sont si douces.

Adieu aussi, admirables aspects des contrées équatoriales, îles verdoyantes de l'Océanie, ceintes de vos forêts de palmiers aux tiges ondoyantes, vous ne m'apparaîtrez plus à l'horizon pour réjouir ma vue, fatiguée de la monotonie des flots.

Je ne verrai plus accourir vers nous vos joyeux habitans, enfans capricieux et légers d'une nature indomptée; bons ou méchans selon qu'il leur prend envie. Ils ne me serviront plus de guide dans mes courses solitaires, et je ne dormirai plus dans leurs cases de sauvages.

Je n'éprouverai plus de ces sensations fortes qui font tant vivre dans un instant, lorsque soudainement, et sans transi-

tion, se présente la question d'être ou de ne plus être.

Et vous, productions d'une nature féconde que j'aimais tant à observer, générations se renouvelant sans cesse et sans terme, mystère incompréhensible d'êtres jetés comme au hasard dans cet océan de vie, votre étude ne m'occupera plus, votre fin ne tourmentera plus ma pensée. C'est à regret, et malgré moi, que je vous abandonne; mais je renonce aux sciences. A quoi m'ont-elles servi?...

Je ne veux plus vivre que de souvenirs; du moins ils me reporteront vers de douces illusions, hélas! aussitôt évanouies que formées. Puisque tout me *faillit* (11) dans le temps présent, même l'amitié, je vivrai dans celui qui n'est plus, et qui me promettait le bonheur.

Que peut l'injustice contre celui qui s'est mis au-dessus d'elle par son indépendance et la droiture de son caractère?... Ne lui restera-t-il pas toujours deux choses grandes et immuables pour parler à son cœur, Dieu et la liberté?...

Y.

Qui ne reconnaîtrait ici l'auteur de *L'Esprit pur?* On aimerait pouvoir trouver encore d'autres « Variétés » aussi riches en valeur esthétique, car le terrain d'investigation est loin d'être épuisé.

C. WESLEY BIRD.

(11) Italiques de Vigny.

VOUS CONNAISSEZ ÇA...

Vous savez comme c'est. Le retour dans le brouillard, la sirène qui mugit depuis Ouessant, et l'arrivée: le crachin qui fait luire les tôles bombées du pont sur quoi les bottes de mer glissent, l'amarrage morne, le bruit des câbles d'acier traînés sur le gaillard d'avant, ces câbles si durs à manier, et qui vous déchirent les mains, les grondements du guindeau, les cris qui viennent du quai, et la lassitude, et le dégoût. Et la bruine. Tout, à bord, est détrempé. L'eau vous dégouline le long du visage, le long des doigts. Elle pénètre même vos bottes, et vos chaussettes s'en imbibent. Vos pieds sont deux glaçons. Le « chadburn » sonne sur la passerelle. C'est fini, vous êtes amarrés. Il ne vous reste plus qu'à regagner le poste humide et froid, où vous attend l'odeur de la laine mouillée. Le plancher est boueux. On jure et on s'injurie. Comment va-t-on emballer tous ces effets dégouttants? Quel métier! Alors, vous vous souvenez de l'oncle qui vous a promis de l'emploi dans ses bureaux — un tout petit emploi, — et de la résolution, si souvent prise et jamais tenue: rester à terre. Mais vous savez comme c'est.

Et vous restez. Un jour, vous dites: « Ils enrôlent. » Un autre: « On les largue. » Les copains, partant sans vous, disent: « C'est un malin. » Vous avez un drôle de petit pincement au cœur, et dans les bureaux de votre oncle, on vous accuse d'être distrait.

Pendant un mois, deux mois, trois mois, vous faites de votre mieux. Vous vous adaptez mal, et la besogne vous écœure.. Malgré ça, la terre vous a pris à tous ses pièges. Il vous faut composer avec elle, finasser, faire la paix. Il n'y a plus de bateau, plus de refuge où vous puissiez la fuir. Elle est là, tout le temps, elle ne vous lâche ja-

mais. Autant vaut s'entendre avec elle, — mais il convient de rester méfiant.

Vous songez, de temps en temps, que les copains, dans le poste, doivent vous envier. Vous aussi, vous les enviez, mais ça, personne n'en sait rien, ni eux, ni vous. Et c'est mieux ainsi. Puis le navire, *votre* navire, rentre au port.

Les journaux vous l'ont appris, dont vous lisez chaque jour la rubrique maritime. Par hasard, vous savez la date de l'enrôlement. Ce jour-là, vous vous cramponnez à votre petit bureau, et vous grattez le papier comme si votre vie en dépendait.

Puis, c'est fait: ils ont signé et vous ne risquez plus rien. Alors, vous demandez un jour de congé, et, si on vous le refuse, vous vous faites porter malade. Il n'y a rien à faire à cela. Vous partez pour Anvers.

L'instinct de la conservation vous fait prendre une seconde. Anvers, il y a près de quatre mois que vous n'y avez mis les pieds, six mois que vous n'avez vu un navire, un matelot, les paupières incrustées de noir d'un soutier. Et vous ne reconnaissez pas le train. Ce n'est plus, vous semble-t-il, le même train, il ne doit pas mener tout à fait au même endroit. Vous ne reconnaissez pas les banquettes jaunes des troisièmes, avec leur relent de vernis, de sueur froide, de tabac grossier. Vous ne reconnaissez pas les voyageurs, casquettes et foulards, les vestons aux manches trop courtes découvrant un poignet tatoué et velu. Car, en seconde, vous vous sentez tout à fait terrien, tout à fait citoyen de ce monde encore nouveau, mais qui vous accepte ,à l'abri des souvenirs, à l'abri des tentations. Vous y êtes un homme sans passé et qui se croit un avenir. Vous vous y tapissez lâchement.

Mais, à Anvers, vous reconnaissez la gare. Et l'avenue De Keyser, qui file vers le Meir. Vous reconnaissez les cafés, celui où vous aviez accoutumé de boire un dernier demi, d'où vous datiez une dernière carte-vue. Vous voyez au loin l'avenue d'Italie. (Il suffit de prendre à droite, on arrive tout de suite au bureau d'enrôlement.) En vous, une voix crie:Casse-cou!

Vous tournez à gauche, pris de peur. Vous avez toute une journée à perdre, et des souvenirs, des souvenirs qui

sortent de tous les coins, d'autres qu'un son, qu'une odeur réveillent, d'autres encore, que ceux-là engendrent, et qui prennent vie dans la lumière grise. Le carillon égrène ses notes trop connues. Une semelle lourde sonne sur le trottoir, une mélancolie traîtresse se met en vous.

Je ne sais comment vous y allez; ce doit être tout instinctif. Mais comme vous y parvenez, vous voyez se vider le bureau d'enrôlement qué les marins d'Anvers appellent « le coin aux rats ». Des hommes au visage cuit en sortent. Il y a des figures connues, pas beaucoup, mais toutes les démarches, tous les gestes, tous les accents vous sont familiers. Le grand Martin, que vous croisez, vous fait de la main un signe amical. Il ne s'étonne pas de vous trouver là, peut-être même ignore-t-il que vous ne naviguez plus. Un autre vous fait un clin d'œil. Un troisième vous frappe sur l'épaule: c'est Stéphanos, le Grec, qui était naguère sur le *Port-de-Santos*. Il vous dit:

— Tu viens pour l'enrôlement?

— L'enrôlement? faites-vous, c'était hier.

— Hier? fait-il. Quel enrôlement?

— Celui du *Gibraltar*.

— Ah! répond-il, celui du *Gibraltar*! Mais le *Port-de-Santos* a enrôlé il y a une demi-heure.

Du coup, vous êtes repris.

— Le *Port-de-Santos?* vous exclamez-vous. Mais je croyais qu'il était désarmé!

Stéphanos paraît scandalisé.

— Penses-tu! Il est encore épatant!

Parbleu! Vous le savez mieux que personne qu'il est encore épatant, votre vieux *Port-de-Santos*! Il n'y a pas deux bateaux comme lui. Vous avez encaissé plus de taloches et de coups de pied au cul, entre sa proue et son « château », quand vous étiez mousse, que dans tout le reste de votre existence. C'est un bateau merveilleux. On ne l'a pas vu, de mémoire d'homme, filer plus de huit nœuds: encore n'y consent-il que par très beau temps, avec vent arrière, et au risque de faire éclater ses chaudières. Seules les couches alternées de minium et de peinture noire font que sa coque a encore l'apparence d'une coque. Il ne gouverne pas très bien, le *Port-de-Santos*,

il a le servo-moteur dans la chambre des machines, et les drisses qui s'étirent le long du pont arrière jouent plus qu'il ne convient. Il arrive, dans l'un ou l'autre port, qu'un mât de charge se brise, parce qu'au lieu d'être en acier, il est en rouille. Le poste d'équipage est le plus petit et le plus mal installé que vous connaissiez, et quant au puits-aux-chaînes, vous avez failli plus d'une fois y laisser un membre. Tel est le *Port-de-Santos*. Il tient si mal la mer, il embarque tant d'eau, au moindre grain, que, parmi les équipages de la Compagnie, — cette chienne de Compagnie! — on l'appelle le « sous-marin ». Mais vous l'aimez ainsi. Ces choses-là ne sauraient se discuter. Et vous êtes plusieurs, comme ça, à l'aimer. Il est vicieux et retors comme un vieux cheval, mais vous connaissez tous ses trucs, et, au fond, je crois qu'il vous aime bien. Qui donc vous avait dit qu'il était désarmé?

— Où est-il amarré? demandez-vous.

— Au 106.

Vous y allez. C'est loin, et vous montez dans ce petit autobus que vous connaissez bien. Vous arrivez. Il est là, votre *Port-de-Santos*, et vous montez à bord. Le poste est fermé. Personne, sauf l'équipage de terre — et qu'est-ce, je vous le demande, qu'un équipage de terre? — et sauf le troisième et le quatrième, qui surveillent le chargement, personne n'est là. Le quatrième est un inconnu. Le troisième est si occupé qu'il vous serre hâtivement la main, et puis fait comme si vous n'existiez pas. Avec ses portes fermées, le navire a l'air de ne pas vouloir vous reconnaître. Le son de vos pas sur ses tôles rousses ne semble éveiller en lui aucun écho. Son indifférence vous blesse. Encore un qui vous a oublié!

Et vous repartez. Vous refaites, à pied, tout seul, le chemin que vous avez fait en autobus. Et une heure plus tard, on vous revoit sur les trottoirs d'Anvers.

— Il y a quatre mois, vous répétez-vous en traînant vos semelles lasses, que je ne navigue plus, Dieu merci! J'ai une jolie situation: neuf cents francs par mois, et de l'avenir. Il faut être fou pour naviguer quand on peut faire autrement, et, surtout, pour regretter ce métier-là.

Je suis très content, très content. Celui qui ne me croit pas n'a qu'à venir me le dire en face!

Vous vous dites tout ça. Mais il ne fait plus du tout ce sale temps d'il y a quatre mois. C'est le printemps, et si l'air n'est pas encore chaud, du moins est-il déjà clair. Vous songez tout à coup qu'il doit faire bon en mer. Vous pensez aux samedis après-midi: on flâne sur le gaillard d'avant, à fumer des pipes et des cigarettes. Quelquefois, on a un phono à bord, et il joue vingt fois de suite les même disques. Demain, c'est dimanche; il y aura des légumes et du dessert. Vous êtes rudement bien. Vous venez de vous laver, vos vêtement sont propres. Vous voyez la tête du second qui se ballade sur la passerelle, vous songez que vous êtes mieux que lui. C'est la bonne vie.

Mais vous n'êtes pas en mer, vous êtes sur les trottoirs d'Anvers. Si vous croisez des copains, ils ne vous reconnaissent pas du premier coup d'œil. Vous avez changé. Vos vêtements, votre allure ne sont plus les mêmes. Quand le copain est bien sûr que c'est vous, il vous crie bonjour, mais ce n'est plus le bonjour d'autrefois, et vous y percevez je ne sais quelle réticence, quel mépris, quelle envie. Vous n'êtes pas fier du tout, comme vous atteignez le café Neptune.

Dès que vous en avez franchi le seuil, vous cherchez des yeux quelque silhouette amie. Mais votre regard n'est plus ce qu'il était. Il ne perce plus avec la même acuité le brouillard et la fumée des pipes. C'est le gros Jeff qui, le premier, vous voit. Et dès qu'il vous voit, il vous hèle. Avec sa même bonne grosse voix cordiale. Vous vous frayez un chemin parmi les consommateurs attablés. Jeff est assis tout au fond de la salle, dans ce coin qu'il affectionne, là où les vapeurs du tabac sont le plus épaisses. C'est pure chance de le rencontrer ainsi. Ce soir, il regagnera le navire dont il est la fierté et l'ornement, le *Gibraltar*, votre navire, celui qui enrôlait hier, et qui doit larguer ses amarres le lendemain, à l'aube. Au reste, une vieille amitié vous lie, née au gaillard d'avant, cimentée au fil des quarts et des escales. Sa large main serre la vôtre; vous vous asseyez.

— Je suis content, fait-il, de te voir. Michel me demandait ce matin de quoi tu étais mort. Quelqu'un lui avait dit que tu étais mort, il en était tout triste. Je ne t'ai pas écrit au dernier voyage, parce qu'écrire, ça n'est pas mon fort, et puis, parce que je ne savais où t'atteindre. Et faut te dire, en plus, qu'on a eu un sacré turbin, dès le départ et jusqu'au retour. Tous à moitié crevés de fatigue. Ça ne nous a pas empêchés de rigoler, je ne peux pas te le cacher. Ce qu'on a rigolé, mon vieux, mais rigolé! Tu ne peux pas t'imaginer ce qu'on a rigolé!

Vous vous l'imaginez fort bien. D'autant mieux que si vous avez, vous, goûté des plaisirs tranquilles, vous ne pouvez pas vous vanter d'avoir beaucoup rigolé. Quand le gros Jeff vous demande:

— Et les affaires, ça marche?

Vous répondez:

— Pas trop mal, en faisant semblant d'être satisfait, et vous vous attendez à ce qu'il s'exclame : « veinard! » avec un air envieux. Il n'en fait rien, parce que les choses de la terre, ça le touche peu, mais ce qui vous fait plaisir, c'est qu'il paraisse croire que vous, même vous, vous prenez plus d'intérêt à celles du navire qu'à celles-là dont est faite maintenant votre vie.

— Notre nouveau « premier », dit-il, c'est Bossard. Peut-être l'ignores-tu. Avec lui, ce n'est pas comme avec le vieux Bastien. Il tient à ce que son bateau soit propre; on lave le pont tous les jours, voui, mon vieux, et on pique la rouille partout où il y a moyen d'en trouver. Et ça n'est pas la rouille qui manque: les tôles sont complètement pourries. Ce n'est pas étonnant. Tu te rappelles Bastien? Il s'en fichait comme si la Compagnie n'avait pas existé. Il avait passé deux ans à bord quand il est parti, et moi autant, et je ne me souviens pas d'avoir raclé le pont ou la coque une seule fois en six voyages. On peignait par-dessus la rouille, et va donc! Le bon temps, mon 'ieux! Mais Bossard a peur de se faire engueuler par les restent-à-terre, il a même peur que le pacha ne se réveille — bien qu'on n'ait jamais vu ça (il roupille tout le temps, ce type-là, il est extraordinaire!) — et que la fantaisie ne lui prenne d'aller voir

à quoi ressemble son bateau. Alors, Bossard, comme c'était son premier trip à bord, fallait voir comme il avait l'œil à tout. J'espère que ça lui passera. Il nous faisait travailler comme des nègres, il s'était arrangé avec le bosco — c'est un nouveau, celui-là; un Hollandais — et, comme de juste, on n'a pas touché la moitié de nos heures supplémentaires. Saloperie!

Il crache avec dégoût, allume un immense cigare, reprend:

— Fernand est toujours second, et Mertens, troisième. A l'avant, les anciens regrettent que tu ne sois plus là. (Cette remarque vous va droit au cœur.) Parmi les nouveaux, il y avait un ancien ébéniste, qui était matelot-léger. Il revient à ce voyage-ci comme matelot, je l'ai vu hier à l'enrôlement, et un nègre portugais, un drôle de type, qui ne revient pas. Chez les cadets, il y avait un petit type complètement idiot, un vrai veau, un étudiant, je crois. Celui-là, faut que je t'en parle: tu vas te tenir les côtes. Chez les chauffeurs et dans la machine, il y avait quelques nouveaux aussi, — mais — il balaye la table, d'un geste — ça, tout le monde s'en fout! Si on déjeunait?

Vous sortez. Vous avez tout de suite repris les manières d'autrefois. Vous vous roulez des cigarettes avec le tabac du gros Jeff, un tabac dont vous aviez oublié le goût. Vous vous dites: j'aurais dû venir hier, peut-être que j'aurais pu enrôler. Puis, vous vous souvenez que vous avez vendu tout votre équipement: ciré, suroît, bottes en caoutchouc, et jusqu'à votre vieille paumelle — et ça vous fend le cœur. Votre cousine, que vous projetez d'épouser, c'est étonnant comme vous vous en fichez pour le quart d'heure.

Vous prenez d'abord un apéritif avec le gros Jeff, puis un second, puis d'autres. Vous faites ainsi toute la rue des Bateliers, puis tout le quartier du port. Dans une charcuterie, vous mangez deux petits pains au « haché », puis, dans l'arrière-boutique d'un café dont le patron vous a reconnu en s'attendrissant, une assiettée de soupe et un beefteak trop mince. On se tape dans le dos et sur les cuisses — dans le dos mutuellement, sur les cuis-

ses chacun pour soi — et on évoque de vieilles histoires, de vieux copains, de vieux navires. C'est votre tournée, vous faites déboucher une bouteille de vin blanc qui s'appelle « graves supérieur » comme tous les vins blancs. Tout le monde trouve ça mauvais, mais on fait claquer sa langue: c'est un rite.

On retombe, très égayé, sur le trottoir, et le trottoir tangue un peu. Le soleil se couche déjà, sans que vous sachiez pourquoi. Est-il déjà si tard? Vous buvez encore un peu, et cela vous choque que la fin d'un si beau jour vienne si vite. Quelqu'un doit tricher. Vous rencontrez des copains, il en sort de partout. Le gros Jeff est de plus en plus cordial, les autres aussi. Tout le monde s'attendrit, puis on se tape sur la figure, à cause de cette histoire du soleil. Ensuite, on dîne. Les copains du *Gibraltar* doivent être à bord à « cinq minutes », c'est-à-dire à minuit cinq. C'est un truc de la compagnie, qui vous carotte ainsi le salaire d'une journée, salaire qui vous serait dû si elle exigeait votre présence sur le pont cinq minutes plus tôt. Minuit cinq! Salauds! Mais vous connaissez ça...

Naturellement, tout le monde arrive vers dix heures, vous avec les autres. On choisit sa couchette, on y laisse tomber son sac, on s'assied sur le banc, on envoie le mousse à la cuisine, des fois qu'il y aurait du café. On sait qu'il n'y en aura pas — le coq est-il même déjà à bord? — mais ça ne fait rien, c'est encore un rite. Et quand le mousse revient les mains vides, on l'engueule, c'est un troisième rite. Puis on tire des sacs les cruchons de genièvre et les bouteilles de bière, on se met en tenue de travail, et, comme on n'a rien à faire, on attend.

Peut-être que le bosco, ou un officier, s'amènera et voudra vous faire travailler. C'est ce que vous espérez. Car alors, vous pourrez vous répandre par le poste en clameurs gémissantes — et il n'est pas de plus grande volupté. Vous crierez: « Je ne marche pas! pas avant minuit cinq! pas une minute plus tôt! on n'a pas le droit de nous appeler sur le pont avant minuit cinq! si on le fait, ça compte comme heures supplémentaires! » L'offi-

cier vous assure que cela comptera comme heures supplémentaires, et vous y allez en vous félicitant d'être si fort en affaires. Pourtant, vous savez aussi bien que moi que les heures supplémentaires, ça ne se touche jamais. Mais vous y allez quand même — vous connaissez ça.

Tout ça, bien entendu, si vous êtes du bord. Mais vous n'êtes pas du bord. Vous êtes un fichu reste-à-terre qui repassera le gangway quand le bosco viendra appeler les hommes. Vous vous en rendez compte soudain en voyant qu'autour de vous, toutes les couchettes sont occupées, et qu'aucune ne l'est par votre sac. Une grande tristesse vous envahit soudain.

Les anciens arrivent un par un. Vous entendez leur pas clouté sur le pont, ils entrent, les voilà! D'abord, en vous reconnaissant, ils croient que vous embarquez et s'étonnent de ne pas vous avoir vu à l'enrôlement. Ça vous retourne le fer dans la plaie.

— Il y a un nouveau cadet, dit quelqu'un.

— Bien sûr! s'esclaffe le gros Jeff, tu penses bien que le commodore n'est pas revenu! D'abord, on ne voudrait plus de lui. Après ce qu'il a fait...

Tout le poste s'esclaffe. Jeff se tourne vers vous:

— C'est celui-là, fait-il, dont je voulais te parler.

Il s'installe commodément, les jambes écartées, le torse penché, les coudes sur les genoux, les mains jointes.

— Le commodore, il remplaçait Quentin, qui nous a quittés en même temps que toi, et il partageait la cabine de Le Preux. C'est un petit bougre pas plus haut que ça, un rossard comme il n'y en a pas deux. Son nom, c'est un nom qui n'en finit pas... Chosemachintruc, quelque chose dans ce goût-là. Nous, on l'appelait simplement « commodore », ça lui faisait plaisir. Son père est quelqu'un de très bien, à terre, un industriel, je ne sais pas quoi. De la galette à en crever, une auto, tout ce que tu veux. Le commodore faisait son premier voyage, et il avait dix-neuf ans. Tu vois ça! Le mousse, qui n'en a que quinze, lui flanquait des raclées. On s'en tient encore les côtes. Pas vrai?

Une approbation unanime monte du chœur des an-

ciens. Les nouveaux observent un silence déférent. Les uns, déjà vêtus de leurs « bleus », s'appuient à la table, fument ou somnolent. D'autres, dans la pénombre, font leur lit. Les couchettes de fer s'étagent le long des cloisons du poste triangulaire. Des cancrelats errent sur les plinthes. Une lampe à huile répand sa lueur jaune, en rond. Tout à l'heure, les dynamos tourneront dans la chambre des machines, et au plafond du poste, trois ampoules électriques prendront vie. On attend. Sur le pont, les dockers s'affairent encore. Le tintamarre des treuils en action pénètre le poste, des vibrations le secouent. Parfois un cri monte des cales, un rire éclate. Des pas sonnent, au-dessus de votre tête, sur le gaillard d'avant. Une sirène mugit au loin.

Quelques matelots entrent encore, le sac sur l'épaule, avec un copain obligeant qui porte le matelas de varech ou de paille. On s'installe sans se presser. Le poste se forme. Ainsi restera-t-il trois mois et demi durant. Vous n'en serez pas. Sale existence!

— Faut que je te raconte ça par le commencement.

Kroll, qui s'habille devant sa couchette, apparaît, en chemise, dans le cercle de lumière.

— C'est moi, fait-il, qui l'ai découvert.

— Vrai, acquiesce le gros Jeff, c'est lui!

— Voilà, dit Kroll. Je me réveille un matin, à Anvers, et, sans ouvrir les yeux, je m'étire, je tends les bras à droite et à gauche, et je touche un corps.

— Tu vois ça? dit Jeff. Il touche un corps!

— Un corps, reprend l'équipage, un corps!

— Je me dis: merde! je suis rentré avec une femme, ce que je devais être saoul! Je n'ouvre toujours pas les yeux, même je fais semblant de dormir et je me mets à chercher un moyen de m'en défaire sans rien payer. Pendant ce temps-là, l'autre se réveille aussi, et se met à bouger. Ça a fait monter et descendre le sommier, un sommier à ressorts, comme de juste — moi, à terre, je ne me refuse rien — et j'en attrape le mal de mer. Moi! Je te jure! Jamais eu une gueule de bois comme celle-là! Enfin j'ouvre les yeux, je me retourne, et je vois un type...

— Un type! fait l'équipage en sourdine, un type!

C'est un murmure, une rumeur, un accompagnement discret. Puis quelqu'un s'exclame:

— Un type!

Et le rire déborde. Tout le monde se tord. Kroll tape sur la table, et la gaîté redouble. Kroll jure que si on se fout de lui, il ne dira plus rien. Mais comme on continue à se foutre de lui, il reprend son propos avant qu'à force de rire on n'ait oublié qu'il parlait.

— Je vois un type, crie-t-il, un petit bougre de rien du tout, complètement vêtu — vous entendez, les idiots, là-bas, tout habillé, je vous dis! Alors qu'est-ce que vous avez à vous tordre? — tout habillé, et qui me regardait avec des yeux comme des hublots. « Qu'est-ce que tu fous ici? », je lui demande. Il m'explique, avec des tremblements dans la voix, qu'on s'est rencontré dans la rue, la veille au soir, qu'on était tous les deux un peu noirs, que je l'ai emmené boire quelque chose, qu'on a roulé toute la nuit, et que, comme il avait oublié son adresse, je l'ai amené chez moi. Moi, je commence à me souvenir de tout, et je me mets à rigoler, tellement que ma gueule de bois disparaît, en sorte que je suis tout à fait de bonne humeur et que j'invite l'autre à prendre un demi en bas.

« Nous descendons, et il me raconte qu'il fait ceci et ça, dans la vie, et que, quand il avait quinze ans, il avait voulu s'embarquer comme mousse, pour je ne sais où, mais que ses parents n'avaient pas voulu. Je trouve ça crevant, et je lui dis: « Pourquoi que tu ne repartirais pas avec nous? Il y a un cadet, Quentin, qui nous quitte, ça fait une place vacante. Inscris-toi à la compagnie; avec un peu de piston, ça marchera tout seul. » Il me dit que ça va, que son père connaît quelqu'un à la compagnie, et c'est justement les vacances; comme ça il voyagera et ça ne coûtera rien, et il se demande pourquoi son père ne marcherait pas. Et combien de temps dure le voyage? Je lui dis: trois mois, et le petit dit: c'est fait.

« On a encore passé la moitié de la journée ensemble, à boire comme des trous. Le petit payait n'importe quoi.

J'ai fait avec lui toutes les boîtes du port. Quand on rencontrait des copains, je leur faisais des clins d'œil et je leur foutais mon coude dans les côtes; alors ils demandaient au petit à quel bateau il appartenait, et s'il était troisième officier, ou bien quoi? L'autre était fier comme un coq. Le soir, il est rentré chez ses parents, et je n'y ai plus pensé. Mais à l'enrôlement, mon vieux, je le retrouve, avec un uniforme tout neuf qui n'avait pas dû coûter rien, et une casquette dernier cri avec l'écusson de la Compagnie. »

Le poste s'emplit lentement de la fumée des pipes. Dehors, sur le pont, de lourdes semelles continuent à heurter la tôle, les treuils continuent à gronder. On a fermé la porte du logis, parce qu'il fait froid. Il y a bien un poêle, mais le charbon manque. Le poste se tiédit doucement à la chaleur humaine. Il fait bon. La porte s'ouvre et bat. Quelqu'un entre, ruisselant. Il pleut, dehors. Les globes électriques s'allument au plafond. Le poste s'emplit d'une clarté pauvre, mais égale. On éteint la lampe à huile. Les lits sont faits, — le matelas de paille et une couverture ou deux. Les uns rangent dans leur coffre de menus objets. On pend les cirés, en grappe, dans un coin. Du poste des chauffeurs, à bâbord, arrive la plainte d'un accordéon et de gros rires. Puis une chanson s'élève, et le refrain est chanté en chœur. Et des rires, encore.

— Des nouveaux, chez les chauffeurs? demande quelqu'un.

— Nouveaux ou pas nouveaux, dit le gros Jeff, faut rien laisser traîner chez nous. Ces salauds-là...

Il laisse sa phrase inachevée et fait un geste d'escamoteur. Puis:

— Mousse!

Des grognements sortent d'un coin obscur, puis le mousse apparaît. Il ne doit pas avoir plus de seize ans, il est petit et trapu, avec des bras de gorille, des bras interminables et des mains comme des battoirs. Il a le crâne complètement rasé et il sourit béatement d'un sourire de grenouille. Il remporte un joli succès. Tout à l'heure, on l'avait mal vu. Maintenant, en pleine lumière,

il attire et retient l'œil. Son visage s'épanouit. Il aime cette popularité et se promet du bon temps avec un équipage aussi farce.

— Mousse, dit Jeff, tâche voir à ouvrir l'œil!

Du pouce, par-dessus son épaule, il désigne le poste de bâbord, puis il s'applique l'index tendu sur la paupière, et l'agite enfin d'un air menaçant sous le nez du mousse.

— T'es responsable, tu m'entends? Si on vole quelque chose...

Le mousse se gratte la tête, inspecte le poste d'un regard qui fouille tout, et demande:

— Qui c'est, le matelot-léger?

— T'en fais pas, dit Kroll, il n'est pas encore là. Il va arriver. C'est lui qui était mousse, au dernier voyage.

Le visage du mousse se renfrogne. C'est un garçon avisé, qui sait que le mousse d'hier est dur au mousse d'aujourd'hui.

— Il est costaud? demande-t-il encore.

— C'est de moi qu'on parle? fait une grosse voix. On se retourne — c'est lui. Il est magnifiquement ivre. Il fend le groupe des matelots et pose une main sur l'épaule du mousse.

— Avec moi, hoquette-t-il, la moussaille, faut que ça marche droit! T'entends? Si tu marches droit, t'auras pas de mots avec moi. Suis sévère mais juste, moi, t'entends? Suis pas un mousse, moi, suis un matelot, tu m'comprends? Faudra voir à nettoyer proprement ma gamelle, sans ça... T'as pas connu le Commodore, toi? Eh ben, mon salaud, t'aurais dû voir les trempes que je lui foutais, t'aurais dû voir!

— Fais pas le malin, dit le mousse, fais pas le malin, avec moi, ça ne prend pas.

— Tâche voir à me parler poliment, rugit l'autre en brandissant un poing osseux, tâche voir à te rendre compte que je suis ton supérieur...

L'équipage s'est disposé, en rond, et les encourage de la voix. Le mousse blêmit, mais tient bon. C'est qu'il joue gros jeu. S'il flanche, le poste sera pour lui un enfer, trois mois durant. S'il se montre crâne, il aura conquis

d'un coup, avant même qu'on quitte le port, l'estime de tout un équipage.

Il enfonce ses mains au plus profond de ses poches, cligne de l'œil et:

— Les supérieurs comme toi, fait-il, je sais ce que j'en fais! Pour sûr, je le sais bien, ce que j'en fais des supérieurs comme toi!

Il ricane, puis se tord, comme au récit qu'il se serait fait à lui-même du traitement qu'il inflige aux supérieurs comme ça.

— Tu parles, si je le sais! Des supérieurs comme toi, j'en ai plein mes bottes! J'en boufferais à tous les repas si leur viande n'était pas si pourrie. Tu me comprends bien? Faut pas que je t'explique.

Il devient diplomate:

— J'obéis aux matelots, t'entends, et pas à un jean-foutre comme toi.

— On va voir, rétorque l'autre, on va voir!

Puis d'une voix grondante de menace:

— Va me chercher du café!

— Du café? J'irai chercher du café si les matelots me disent d'y aller. Pas autrement, tu comprends? Et d'abord, du café, il n'y en a pas. Quand même, ajoute-t-il d'une voix doucereuse, j'irai si on me dit d'y aller.

— Ben, j'te l'dis! Tu n'm'entends pas?

Le mousse a l'air effectivement de ne pas l'entendre. Le poste qui, craignant pour son autorité, avait un moment penché pour le matelot léger, est pleinement rassuré maintenant. Toute sa sympathie va au mousse, et le mousse promène à la ronde un regard triomphant. Personne ne dit mot.

— Je vais me coucher, dit-il. Y aura bien moyen de dormir une heure ou deux avant qu'on ne nous appelle. D'ailleurs, fait-il aimablement aux matelots, si vous avez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à m'éveiller. Tu permets?

Il bouscule le matelot-léger, gagne sa couchette et va s'étendre quand celui-ci, réagissant enfin, le rejoint. Il y a une mêlée confuse, puis le mousse étend un de ses immenses bras, saisit l'autre à la gorge, le secoue, lui

heurte la tête contre une épontille, le jette enfin dans les bras de l'équipage avec un profond dédain. Il remonte son pantalon, renifle, crache, dit: « Voilà ce que j'en fais! », et se couche sans ajouter un mot. Le matelot léger, affalé sur un banc, la tête sur la table, se met à ronfler. Des rires d'allégresse fusent par le poste.

— Ce petit type-là sait y faire, dit Jeff.

— Ce n'est pas comme le Commodore, rétorque Kroll, qui tient à son histoire, le Commodore, mon vieux, non, quel abruti! Où que j'en étais?

Et il reprend son propos, au milieu du poste qui sommeille. Personne d'abord ne l'écoute, sauf vous qui vous faites tout petit, dans un coin. Mais peu à peu, telle saillie, tel détail réveillent chez les autres un souvenir, évoquent une image. La fatigue s'évanouit des paupières lourdes, on rit, on interrompt, on s'exclame. Le cercle se resserre autour de la table. Il fait bon, rudement bon, — mais vous connaissez ça.

— C'est comme ça, dit Kroll, qu'il a enrôlé. On s'en va, le lendemain, et il était là, à tirer sur les amarres avec nous tous. Il n'avait pas son uniforme, bien entendu, mais il avait gardé sa casquette, et il avait des gants de luxe aux mains pour ne pas se les salir. Et une chouette salopette américaine. Ses parents l'avaient amené à bord en auto, et ils le regardaient, du quai. Il avait l'air bête comme tout, au gaillard d'arrière, à se faire engueuler par le second. Quand tout a été paré et que nous avons commencé à descendre l'Escaut, il est venu dans le poste, je ne sais pas pourquoi, pour nous faire voir comme il était bath, sans doute. Jeff était là. Il lui dit: « Cadet, viens ici que je t'apprenne le métier. »

— C'est vrai, interrompt Jeff, je lui dis ça. J'étais tout à fait sans méfiance. Je sors mon sac à outils, j'en tire un *marling-spike* dont j'avais orné le manche d'un joli nœud de rose. — Tu vois ça? je lui dis. Eh ben, c'est un nœud de rose. — Bien sûr, qu'il fait, c'est un nœud de rose! — Qu'est-ce que tu en sais, je lui dis, si c'est un nœud de rose ou non? — Ben, qu'il fait, c'est bien simple: c'est un nœud de rose, il n'y a pas à sortir de là. — Alors quelqu'un — je ne sais pas qui — lui dit

comme ça: — Et un nœud de chaise? Tu sais ce que c'est qu'un nœud de chaise? Il répond: — Simple ou double?

— C'était moi, dit un matelot.

— C'était quoi, toi?

— C'est moi qui lui ai demandé ça.

— C'est bien possible, dit Jeff, c'est bien possible, je ne dis pas non. Je ne me souviens plus. Ce que je sais, c'est que le Commodore ramasse un bout de filin et te fait un nœud de chaise en un rien de temps. Je me mets à jurer comme un chauffeur, et je lui dis: — Où c'est que tu as appris ça? — Vous savez ce qu'il me répond?

Jeff regarde sombrement le cercle de ses auditeurs. Des nouveaux montrent un front inquiet. Les anciens ont le sourire discret et satisfait de ceux qui savent.

— Il me répond: — Chez les boyscouts!

Le poste s'émeut sous le coup de cette révélation. La fumée s'échappe des lèvres avec un sifflement; on se tape sur les cuisses, on se regarde, on échange des appréciations.

— Je lui ai dit: Fous le camp! reprend Jeff, fous le camp, tu me donnes envie de pleurer. — Il est parti, tout fier.

— Vrai, s'exclame un des anciens, c'était trop dégoûtant!

— A quoi ça sert, dit un autre, de naviguer toute sa vie, si ces petits morveux qui s'habillent en Américains de cinéma en savent plus long que toi en sortant du berceau?

Et tout le poste manifeste cette réprobation dont se sentent pris les honnêtes gens en face d'une action véritablement indigne.

— Les premiers jours, dit Kroll, ont passé comme rien. Le petit apprenait le job, et il se faisait ramasser salement, tous les matins, parce qu'il ne savait pas tenir un balai.

— As-tu remarqué, dit Kroll, en se tournant vers vous, comme les nouveaux tiennent tous leur balai à l'envers? C'est une chose curieuse. (C'est vrai, murmure l'équipage, c'est vrai, bon dieu, c'est pas ordinaire!) Moi, j'étais

comme les autres (Des « moi aussi! » fusent de tous les coins.) Toi, c'était pareil, bien sûr. Mais ce n'est pas la peine de chercher pourquoi: on n'est pas des philosophes. (Approbation muette.)

Ensuite, Jeff reprend la parole pour expliquer que, dans la Manche, on a roulé un peu, et qu'on souriait déjà. On se disait: Ça va venir. Mais ça ne venait pas.

— Ah? faites-vous.

— Oui, vous répond-on.

On se souvient que c'était un jeudi, et qu'on avait eu, à midi, une espèce de ragoût qui sentait déjà mauvais. On s'était dit: Tant mieux... Le Commodore avait bouffé sa part, sans rien dire.

— Le Preux était venu nous dire ça à l'avant, explique Jeff, et on attendait.

— Quoi? demandez-vous.

On vous répond qu'on attendait, et on vous explique qu'*il ne l'avait pas*, et que ça se voyait à sa mine — « fleurie, mon 'ieux » —, à son entrain, à son appétit. On croyait qu'il ne l'aurait jamais. Il prenait les choses du bon côté, le salaud, et on pouvait l'engueuler tant qu'on voulait, ça ne le gênait pas du tout.

— Il se promenait autour de moi, dit l'ex-mousse, qui s'est réveillé, et *je l'avais* moi, et comment! et il me disait: « Alors, vieux pote, tu l'as? » avec un air de compassion, la fripouille! Moi, j'étais trop démoli pour répondre, mais ce que je rageais!

— Je t'ai donné un bon conseil, fait Kroll.

— Qu'est-ce que tu m'as dit?

— Je t'ai dit: Laisse-le s'approcher, vise bien, et rends dessus!

Le Commodore, on l'avait vu, ce jour-là, qui jouait aux cartes avec Le Preux, aussi satisfait et tranquille que s'il avait été au coin du feu, sur son fichu plancher des vaches. C'était Kroll qui l'avait vu, à quatre heures, en descendant de la barre.

— Piérard, narre-t-il, se rasait devant son miroir. — Il l'a? qu'il m'a demandé. — Il ne l'a pas, ai-je répondu, en m'asseyant sur ma cantine pour rassembler mes esprits, comme on dit. Piérard s'en est coupé la joue.

Il a dit: Il l'aura! — Il s'est essuyé la figure, et nous sommes sortis sur le pont.

Sur le pont, les attendait Le Preux, accoudé au plat-bord, aussi triste qu'eux-mêmes. Il fixait l'eau avec un regard si morne qu'il semblait vouloir se périr. L'horizon s'était mis à danser drôlement, on roulait bord sur bord. La nourriture était ignoble. A aucun voyage elle n'avait été aussi mauvaise que ça.

— Eh bien, mon 'ieux, il ne l'avait toujours pas!

Le Preux est venu à eux. Il a dit: « Il a bouffé comme quatre, il a vidé sa boîte de lait. Pour l'heure, il est en bas, dans la cabine, à fumer sa sale pipe, une pipe qui pue et empoisonne, et il ne l'a pas. »

— Faut te dire, fait Jeff, que le Commodore s'était mis à fumer la pipe. Je ne sais pas pourquoi. Il devait trouver ça plus marin que la cigarette. Nous, tu penses si on l'a encouragé. Il avait une pipe neuve, et on lui avait donné du tabac, tout ce qu'on avait pu trouver de plus noir, de plus fort et de plus répugnant chez les chauffeurs. Et, pour ce qui est de fumer de la cochonnerie, les chauffeurs sont un peu là! On l'avait regardé allumer son brûle-gueule en rigolant d'avance. Mais il l'avait fumé d'une traite, sans accroc. A part que nous avions tous quitté la cabine les uns après les autres, tant l'odeur était intenable. Il était resté seul, et nous, sur le pont, nous avions attendu avec un restant d'espoir. Seulement, il n'était pas venu. Après une demi-heure, on le croyait mort, et des volontaires sont allés voir, en se bouchant le nez. Il en était à sa troisième pipe et trouvait ça très bon.

Accoudés au plat-bord, Le Preux, Kroll et Piérard se taisaient, « parce que les paroles n'auraient servi à rien ». Enfin:

— A mon premier voyage, a dit Le Preux, je l'ai eu, deux jours durant. J'ai vomi partout. Sur le pont et dans le poste, sur le guindeau et sur le cadran du loch, sur le spardeck, dans les coursives, même devant la cabine du « vieux ». Les deux plus sales jours de ma vie. Devant la cabine du « vieux », parole! Même qu'il m'en a voulu pendant tout le voyage.

Ils ont ainsi échangé des propos amers, jusqu'au moment où, l'œil prophétique et le doigt vers l'horizon, Piérard a fait:

— Ouessant!

C'était vrai, on apercevait les phares. — La Baie, a dit Le Preux avec espoir.

— La Baie, a dit Piérard, et nous! Et il a ajouté: On l'aura!

Kroll a eu la barre, le lendemain matin, de deux à quatre. Quelques instants avant « eight bells », le premier est monté sur la passerelle. Il est venu tout droit à la timonerie.

— Il l'a?

— Non, lieutenant.

Le « premier » n'a pas insisté. Il est parti en secouant ses cheveux gris. Kroll affirme qu'il en avait pitié.

Mais, à dix heures, Piérard qui revenait de la cuisine, disait: Il y a de l'espoir. Le coq allait refiler, au Commodore, plein de graisse, à midi. « Nous ferons le reste », affirma Piérard.

— Depuis qu'on était entré dans le Golfe, dit le gros Jeff, on s'était mis à piquer du nez d'une façon pas ordinaire. On n'embarquait pas encore, mais on sentait que ça allait venir. Le mousse était dans un état épouvantable. Pas vrai?

— Je n'avais plus rien dans le ventre, acquiesça l'autre, et il continuait à en sortir des choses. Le Commodore me regardait faire, il me disait: « Ça te travaille, ça doit te travailler bougrement! Mauvaise constitution, voilà ce que c'est. Moi, je ne l'ai pas. Très solide, mon père la même chose; grand-papa, kif-kif. Tous bâtis à chaux et à sable! » Moi, je me disais: « Attends voir jusqu'à demain, mon salaud! » Mais ils l'ont eu! Ça, je ne dirai jamais le contraire: on l'a eu. Ah! le salaud!

— L'après-midi, reprend Kroll, s'est bien passée. A midi et à cinq heures, le cadet a fait son plein. Mais à six, Le Preux est arrivé chez nous tout radieux. — Ça vient, qu'il dit, mais faudrait l'achever!

» Piérard se dresse et dit: A nous! Nous sommes sortis sur le pont. L'autre, sur le seuil de sa cabine, lisait

des histoires du Far-West. S'il l'avait, ça ne se voyait pas. Ça pouvait aussi bien passer. Il fallait faire vite. »

A ce moment, Le Preux apparaît dans le poste. Il vous reconnaît et vous serre la main. Puis il explique qu'il y a une heure déjà qu'il s'embête, tout seul, amidships, et qu'il vient voir les copains, histoire de rigoler. On lui passe à boire, — un fond de bouteille. Puis il s'inquiète des propos que l'on tient. Sitôt qu'on nomme le Commodore, son visage s'anime.

— Nous l'avons amené à l'avant, narre-t-il, et nous l'avons calé sur le gaillard, avec beaucoup de peine, contre le bastingage, exactement au-dessus de l'étrave. Faut te dire qu'on tanguait — on te l'a dit? Ça va.

» C'est Piérard qui a ouvert le feu. Il a dit: « J'ai faim. » Il a dit: « J'ai, nom de dieu, bougrement faim. » J'ai dit: « Faim? Ce qu'il te faudrait, c'est du lard, un grand bout de lard bien gras! Du lard, et de la soupe! »

» Il a dit: « Crois-tu qu'il en reste? »

» J'ai dit: « Il en reste, seulement, elle est froide. »

» Il a dit: « Froide? »

» J'ai dit: « Froide. La graisse forme une croûte épaisse d'un demi-pouce à la surface. »

» Il a dit: « Ça ne fait rien. J'aime ce qui est gras. Plus les choses sont grasses, plus je les aime. J'aime le saindoux, les grosses femmes et les histoires grasses. Je vais chercher cette croûte: j'aurai plaisir à mordre dedans. Aimes-tu ce qui est gras, toi? »

» J'ai dit: « J'aime ce qui est gras. Il reste encore de petites saucisses d'hier soir. La sauce s'est figée tout autour. Je viens d'en manger trois. Elles sont un peu moisies, ça leur donne du goût. Je fais des rots délicieux. »

» Il a dit: « Les Esquimaux bouffent de la chandelle. On dit que c'est nourrissant. Je le crois: de la graisse pure! Ils font fondre ça sur un feu doux, puis ils trinquent et s'en font couler de larges rasades le long du gosier. »

» J'ai dit: « J'ai connu un type qui buvait de l'huile à tire-larigot. Il prétendait que ça lui faisait du bien à l'estomac. »

» — De l'huile d'olive? a demandé le petit Jan, qui se trouvait là.

» J'ai dit: « Un mélange qu'il préparait lui-même: un tiers d'huile de lin, un tiers d'huile de colza, un tiers d'huile de ricin! »

» Et, à ce moment-là, le buste du cadet a plongé par-dessus bord, et nous n'avons plus vu qu'un dos agité et des jambes molles. On s'est tu, parce que la besogne était faite, et parce qu'à force de raconter des cochonneries, on en attrapait mal au cœur. »

Les anciens, au souvenir de ce beau jour, s'épanouissent autour de la table. L'un d'eux, perché sur le bord de sa couchette, jambes ballantes, rappelle une péripétie oubliée, et sa voix sort de l'ombre. Il fait de plus en plus chaud, la fumée s'épaissit, le rire emplit le poste. Il semble que cet instant ne doive jamais prendre fin, et que vous n'ayez jamais été si bien. Vous êtes de nouveau des leurs, vous leur êtes revenu comme l'enfant prodigue, et c'est comme on tue le veau gras qu'on raconte pour vous la plus belle des histoires. Car ce n'est pas pour les nouveaux, dont les faces intriguées se tendent vers le narrateur. Ceux-là ne comptent pas. C'est pour vous, vous qui êtes un vieux de la vieille, vous dont, au voyage dernier, on a déploré l'absence. Une bouffée d'orgueil vous possède.

Kroll, qui mastique on ne sait quoi, vous dit comme le cadet était mal en point, et il imite ses plaintes. Puis il éclate de rire, et ses joues se vident, par le poste, en postillons multiples.

— Tu aurais dû voir Le Preux! Il s'extasiait, celui-là! Il disait: « C'est beau! Ah! c'est beau! C'est magnifique! Il faudrait qu'il en mette partout, comme moi! » T'aurais dû l'entendre, mon vieux, tu te serais bidonné!

Aussi, Piérard et lui le soutenant, ont-ils transporté le Commodore à travers le pont-avant et à travers le pont-milieu. (Et, tu sais, on aurait pu le suivre à la piste.) On l'a mis près de la cuisine, puis on s'est éloigné pour jouir du spectacle.

— Il était là, appuyé à la pompe d'eau douce, et je te jure qu'il ne se ménageait pas! Le Preux, avec comme

qui dirait son idée fixe, nous pressait. « Grouillons-nous, qu'il disait, amenons-le devant chez le vieux avant qu'il ne soit vide! » Mais il semblait inépuisable, et c'est seulement quand le coq lui a eu lancé un sabot à la tête que nous sommes allés le reprendre.

Apparemment, il était très en forme. Jeff vous assure qu'il a arrosé la porte, et le pas de la porte, et le chambranle — « et Le Preux nous a dit que lui-même n'avait pas fait mieux, et que peut-être le pacha glisserait dedans et se foutrait la gueule par terre. » Mais ça paraissait trop beau pour devoir se réaliser.

— Ensuite, et comme *il en restait encore,* dit Le Preux, il nous a paru rigolo de le transporter dans la coursive des officiers. Ensuite, nous l'avons mis dans sa couchette, et il nous a demandé de lui donner des citrons qu'il avait tout au fond de sa malle, « à côté du chocolat ». Piérard a ouvert la malle, et il a disparu dedans jusqu'à mi-corps. Dieu sait ce qu'il a pu y barboter! Moi, je dansais comme un idiot en poussant des cris. La voix de Piérard est sortie du fond de la malle, disant: « Au lait, il est au lait! » Il en a tiré des tablettes de chocolat, et on s'est mis à bouffer. L'autre salissait ses couvertures et jurait que nous n'avions pas de cœur. J'avais garé le citron dans mes poches, parce que je me disais que, dans le thé, ça ne serait pas mauvais. Le Commodore s'est dressé sur un coude et s'est mis à répandre le fond de son estomac à travers la cabine. Kroll s'est mis à gueuler: « Ah! le cachottier, il en avait encore et il ne le disait pas! Saluez, bande de veaux, c'est de la dégueulade de derrière les fagots! » On avait fort à faire pour se garer, mais on était émerveillé de voir ce que peut contenir un petit cadet de rien du tout. Et, je te jure, il grandissait dans notre estime. C'est un bon moment que nous avons passé là! »

Le mousse, sur sa paillasse, ouvre l'œil et l'oreille. De l'inquiétude se montre dans son regard. Avec quelle bande de fous s'est-il embarqué? Il les connaît, du moins de réputation, ces équipages-là: farceurs jusqu'à la férocité, bons matelots, d'ailleurs, mais fainéants et carottiers. N'est pas des leurs qui veut, et ils ont poussé à

la neurasthénie plus d'un maître d'équipage, plus d'un « premier ». Il faut savoir les prendre. Tel premier, qui sait y faire, navigue deux ans avec les mêmes hommes, — il y a entre eux et lui une convention tacite, une confiance réciproque. Il compte sur eux dans les coups durs et sa confiance n'est jamais trompée. Mais pour eux, quoi qu'ils fassent, jamais de logbook, jamais d'ennuis. Le mousse sait tout cela. Il juge d'un coup d'œil les nouveaux: ils sont trois, trois gros Anversois, ni bons ni méchants, stupides. Ils s'effaceront devant le noyau des anciens. Le mousse ne pourra compter que sur soi. Bah! n'a-t-il pas déjà rossé le matelot-léger? Il se sent de taille à affronter le poste tout entier. Avec de la diplomatie et du culot. Il se rendort, et vous songez qu'il ira loin, ce petit. Savoir y faire...

— Le Commodore, dit Kroll, n'a jamais su y faire. Dès qu'on lui faisait quelque chose, il voulait se plaindre au commandant. Et comme le Vieux ne pouvait pas le sentir, ça n'allait pas tout seul. Sans compter qu'après ça, nous, on lui en voulait. Qu'est-ce que j'étais en train de dire?

» Oui. C'était fou de voir ce qui en sortait. Et justement comme il disait qu'il écrirait à la Compagnie et qu'il nous ferait tous coffrer, on a entendu un chahut de tous les diables, et la porte s'est ouverte. On a vu entrer le vieux lui-même, pâle de rage, sale comme un cochon. Il puait, mon vieux, il puait! Il en était plein! »

— Tu ne peux pas t'imaginer, interrompt Le Preux, ce que c'était chouette!

— Il s'est mis à gueuler, reprend Kroll, à gueuler! Il faisait: « Debout, nom de Dieu, debout! Un torchon, prenez-moi un torchon, et nettoyez-moi toute cette cochonnerie! Et, demain matin, au travail! Bougre de salaud de feignant qui dégueule plein la cuisine, dans les coursives et sur ma porte! » Le Preux a dit: « Commandant, il est salement malade! Nous l'avons amené ici aussi vite que nous avons pu, et couché. — Malade? fait le vieux, couché? Debout! Sur le pont! » L'autre gémissait sans rien dire. « Piérard, a fait le vieux, Le Preux, empoignez-moi ce porc, et foutez-le dehors. Et qu'il ne redescende

pas avant d'avoir tout nettoyé. Ensuite, qu'il flanque un coup de torchon par ici, on se croirait dans une étable. » Il est sorti.

— Nous nous tordions, tu penses, dit Le Preux. Alors, j'ai dit avec commisération: « Faut te grouiller, Commodore. Tu as entendu le vieux. Bien sûr, tu n'en peux rien, être malade, on sait ce que c'est. Quand même, tu n'aurais pas dû tout salir comme ça. » Et comme il persistait à ne pas vouloir bouger, nous l'avons mis dehors.

Le Preux vous explique encore ce qu'il y a dû avoir du grabuge, en haut, et qu'ils ont entendu ça. Ils regardaient avec plaisir le désordre de la cabine et ce que le cadet avait mis partout. Ils se sentaient heureux. Le Preux a allumé sa pipe, sans se presser, comme à la fin d'une journée bien remplie. Puis il a dit: « Les gars, voilà cent sous. C'est tout ce qui me reste. Et si le steward vend de la bière ce soir, je vous offre une tournée d'honneur. » Piérard a dit: « Je vais réveiller le mousse et lui faire voir tout ça. Ça lui fera du bien, à ce pauv' gars. Pendant ce temps-là, vous autres, jetez donc un coup d'œil dans la malle, des fois qu'il y aurait des cigarettes. »

Le poste se tape les cuisses. Ah! ce qu'on rigole dans le métier! Quel imbécile vous êtes! Tout ce que vous donneriez pour être venu hier! Sûr que le premier vous aurait enrôlé tout de suite, plutôt qu'un de ces nouveaux.

— Après ça, dit le gros Jeff, je te jure qu'il ne crânait plus, le Commodore! Je crois qu'on l'aurait laissé tranquille sans cette histoire de nœuds. C'était vexant, avoue! A cause de ça, et à cause de je ne sais quelles petites choses qu'il faisait et qu'on n'aimait pas, on ne l'a plus lâché. Il y a des types, on dirait qu'ils font exprès d'être si bêtes. Le Commodore était comme ça: il tombait dans tous les panneaux. Le Preux faisait semblant d'être son copain, il lui disait que nous autres, à l'avant, nous n'étions qu'une bande de brutes et de salauds, mais derrière son dos, il lui jouait les tours les plus cochons. C'est comme ça que le Commodore n'a jamais compris comment son mal de mer, qui lui fichait la paix le jour, se réveillait la nuit. C'était Le Preux.

— Le Preux?

— Il prélevait chaque matin sur son déjeuner quelques cuillerées de porridge qu'il gardait dans une boîte à thon. Quand l'autre dormait, on en répandait plein sa couchette, et, à son réveil, on l'engueulait pour avoir vomi partout. On l'obligeait ensuite à nettoyer la cabine, et il en pleurait. Nous, on se dérangeait rien que pour aller le voir.

» Il était bête, mon vieux, bête! »

— C'est comme avec la clé du compas, dit Kroll.

Le coup de la clé du compas est classique. On envoie les nouveaux la chercher. On les assure qu'ils la trouveront dans la chambre des machines. Ils y vont. En bas, ils trouvent le mécano de garde. Le mécano, qui est de mèche avec vous, le charge de la plus grosse des clés anglaises, une clé grande comme votre victime et une fois et demie aussi lourde qu'elle. La victime hisse sa clé jusque sur le pont, tremblant de la peur de la laisser choir, et, du pont, il la traîne encore jusqu'à la passerelle. Là, il se fait engueuler par l'officier de quart, et redescend sa clé dans les machines où l'attend un mécano goguenard. Mais vous connaissez ça.

— Le Commodore, dit Kroll, rien qu'en descendant les échelles des machines, il trouvait moyen de se flanquer par terre une demi-douzaine de fois. Même qu'on a cru un jour qu'il s'était cassé la jambe.

— C'est moi, dit Jeff, qui ai été chargé de lui apprendre à barrer. Je lui ai donné des tas de tuyaux. Je lui ai dit: « Enlève tes godasses, comme ça, tu sentiras tout de suite ce que le bateau veut faire. » Il enlevait ses godasses, et quand le vieux montait à la passerelle et le voyait dans la timonerie, avec ses chaussures qu'il avait posées à côté de lui, sur le casier des pavillons, il se mettait dans une rage folle. Au reste, on n'a jamais pu lui apprendre à barrer, au cadet.

— Jamais, acquiesce l'équipage, à la ronde.

— On s'y était mis en plein océan, là où il n'y avait rien à craindre, où on pouvait se permettre d'écrire son nom sur l'eau; et la mer était plate comme une tartine.

Le premier regardait le sillage avec des jumelles, et tu aurais dû l'entendre gueuler:

» — Dites donc, espèce d'abruti, qu'est-ce que vous me foutez là? Vous vous croyez encore chez papa, à faire le mariolle? Bon Dieu, ce navire gouverne tout seul dès qu'on le laisse faire, vous devez vous fatiguer à le faire pirouetter comme ça! Ça ne doit pas être commode! Mais ne donnez pas tant de barre, nom de Dieu de mille bordels, vous allez me détraquer le servo-moteur! Pas tant de barre, je vous dis! Un quart de tour à tribord, rien de plus, avec le vent qu'il fait, vous le tenez tout droit sur sa course. Mais laissez donc la barre tranquille! N'y touchez plus! Otez vos pattes de là! Sacrebleu, qu'est-ce que vous attendez pour le redresser? Doucement, bougre de reste-à-terre! Un quart de tour! Pas plus! Si vous me donnez plus d'un quart de tour, je vous flanque trois jours de log-book. Mais vous ne voyez donc pas que votre bateau fout le camp? Donnez de la barre, sacré bon Dieu! Regardez votre ligne de foi, qu'est-ce qu'elle fait votre ligne de foi? Un demi-tour, donnez un demi-tour, je vous dis; maintenant revenez à midships! A midships, je vous dis! Vous ne comprenez plus le français? A zéro!

» Il arrivait dans la timonerie, s'emparait de la barre, jetait un coup d'œil au compas et explosait de nouveau:

» — Vous ne voyez donc pas que vous êtes à six degrés de votre course? Vous voyez l'ardoise, là? Qu'est-ce que vous y lisez? Sud quarante-sept Ouest! Montrez-moi! Sud quarante-sept Ouest! Montrez-moi Sud quarante-sept Ouest sur le compas! Mais non, imbécile! »

— C'est bien ça, dit Kroll, et les anciens, d'un hochement de tête, approuvent.

— Ce n'est pas tout, dit Jeff. Les yeux du premier tombaient sur la barre, et il gueulait:

» — Quel est encore le cochon qui s'est amusé à graver des ordures ici? D'abord, je défends strictement à tout le monde de venir à la barre avec son couteau. C'est comme ça qu'on me démolit le compas, et si le compas est démoli, ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui aurez des mots avec la compagnie? Tenez, foutez-moi le camp, vous me flanquez la colique!

» A ce moment, il apercevait l'horloge; il étranglait:

» — Comment! Quoi! Déjà midi moins vingt-cinq! Et vous n'avez pas encore piqué *seven bells?* Vous croyez que les hommes vont se réveiller tout seuls dans le poste?

» Il sifflait, et l'homme de garde arrivait, hors d'haleine. Le premier lui donnait la barre et renvoyait le cadet que nous voyions arriver sur le pont, vert comme un cadavre. Et tu penses si les hommes lui passaient quelque chose pour les avoir réveillés un quart d'heure trop tard! »

— Y avait de quoi! opine audacieusement un des nouveaux. On le foudroie du regard, il ne dit plus un mot.

— Si ce type-là, fait sentencieusement Kroll, au lieu d'être cadet avait été mousse, il en serait mort. C'est moi qui te le dis. Il en aurait vu de drôles, dans le poste! Comme il était cadet, il trouvait de temps en temps refuge dans sa cabine, où il était seul avec Le Preux. Et, comme Le Preux courait le quart, le plus souvent il n'était pas là, ou bien il dormait. Nous, on nous avait interdit l'accès de la cabine des cadets, après l'affaire du mal de mer. Avant, on était là à cinq ou six, tous les jours, après cinq heures! Le Preux avait un gramophone (il l'a échangé, ce voyage-là, à Las Palmas contre du tabac et des chemises, et des tas de trucs) et on se faisait un peu de musique. Tu te souviens de la cabine, elle n'est pas grande. Eh ben, mon vieux, on s'est déjà vu à huit là-dedans, tous gueulant comme des putois, au point que le coq, qui loge à côté, tapait sur la cloison et faisait un raffut d'enfer. Le Commodore ne savait où se fourrer; on lui avait chipé tout son tabac et tous ses caramels. Faut te dire qu'il était arrivé à bord avec un kilo de caramels dans un sac. Tu penses si ça nous a mis en fureur, Le Preux tout le premier, car le Vieux lui a défendu de venir au gaillard d'avant, après le travail. Le Commodore rigolait, mais ça n'a pas duré. C'était à cause de lui qu'on avait tous ces embêtements et, bien sûr, ça nous avait mal disposés à son égard. Surtout qu'il n'avait rien trouvé de mieux que de se mettre bien avec les chauffeurs — ces salauds-là sont toujours prêts à accueillir les fripouilles. Et dans le poste de bâbord

on en disait des choses sur nous! Nous entendions ça, et nous ragions ferme.

» Alors, comme on voyait qu'être bon pour lui, ça ne servait à rien, on lui a fait la vie dure. Il en a pleuré. D'ailleurs, il pleurait tout le temps, cet imbécile. »

Le Preux interrompt l'orateur et apporte des précisions. Vous comprenez que le Commodore pleurait quand on avait mis du sel dans son café, quand on lui avait un peu trop botté le derrière, et que, le jour où on lui « en » a fait manger — oh! un tout petit peu, dans sa soupe! — Le Preux a cru qu'il allait se noyer dans ses larmes.

— Ah! le salaud! Quelquefois, il rageait si fort qu'il en oubliait sa frousse. Il voulait se battre avec tout le monde. Il se faisait casser la figure, quelque chose de merveilleux.

— Mais ce que je l'ai eu, se souvient Kroll avec extase, non, ce que je l'ai eu!

— Ça, dit Jeff, tu l'as eu!

Les anciens, autour de la table, s'épanouissent. Les nouveaux tendent des visages curieux.

— Il l'a eu, fait Le Preux, la meilleure blague de tout le voyage, c'est lui qui l'a trouvée. Il n'y a rien à dire à ça.

» C'est à peu près huit jours avant Montevideo que ça a commencé. Nous étions à l'arrière, une après-midi, à repeindre les ventilateurs, la rambarde et tout ça. Il faisait salement chaud, je m'en souviens, et nous suions comme des malheureux. Kroll, depuis le matin, parlait dans sa barbe et nous nous demandions où il voulait en venir. Il répétait au Commodore: « T'en as un derrière! Non, mais t'en as un derrière! » Et, à nous: « Vous ne trouvez pas qu'il a un derrière, quelque chose d'extraordinaire? » Et il ajoutait comme pour soi: « D'ailleurs, c'est pas étonnant. »

» Le Commodore était en train de déboucher un dallot avec du fil de fer: il était à quatre pattes sur le pont et nous tournait le dos. Kroll disait: « Non, regardez-moi ce derrière! J'ai jamais vu un derrière comme ça! » Puis il dit: « Pas étonnant, quand on pense au métier qu'il

faisait à terre », et il lui flanque une claque formidable sur les fesses. Nous, on comprend, et on se met à rigoler, et je pense que si le petit n'avait rien dit, les choses en seraient restées là. Mais comme Jeff te l'expliquait tout à l'heure, il avait une façon à lui de s'attirer des embêtements. Les premiers chrétiens devaient être des bougres dans ce genre-là.

» Il s'était levé comme un ressort, et il était rouge, mon vieux, rouge! Il s'est mis à gueuler: « C'est pas vrai! Nom de Dieu, c'est pas vrai! Personne n'a le droit de dire des choses comme ça. C'est pas vrai! » Kroll se tourne vers nous et fait: « Je ne le lui fais pas dire, hein? Parce que, moi, je n'avais rien dit! Rien du tout! J'avais seulement suggéré, hein? A peine suggéré! » Et nous: « Ça oui, alors, c'est un aveu! C'en est un. Ah! mon bonhomme, on sait qui tu es maintenant! » Et tout ça. Il devenait de plus en plus rouge. Alors, Kroll se penche vers nous et fait: « D'ailleurs, les gens qui s'introduisent dans votre lit à la faveur de ce que vous êtes saoul, on sait ce que ça veut dire! Et si je vous disais toutes les propositions qu'il m'a faites, cette fois-là! » Le Commodore s'est jeté sur lui, et lui a flanqué le seul vrai coup de poing de toute son existence. Kroll en a chancelé.

— Chancelé, dit Kroll avec dignité, chancelé, c'est pas tout à fait vrai. Mais je l'ai *senti*. Vous me connaissez, je ne suis pas un mauvais type, je ne ferais pas de mal à une mouche. Mais je n'aime pas qu'on se foute de moi. J'empoigne le Commodore à la gorge, et je te vous le secoue, de droite et de gauche, comme un prunier.

— Il était bleu, dit Jeff, quand tu l'as lâché.

— C'est possible, dit modestement Kroll, et tout le poste manifeste son dégoût de la conduite du Commodore.

— C'est pas des façons, dit obséquieusement un nouveau, de frapper le monde quand il ne s'y attend pas, et qu'il fait seulement des plaisanteries pas méchantes.

— Le Commodore, reprend Kroll, on ne l'a plus lâché. Faut dire qu'il le méritait.

On acquiesce à la ronde. Au fond des couchettes emplies d'ombre, l'éclair d'une allumette jaillit parfois, et

la flamme dansante, le temps d'allumer un mégot ou une pipe, colore des visages tannés. Le brouhaha du pont arrive assourdi.

— Le lendemain, dit Le Preux, j'ai raconté ça au troisième, qui est un peu mon cousin, et il a fait venir le Commodore sur la passerelle, pendant son quart. J'ai entendu de la timonerie tout ce qu'il lui a dit: « Eh là, chose, machin, Commodore, on se plaint de vous à bord! — De moi? qu'il fait en flageolant déjà. — Oui, de vous, Chose Machin — il ne pouvait jamais se rappeler son nom, — votre camarade Le Preux. Il dit que... » Il s'interrompt, le troisième, et il se met à arpenter la passerelle avec un air furieux, mais je voyais bien que c'était pour dissimuler son envie de rigoler, et qu'il n'osait pas ouvrir le bec, de peur d'éclater. Mais il reprend: « Le Preux se plaint, Commodore, de ce que vous lui ayez fait... hum... des propositions... vous me comprenez, je n'ai pas besoin d'insister, je suppose? » L'autre, tout larmoyant: « C'est faux, lieutenant, je vous jure... — Taisez-vous! coupe le troisième, en roulant des yeux blancs. Le Preux m'a dit qu'il n'osait plus fermer l'œil. Je ne veux pas de ça à bord, vous entendez? Si le commandant s'en doutait, ça ferait du joli, ou même le premier... Où vous croyez-vous donc? A bord d'un mouille-cul grec? »

» Il l'a encore engueulé comme ça pendant une demi-heure. Moi, je me tordais, tellement que j'en étais à deux points de ma course. Heureusement que le troisième rigolait trop lui-même pour s'en apercevoir. Enfin, le petit est descendu, plus mort que vif. A quatre heures, quand j'ai été relevé, il a voulu me casser la figure, et je l'ai aux trois quarts assommé.

» Mais le plus beau... Mon vieux, on ne t'a pas encore raconté le plus beau! »

Il s'installe commodément sur un coin de la table.

— A Montevideo, il est allé au cinéma, tout seul. Personne ne voulait sortir avec lui, à cause de sa mauvaise réputation. On avait parlé de ses mœurs à tout l'équipage, et il y en avait des tas qui nous croyaient. C'était crevant. Quand il est rentré à bord, on a prétendu qu'on

l'avait rencontré dans une boîte avec un vieux monsieur. Mais à Buenos-Ayres, on a encore mieux rigolé, Jan en était. Où est-il, Jan?

Jan a disparu. Il était là, il y a une heure, et voici son sac sur une couchette. Sans doute sera-t-il descendu à terre, boire un dernier demi. C'est assez dans ses mœurs. Des plaisanteries s'élancent par le poste. Bon vieux Jan! Puis un chant naît, dehors, sur le pont, avec un bruit rythmé de semelles cloutées:

Where all the sailors go!...
She's from the bungalow

La porte s'ouvre avec fracas, et le refrain éclate dans le poste, réveillant ceux qui somnolaient, secouant de rire les autres:

Oh boy, that's where my money goes!

C'est Jan, l'œil injecté, le visage épanoui, la démarche incertaine. On l'acclame. On ne sait pas pourquoi. Est-ce l'ivresse latente d'une veille de départ? Il semble qu'on n'ait attendu que lui, lui et sa chanson, célèbres l'un et l'autre, et l'un à cause de l'autre, du coin-aux-rats au Commissariat Maritime. Jan tombe dans vos bras. On lui serre la main, on lui frappe dans le dos. Tant de sympathie l'émeut: il en pleure. On dit aux nouveaux en manière d'explication: « C'est Jan. » « Jan, dit un des nouveaux qui s'enorgueillit du même prénom, c'est moi! » Il s'en faut de peu qu'on ne l'assomme.

— Jan, dit Le Preux, j'étais en train de raconter aux copains comment on s'était foutu du Commodore, à Buenos-Ayres.

— J'étais là, dit Jan, satisfait du devoir accompli.

— Il était là, acquiesce Le Preux. Le soir de l'arrivée, nous descendons à terre, lui, moi...

— Et moi! rappelle le gros Jeff.

— Et toi. Sous les galeries, au Nelson Bar, sur qui est-ce qu'on tombe? Sur Flament, tu sais bien, le petit Flament? Il était quartier-maître sur le *Capricorne*, et, le *Capricorne*, il était justement amarré au Puerto-Nuevo. Flament se met à boire un cubano avec nous, et on lui raconte l'histoire du Commodore, et il nous dit qu'à bord du *Capricorne*, il y a un type tout à fait comme ça, et

qu'on lui empoisonne l'existence à lui prêter des mœurs extraordinaires. Nous nous sommes dit que, celui-là et le Commodore, il fallait les mettre ensemble, et nous sommes allés finir la soirée à bord du *Capricorne*, pour réfléchir à notre projet. On s'est réuni dans le poste. Ils ont un poste épatant, sur le *Capricorne*, mon vieux, autre chose que le nôtre, et puis une grande table toute neuve, et puis de la place, on se croirait dans une salle de danse.

— Je connais, dit un nouveau, j'ai été matelot-léger à bord, il y a deux ans.

— Il y a deux ans, fait Kroll. Alors, tu dois connaître...

Et on se rappelle ceux qu'on a connus, et qui étaient à bord de tel navire et qui sont maintenant, on ne sait où, et on se demande ce qu'ils ont bien pu devenir.

— Qu'est-ce que tu disais, Le Preux?

Le Preux reprend le fil de son récit.

— On avait du vin au bois de campêche — une saleté — et du saucisson. On a bu et mangé jusqu'à minuit, en parlant de ça.

» Le lendemain, on a dit au Commodore qu'il y avait moyen de gagner deux pesos, à la Mission américaine, en boxant, qu'il pourrait s'arranger avec le mousse, faire un match au chiqué, et qu'ils empocheraient quatre pesos, à eux deux, au total. Moi-même, ce soir-là, j'ai boxé contre Jan...

— Je t'ai foutu un œil au beurre noir! interrompt Jan, — mais Le Preux poursuit, sans daigner entendre.

— ...Trois rounds épatants, et le pasteur nous a félicités. Le Commodore s'était fait un peu prier, mais le mousse lui a juré qu'il ferait semblant de taper. En réalité, il lui a cassé la figure une fois de plus, un peu seulement, car on lui avait dit de ne pas trop nous l'amocher, qu'on en aurait besoin ensuite. Le Commodore a vu qu'on s'était fichu de lui: il était vert de frousse, et il courait tout autour du ring comme un lapin; la salle se tenait les côtes. C'est après ça que nous avons fait une exhibition superbe, Jan et moi...

— Même que je t'ai poché un œil, dit Jan, qui y tient.

— ...Une exhibition superbe, histoire de sauver l'honneur du navire. Quand on s'est rhabillé, au vestiaire, on

a dit au Commodore qu'on lui réservait une petite surprise, qu'on connaissait ses goûts, qu'il y avait à bord du *Capricorne* un mousse qui les partageait, et qu'on allait les mettre ensemble. Il s'est mis à gueuler qu'il ne marchait pas, et qu'il en avait assez, et qu'il se plaindrait au consul. Là-dessus, je suis allé toucher les huit pesos que la mission nous devait, et nous nous les sommes partagés, Jan, le mousse et moi. Le Commodore n'a rien eu, à cause de sa conduite honteuse sur le ring. Et puis, c'est un type rupin, qui n'a pas besoin de ça. Nous l'avons fourré dans un taxi, et nous nous sommes fait conduire au Puerto-Nuevo.

» Flament nous attendait, à bord du *Capricorne,* avec quelques types du bord et Kroll, Jeff et les autres, qui étaient venus en visite. Dès que Flament a vu le Commodore, il est allé lui taper sur l'épaule. « Eh ben, mon salaud! Il a bonne mine, le petit! Dites donc, vous ne devez pas vous embêter sur le *Gibraltar.* Il est gentil! On a pour lui, ici, un petit copain tout ce qu'il y a de distingué!

» On a amené le mousse qui tremblait dans un pantalon trop large. C'était un petit bougre avec un dos rond et des yeux cernés. Il avait vraiment une sale tête, et il nous a paru tout à fait assorti à notre cadet. On les a emmenés tous les deux jusqu'à la cabine de Flament, et Flament les a regardés d'un air dégoûté.

» — Vous n'avez pas l'air très en forme, a-t-il dit. C'est rudement dommage, et je me demande ce que vous feriez sans moi. Heureusement, j'ai ici une petite bouteille de spanish-fly, j'ai acheté ça à Port-Saïd, à l'époque où j'étais sur le *Kabalo.* Ça coûte cher, mais ça vaut son prix: ça donnerait des mauvaises idées à un bœuf mort. Je n'en donnerais pas à tout le monde, mais je n'ai jamais rien pu refuser aux amis. Je suis comme ça: j'ai le cœur trop tendre. Tenez-les bien, vous autres, des fois qu'ils casseraient tout en sautant de joie.

» Les deux gosses regardaient la fiole avec épouvante. Ils auraient donné n'importe quoi, je te jure, pour être restés chez eux, à terre. Un matelot, — j'ai oublié son nom, mais il m'a dit qu'il te connaissait: un gros type,

tout rouge, avec des cochonneries tatouées sur les bras, — est allé chercher du thé à la cuisine. Nous en avons rempli deux quarts, et nous y avons mis du spanish-fly. Ce qui n'a pas été commode, ç'a été de le leur faire boire. Dans la bagarre, on en a répandu la moitié par terre. Quand ça a été fait, nous les avons laissés seuls, en les enfermant, comme de juste. Seulement, on a regardé par le trou de la serrure, par le hublot qui donne sur le pont, et par les fentes dans la porte. Ça valait le coup d'œil.

» Il s'étaient mis chacun dans un coin, le plus loin possible l'un de l'autre, et ils n'avaient pas l'air de s'amuser.

— Je donnerais gros, dit Jan, pour savoir ce qui se passait dans leur tête à ce moment-là.

— Ils ne disaient pas un mot, fait Le Preux.

— Ils avaient l'air de crever de peur, dit le gros Jeff.

— C'était rigolo, dit Kroll, qui ne trouve pas d'autre façon de définir les sentiments qui l'agitaient.

Le Preux se recueille et dit:

— On ne comprenait pas très bien, et on était un peu mal à l'aise. Il y a des moments comme ça où on se sent idiot, sans raison. Ce qu'on voyait, c'est qu'ils n'osaient pas bouger. On leur avait tellement répété qu'on les mettait ensemble pour ça, — on les en avait rendus à moitié fous, — qu'ils n'avaient plus que cette idée-là. C'était comme on dit une obsession.

— Des trucs, dit Kroll, comme on en voit dans les music-halls : un bonhomme te dit: « Vous allez vous déshabiller devant le monde », et rien à faire, faut que tu te déshabilles. Tu enlèves ton veston: c'est plus fort que toi. Voilà ce que ça me rappelait.

— De la suggestion, dit Le Preux avec un air entendu.

— Du magnétisme, suggère un nouveau, vers qui l'estime de l'équipage se porte aussitôt.

— On avait l'impression, continue Le Preux, qu'on allait assister à quelque chose, on ne savait pas quoi. Mais on n'a rien vu du tout.

— On aurait dit deux statues, dit Kroll.

— Ils devaient attendre que le spanish-fly agisse, fait Jan. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'on leur avait fait

boire de l'encre, simplement, mêlée à leur thé. Flament avait vendu depuis longtemps son spanish-fly au bosco, un vieux salaud de la marine en bois, qui faisait une noce à tout démolir, dans les ports.

— Ils sont restés comme ça cinq bonnes minutes, dit Le Preux, et, sans blague, il y avait dans cette cabine une atmosphère extraordinaire. On aurait dit qu'ils étaient en train de devenir dingos. Ils n'osaient dire un mot, ni faire un pas, ni faire un geste.

— C'est notre cadet, dit le gros Jeff, avec une certaine fierté, qui s'est secoué le premier.

— C'est vrai, concède Le Preux. C'est même la seule fois qu'il a défendu l'honneur du bateau.

— L'honneur du bateau, ajoute-t-il après avoir réfléchi, au fond, on s'en fout. Sauf quand ça peut faire râler les autres.

» C'est le Commodore qui s'est mis à parler. Il a dit: « Moi, c'est à Anvers que je demeure. » Il avait une drôle de voix.

» — Moi aussi, a dit l'autre.

» Ils se sont mis à se raconter des histoires de chez eux. Le mousse du *Capricorne*, c'était aussi un fils de bourgeois, il avait de l'éducation, et de l'instruction, et tout ça, mais pas de nerfs.

— Et toi? dit Kroll, tu n'es pas un fils de bourgeois?

— Moi, dit Le Preux, c'est différent.

» Ils ont parlé du café qu'ils fréquentaient, reprend-il, et des types qu'ils connaissaient, et de politique, et de cinéma. Ils faisaient d'abord ça par devoir, et puis, on aurait dit qu'ils y prenaient plaisir. Le mousse a lâché qu'il avait au pays une poule qui l'attendait, et parler de femmes, ça les a d'un coup énormément soulagés.

— Tu te rends compte, dit Jan, de la façon dont elle devait l'attendre, sa poule!

— Leurs figures ont repris une expression normale, et ils se sont mis à bouger. Le mousse s'est assis sur la couchette de Flament, le Commodore sur le settee. Et ils ont bavardé comme ça, bien gentiment, pendant un petit quart d'heure, au bout duquel nous les avons délivrés parce que nous en avions marre. Nous étions

un peu déçus, sans nous l'avouer, et nous les avons engueulés copieusement. On est rentré à bord, tous ensemble. Mais le lendemain...

— Le lendemain, coupe le gros Jeff, tout le *Gibraltar* savait que le Commodore avait couché avec le mousse du *Capricorne,* et que nous les avions vus à travers le hublot.

— Ça lui a porté le dernier coup, dit Le Preux. Le soir même, il a déserté. La police nous l'a ramené trois jours plus tard, sale et affamé. Il s'était fait voler tout son argent, et il puait comme une charogne. Le vieux s'est mis dans une colère terrible, et il lui a fait ficher les menottes. Le petit gueulait: « Je me sauverai, je me sauverai! » T'aurais dû l'entendre.

» Le lundi suivant, on a levé l'ancre et on est allé charger du maïs à Santa-Fé. Dès l'arrivée, on a enfermé le cadet à l'infirmerie, pour qu'il ne se sauve pas une fois de plus. Il n'a pas eu la vie drôle jusqu'au moment où on a quitté Montevideo pour Anvers. On ne devait plus faire escale nulle part, sauf à Las Palmas, pour charbonner, et le cadet a été remis en liberté. Le premier soir, il a essayé de se pendre. On l'avait vu se balader sur le pont avec un bout de linge, et, comme il avait dit mystérieusement qu'on arriverait à Anvers sans lui, on se méfiait. Sans rien dire de précis, il avait plus ou moins prévenu tout le monde. Vers dix heures, il est allé à l'arrière, où il n'y a personne, et il a fait un joli nœud de boy-scout dans sa corde. Il l'a amarrée au petit mât de charge, mais nous étions une bonne demi-douzaine à le regarder faire, de derrière le panneau. C'était un spectacle pas ordinaire. Il y avait un clair de lune qui lui tombait sur la figure: il ne pleurait plus, il ne paraissait même pas se biler. Il s'était mis debout sur une vieille caisse qui avait contenu des boîtes de lait condensé. »

— Stow away from engines and boilers, récite Jan dans un demi-sommeil.

— Au moment où il passait la tête dans la boucle, nous nous sommes tous mis à rigoler comme un seul homme. Il est resté là, figé et tremblant comme la gelée que le coq nous donne, à Noël, avec le poulet froid. Je

n'ai jamais vu un type avoir l'air aussi idiot. Nous l'avons porté en triomphe jusqu'au *midships,* et ramené dans sa cabine. Là, je l'ai engueulé plutôt salement. C'est vrai, on aurait dit qu'il ne nous avait pas encore assez ambêtés avec ses cochonneries; fallait encore que mossieu se pende pour faire parler de lui.

— On aurait pu attendre jusqu'au matin avant de le dépendre, opine Kroll. Ces types-là ont la vie dure.

— Mais une demi-heure après, ce salaud-là remonte sur le pont et se flanque à l'eau.

— C'est le cook's boy, dit Jeff, qui l'a vu le premier. Il s'est mis à gueuler comme un putois. Moi, je l'entends, je grimpe à la passerelle en criant: « Un homme à la mer! » Le « vieux » était là, en plus du troisième. — De quel côté? qu'il hurle. — A bâbord, commandant! — Bâbord, toute, qu'il fait au timonier, tout en sautant sur le *chadburn*. Il fait stopper, et tout ça. Moi, j'empoigne une bouée éclairante. « Pas celle-là, gueule le vieux, elle est toute neuve! » Moi, je fais celui qui n'entend pas, et je la jette par-dessus bord, parce que les vieilles bouées du Gibraltar, je les connais, elles coulent comme du plomb.

« Le deux par-dessus bord, fait le vieux, et, comme c'était mon embarcation, je m'y précipite en sacrant. Les bouées dégringolaient du bateau comme des fruits trop mûrs. J'avais à peine eu le temps d'enlever la bâche du canot, et les autres poussaient déjà, que je vois le cadet, à moins de vingt mètres du bord, qui nous faisait des signes. Il ne paraissait pas en danger, même il nageait sans toucher aux bouées, comme s'il avait eu le temps. Faut te dire qu'il n'y avait pas de mer du tout.

— La manœuvre avait été rudement bien faite, apprécie Kroll en connaisseur.

— On était presque revenu à l'endroit où il avait sauté. On était en panne maintenant, et l'autre, certain qu'on ne le lâcherait pas, tirait sa coupe en attendant qu'on lui lance un bout d'amarre.

» Après ça, on l'a enfermé pour de bon dans l'infirmerie, et, deux jours avant d'arriver à Anvers, le vieux est allé le trouver. Il devait être plutôt embêté, le vieux,

rapport au père du Commodore avec ses actions de la Compagnie. Il paraît que c'est quelqu'un, le père. D'après le troisième, le vieux aurait dit au Commodore: « J'aime mieux qu'il n'y ait pas d'histoires. Nous arrivons après-demain, et personne ne vous obligera à repartir avec nous. Je crois même que, si on m'annonçait que vous revenez à bord, je donnerais ma démission à la Compagnie. Vous n'avez plus à vous en faire. Si vous me promettez d'être bien sage, je vous rendrai la liberté dès que nous serons dans l'Escaut, et vous pourrez vous balader sur le pont jusqu'à ce qu'on soit amarré. »

» C'est un mercredi que nous sommes arrivés. »

— Un jeudi, fait Kroll. Et une discussion s'engage, qui dure dix bonnes minutes. Il fait froid dans le poste. On sent l'aube proche. La nuit a passé vite. La plupart songent: « Si on avait su qu'on nous ficherait la paix, on aurait pu dormir. » Toujours pas de signe du bosco. Sur le pont, on charge toujours. Une sirène mugit au fond des docks.

— Il y a de ça dix jours, dit Le Preux, qu'on est arrivé. Dès le matin, on a vu le Commodore se promener *amidships*. Il avait son bel uniforme qu'il n'avait plus mis depuis le départ, et il avait l'air faraud. On est allé le voir de près. Il ne nous en voulait pas du tout et nous faisait des signes amicaux. On en était tellement épaté qu'on en oubliait de se foutre de lui. Je lui ai demandé: « Alors, Commodore, content de rentrer? » Tu ne te douterais jamais de ce qu'il m'a répondu. Il a fait: « Oh! moi, tu sais, je m'en balance. Je ne suis pas pressé d'être chez moi. Et puis quoi? On n'est pas mal à bord de ce rafiot. » J'en suis resté comme ça!

De sa dextre, il écrase, à l'appui de ses dires, un cancrelat sur la table.

— Sur le quai, il y avait les parents du Commodore, et lui leur faisait gentiment bonjour. Je me suis dit que ça allait faire du vilain, qu'il se plaindrait à la Compagnie, et je crois que le vieux n'en menait pas large. Mais non, rien du tout. Plus entendu parler de lui. Et hier, je me promène avenue De Keyser, je m'assieds à la terrasse d'un café et, devant moi, je vois le Commo-

dore, toujours en uniforme, qui buvait un bock avec un reste-à-terre. Il lui racontait des histoires, mon vieux, des histoires! La tempête qu'il avait eue au large des Canaries, et comme il avait sauté par-dessus bord pour sauver le vieux qui se noyait; des histoires! Et puis, il lui disait: « Le vieux m'a demandé de revenir à bord, je crois bien que j'accepterai, je ne peux pas me faire à la vie qu'on mène à terre. »

» Croirais-tu? »

— Il y a des types qui sont culottés, fait Kroll.

— Quand même, dit le gros Jeff, nous avons tous bien regretté ton absence, parce que, à ce voyage-là, on a foutument rigolé!

Le tintamarre des treuils s'est tu, sur le pont. Un pas lourd fait sonner les tôles. Le bosco — un gros homme roux que vous n'avez jamais vu — passe la tête par la porte du logis et crie: « Turn to! » Vous savez comme c'est.

Les hommes vous serrent la main hâtivement. On secoue Jan, qui s'était endormi, les bras sur la table. Les matelots sortent un par un. Vous aussi, vous sortez, vous traversez ce pont-avant qui vous est si familier. Vous descendez l'échelle de coupée, et, sur le quai, vous vous retournez. Le chadburn sonne sur la passerelle où des ombres s'agitent. On s'affaire, autour des mâts de charge, autour des panneaux où s'éploient les grands prélarts bruns, dans la lumière jaune des « soleils », dans le grondement des treuils à vapeur. La sirène mugit. Les câbles d'acier raclent les tôles du pont, que martèlent les clous des semelles. Une angoisse vous serre le cœur. Vous frissonnez, dans le vent froid. De l'avant vous vient la chanson de Jan:

« *She's from the bungalow...* »

La tour de la cathédrale se découpe sur un horizon plus clair. L'aube...

Vous connaissez ça.

JACQUES-E. MARCUSE.

Bruxelles-Singapore,
avril-mai 1934.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Romain Rolland : *Quinze ans de combat (1919-1934)*; Editions Rieder. — Emmanuel Berl : *Discours aux Français;* Nouvelle Revue française. — Emmanuel Berl : *Lignes de chance;* Nouvelle Revue française. — André Lang: *Tiers de siècle, Théâtre, Hommes de Lettres, Cinéma;* Plon. — René Taupin et Louis Zukofsky : *Le Style Apollinaire;* Les Presses Modernes.

Quinze ans de combat. — Ce n'était pas une attitude de détachement supérieur que prenait M. Romain Rolland en se plaçant « au-dessus de la mêlée » : il entrait bel et bien dans un combat qui ne devait plus connaître de répit. Lui aussi a droit de reprendre pour son propre compte le mot de Vigny recueilli par M. Massis : « l'ardeur d'un combat perpétuel ». Les temps de l'homme sont finis, ceux de l'humanité sont arrivés. J'entends que, bon gré mal gré et de plus en plus, l'homme est dévoré par les jeux collectifs de l'humanité! Qu'une nature contemplative et rêveuse, comme le destin se hasarde encore à en créer, essaie de se mettre à l'écart des ardeurs grégaires, l'humanité jette le haro sur l'impudent qui aspire à des sentiers écartés. Toute époque a sa forme particulière d'intolérance agressive : celle-ci frappe aujourd'hui l'être révoltant qu'on pourrait nommer l'homme avide de ses chemins particuliers. C'est bien en ce sens que les temps de l'homme sont finis et que ceux de l'humanité sont arrivés. M. Romain Rolland jamais ne chercha une vraie position d'homme à l'écart de la mêlée; en se situant « au-dessus de la mêlée », il prenait un poste de combat contre la guerre et contre les nationalismes exaspérés; il se dévouait ainsi à ce qu'il croyait être la cause de l'humanité.

Puis-je indiquer tout le bénéfice qu'a tiré jusqu'ici l'humanité de l'effort accompli par des hommes singuliers subjugués par une voix impérieuse qui leur ordonnait de ne point se soucier directement des destins collectifs et des problèmes

pratiques les plus pressants, pour avancer aussi loin que possible dans leur chimère, leur fantaisie ou leur poésie propre? Je suis inquiet de voir l'humanité réclamer avec une brutalité croissante le dévouement direct de tous les individus à des tâches immédiates et un peu grosses. Je sais que je parle dans le désert, mais je dis tranquillement qu'à côté du service direct de l'humanité, il est un service indirect plus précieux encore et d'une tout autre nature. Je vais plus loin : certaines choses de haute qualité ont été apportées en tous temps aux hommes par des êtres non seulement insoucieux des problèmes urgents et ardents de la vie collective, mais rebelles à tout amour pour l'abstraction dénommée humanité et purs de toute foi en elle. Je m'excuse de constater des faits aussi évidents, mais nous sommes en un temps où toute évidence prend je ne sais quel air choquant et paradoxal. En un sens, M. Romain Rolland nous fournit un exemple significatif : il est le type de l'homme entièrement dévoué à sa foi en l'humanité et hanté ardemment par l'obsession de ses grandes douleurs et de son avenir obscur. Qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, il faut reconnaître dans sa pensée un souci généreux, mais cette pensée qui se consacre au service direct et urgent de l'humanité incise-t-elle vraiment aux secrètes profondeurs d'aucun problème? En présence de toutes les questions abordées par M. Romain Rolland, on songe que certains aspects cachés n'apparaîtraient vraiment qu'en dépouillant l'amour de l'homme et de l'humanité, la foi en l'homme et en l'humanité!

Quelle source d'amertumes infinies doit offrir notre époque à un être comme M. Romain Rolland qui se propose de faire de son moi propre le lieu où viennent se rencontrer toutes les souffrances et tous les drames de l'humanité de son temps! Quelles angoisses et quels déchirements doit connaître une âme individuelle qui s'impose comme devoir la haine de la violence et de l'oppression et se rebelle contre tout ce qui contredit l'idéal d'amour, de justice et de respect de l'homme pour l'homme! On comprend que M. Romain Rolland s'écrie : « Le spectacle du monde actuel est un enfer. » Quand le spectacle de tous les abus de notre époque est entré dans un esprit, nous dit M. Romain Rolland, « la joie de vivre est morte en lui, jusqu'à l'instant où il s'est résolu

à détruire ce chancre, dût-il, dans le combat, être détruit ». Hélas! j'ai peur que le spectacle des choses humaines, aussi longtemps que le monde sera monde, ne puisse être qu'un odieux scandale aux âmes vraiment éprises d'une humanité libre, juste et fraternelle. Aussi, je suis presque tenté de croire qu'une des faiblesses de notre temps réside dans son trop de confiance aux réformes sociales. Ce trop de crédit fait aux projets de transformations sociales pourrait-il à l'occasion désarmer l'individu en face de la vie, de l'éternelle vie à jamais féroce et enchanteresse? Pareille foi l'empêcherait-elle dans certains cas d'affronter allégrement tout ce qui, dans le monde, dans la vie et dans l'ordre social, restera à jamais déconcertant et révoltant? L'homme d'aujourd'hui risque d'oublier qu'en dépit de tous les aménagements sociaux, le combat de l'homme et du destin est d'abord une chose individuelle où il doit déployer et intensifier toutes ses ressources d'être individuel. C'est formuler une évidence hostile à presque tous les êtres d'aujourd'hui que de dire : l'immense foi aux transformations sociales sera toujours suivie d'une immense déception, parce qu'elles n'élimineront pas ce qui est l'essentiel de l'existence : l'individu face à la tragédie de la vie! Et cela ne veut pas dire qu'il faille accepter passivement tous les abus de la société! Ce serait trop commode pour ceux qui en profitent. La protestation désespérée contre eux et l'espoir invincible, même s'il est mal fondé de les détruire, font partie de la vie de toujours. Nul raisonnement ne pourra jamais rien contre ces forces qui sont elles aussi des forces vitales à jamais renaissantes. Et voilà qui m'amène à envisager l'existence possible de certains conflits secrets de M. Romain Rolland et une manière de définir son rôle terrestre peut-être un peu différente de celle qu'il a adoptée.

Il y a chez M. Romain Rolland une foi : la foi en l'humanité, la foi en son avenir. De même, il tient fort à certaines exigences idéales de son esprit : liberté de pensée et d'expression, large tolérance, respect de l'humanité dans tout homme, refus de toute violence et de toute injustice, droits absolus de la vérité. Ces exigences idéales, il considère comme un devoir de les imposer à toute réalité sociale. Mais il existe d'autre part en M. Romain Rolland, à côté de l'homme de foi

et de l'idéaliste, un être qui affirme sa lucidité et prétend discerner nettement la manière dont l'homme s'est toujours comporté vis-à-vis de l'homme au cours de l'histoire.

Chaque gouvernement, avoue-t-il, qu'il soit impérialiste, bourgeois, fasciste ou communiste, fait immanquablement tout ce qu'il condamne chez l'adversaire et tout ce qui le condamne lui-même à la faillite de ses idéaux, à la ruine.

Et encore :

Je suis un historien, non seulement de métier, mais de nature, au regard sans illusions, habitué au spectacle des vilenies et des égarements chroniques de l'espèce humaine, un libre Français des Gaules qui n'est point dupe des mensonges de la politique et des sacrés principes dont les Etats de tous les temps et de tous les pays habillent leur égoïsme sacré...

Est-il permis de penser que cet homme, qui fait figure d'illuminé et de fanatique, connaît au plus profond de lui-même des instants de conflit aigu entre la lucidité et la foi, les exigences idéales de son esprit et l'éternel réel qui se nourrit de ces exigences tout en les bafouant? J'aime à pressentir ce conflit en M. Romain Rolland, il est le conflit même de la vie! Drame éternel entre l'intelligence et la vie éternellement associées et éternellement antagonistes!

En gros, M. Romain Rolland donne son adhésion à la République des Soviets! Mais, là encore, il est permis de conjecturer des conflits secrets! M. Romain Rolland embrasse la cause des Soviets tout en constatant que leurs méthodes sont une injure constante à toutes ses exigences idéales. Adhésion qui est un acte de foi et un acte de résignation! Au fond, la République des Soviets représente pour M. Romain Rolland l'instrument déplorable de fins à venir qui la dépassent infiniment. Constatation qui ne doit pas aller sans quelque mélancolie!

Certes, M. Romain Rolland n'hésite pas à s'engager à fond et à prendre des positions sans équivoque. En ce sens, il mérite d'en être loué, bien que l'humanité ingrate doive beaucoup de finesses à l'équivoque et aux natures équivoques qui peuvent se nommer ou Platon, ou Montaigne, ou Renan. M. Romain Rolland prend donc des positions tranchées; ce ne doit pas être toujours sans troubles intérieurs. A M. Louis

Rougier, qui opposait à la volonté de tout sacrifier au plus grand bien-être des masses la volonté d'épanouir en leur perfection les âmes de haute qualité, adjurant M. Romain Rolland d'embrasser la cause des élites contre la barbarie montante, de même que « les Boèce et les Symmaque trouvèrent la nécessité de défendre le patrimoine sacré de la civilisation contre le péril qui les menaçait »; à cette invite de M. Louis Rougier, M. Romain Rolland oppose Salvien posant au même temps la question : « Pourquoi la condition des Barbares est-elle meilleure que la nôtre? » Et M. Romain Rolland d'objecter à M. Rougier l'exemple de ces descendants d'illustres familles romaines qui se faisaient naturaliser barbares!

M. Romain Rolland fait figure d'homme révolté contre l'ordre social de son temps et d'annonciateur fanatique de l'ordre nouveau. A bien examiner son jeu, j'ai acquis la persuasion qu'au fond de lui-même il appartient à la race de ceux à qui la vie offre à jamais une matière de véhémente protestation. Et je crois que cet homme qui brûle pour l'humanité doit se sentir bien seul parmi les hommes!

§

Dans ses **Discours aux Français,** M. Emmanuel Berl réunit des articles qui touchent d'une manière plus ou moins approfondie aux grands problèmes du moment. La qualité de sa pensée est un peu inégale : on est surpris de le voir méconnaître le côté escarpé, violent, terrible, audacieux de Racine, mais on ne peut que louer sa perspicacité lorsqu'il affirme que le chancre secret de la France, c'est l'avarice et non la licence des mœurs et lorsqu'il déclare que le meilleur de l'esprit français a toujours été autre chose qu'une admiration discrète pour les coteaux modérés! Parfois il se laisse emporter par la thèse à démontrer sans bien garder le contact avec la réalité : ainsi, lorsqu'il veut nous démontrer à tout prix que le Français d'aujourd'hui n'a pas de vraies raisons de pessimisme, il nous donne un tableau des raisons d'espérer dont quelques-unes ont l'air un peu forcées et un peu voulues. Dans l'ensemble, il faut constater une volonté de voir clair, et de voir clair par soi-même, indépendamment des dogmes de tous les partis et de toutes sortes d'affirmations gratuites

qui, à force d'être répétées, ont fini par prendre un air d'évidence. Je loue M. Berl de savoir rejeter maintes évidences d'aujourd'hui dont la force est uniquement faite du manque de résistance qu'on leur oppose. J'ai même eu assez souvent l'impression de cet accent qui révèle une âme en marche vers elle-même. M. Berl découvre la réalité de la nation et constate que, dans le désarroi du monde moderne, elle est une des bouées où s'accrochent désespérément les âmes affolées. Il lui apparaît qu'une certaine mystique du devenir peut altérer la rectitude du jugement et qu'on en arrive à émettre d'assez bizarres vues sur les choses en les considérant dans leurs rapports avec un sens plus ou moins arbitraire qu'on croit découvrir dans l'histoire. On le voit regarder avec défiance de grandes, solennelles et vagues formules comme « l'esprit faustien » et « l'esprit apollinien » et protester à juste titre contre l'affirmation que l'esprit français se ramène à un esprit apollinien dénué de l'ardeur et de l'élan de l'esprit faustien! Et le voici qui rencontre une troublante question : notre époque n'entrave-t-elle pas à plaisir la formation des grandes individualités?

Le drame, c'est que la société moderne a de plus en plus besoin de chefs et qu'elle en produit de moins en moins.

M. Berl prend conscience que le vrai capital d'un pays, ce sont avant tout des âmes de qualité vigoureusement épanouies. Du coup, il sent puériles telles formules qui reprochent au monde moderne son excès d'individualisme, alors que jamais les groupes n'ont emmailloté à tel point l'individu. Du coup encore, il se demande si la liberté est un préjugé périmé et il rencontre une autre question troublante : le manque d'hommes de premier plan dans tous les domaines ne serait-il pas lié au déclin du goût pour la liberté, pour ses risques et ses ivresses? Questions passionnantes, vous le voyez immédiatement!

Lignes de chance groupe des articles de dates très différentes et dont certains représentent des manières de voir assez éloignées du Berl d'aujourd'hui. Je ne retiens que deux études de ce livre : *Introduction à Gœthe* et *La Mode en 1932* dont le sujet est uniquement littéraire. Gœthe inspire avec bonheur la plupart de ses commentateurs d'aujourd'hui. Privilège dû peut-être à ce que Gœthe incite à envisager les

grands problèmes relatifs à l'art de vivre, et qui passionnent tout particulièrement notre époque par le fait même qu'elle sent profondément son insuffisance en pareil domaine. M. Berl a su mettre le doigt sur quelques problèmes capitaux posés par la grande expérience de vie, de pensée et d'art qui se nomme Gœthe. L'intérêt porté à Gœthe, remarque-t-il, dépasse peut-être l'intérêt que nous portons à ses œuvres, au point que l'intérêt que nous portons à l'homme sous-tend toujours l'intérêt que nous portons à l'un de ses ouvrages. Problème curieux! Il m'a frappé depuis longtemps; je le pose à ma façon et je le nomme le problème du chef-d'œuvre absolu. J'appelle chef-d'œuvre absolu celui qui s'impose par lui-même, indépendamment de l'intérêt qu'on porte à son auteur. L'autre type de chef-d'œuvre est celui que nous admirons dans la communication qu'il garde avec son auteur. *Madame Bovary* est un chef-d'œuvre absolu, mais prenez le cas des livres de Barrès et de Gide. Ni l'un ni l'autre n'ont donné, je crois, le livre qui se détache vigoureusement de son créateur pour mener une vie propre et irrésistible. M. Berl met également en lumière un problème décisif de Gœthe : l'union d'un tempérament non-conformiste et d'une accommodation réelle à l'ordre. Et voici une formule heureuse : Gœthe a fait « coexister dans sa vie et dans sa poésie le besoin permanent de révolution et le besoin éternel d'identité ». L'étude sur *la Mode en 1932* abonde en remarques alertes et subtiles sur la littérature d'après guerre et sur son usure. Mais qu'il est dangereux d'être prophète! M. Berl voyait le goût public s'orienter vers un renouveau d'Anatole France et vers le confortable de l'esprit 1900... Et, presque aussitôt, c'était *le Voyage au bout de la Nuit*, qui allait faire un départ aussi foudroyant qu'imprévu.

§

C'est un livre alerte, riche et en un sens très amusant que nous apporte M. André Lang avec son **Tiers de Siècle,** qui restera un curieux document sur le cinéma, le théâtre et la littérature de la première partie du XXe siècle. J'ai beaucoup goûté le récit intitulé *L'Equipée des Jeunes Auteurs,* qui conte les aventures tragi-comiques d'un groupe de jeunes écrivains qui voulurent fonder en 1925 un théâtre alors qu'ils étaient

plus munis d'espoir et de projets que de pécune. Avec ses péripéties tour à tour attendrissantes et cocasses, vous avez là un vrai petit roman documentaire, vif et nerveux, plein de péripéties et vrai par-dessus le marché. La plus grosse partie de l'ouvrage est constituée par un voyage au Pays des hommes de lettres. La plupart des écrivains connus du XXe siècle sont incités à la confession. Et cela ne manque pas de piquant! Devinez quel écrivain d'aujourd'hui conteste à l'imagination la première place dans l'art? Eh bien! c'est M. Pierre Benoit, qui s'efforce de mettre bon ordre dans ses romans aux « écarts d'imagination » de la vie! « Nous vivons dans le merveilleux et le surnaturel », s'écrie M. Bernanos. A l'écrivain d'en donner conscience à ses lecteurs! M. Francis Carco y va de son coup de pied à Flaubert : « L'homde-lettres, type Flaubert-Croisset, a vécu. » Il se peut, mais Mme Bovary et Frédéric Moreau s'acharnent à vivre, et pour longtemps! « Lorsqu'on comprend bien tout de suite, c'est souvent qu'il y a peu de chose à comprendre », affirme M. Jacques Chardonne. M. Dekobra donne la formule du roman irrésistible : « Fiction fascinante + style original = bon roman. » Qu'on s'assimile la formule et les bons romans vont pulluler. Notre grand et vaillant J.-H. Rosny aîné n'a pas peur de lire et se gausse gentiment de ceux qui craignent que la lecture n'émousse leur originalité ! Les révélations de M. André Gide sur le peu d'échos de ses premiers romans m'ont stupéfié. « *L'Immoraliste,* à son apparition, a eu deux articles... et encore... deux articles d'amis... ils m'avaient été promis. » Voici enfin un joli mot de M. Georges Duhamel : « Il semble qu'on ne se soit jamais autant inquiété du bien-être et de la sécurité de l'individu, et on ne l'aura jamais sans doute autant brimé. » Un mot spirituel qui est aussi un mot profond!

Il faut me borner. Je me contente donc de vous signaler un livre de considérations très techniques, très serrées, et qu'on voudrait parfois plus aérées, sur le **Style Apollinaire.** Vous y trouverez rassemblées de multiples et curieuses citations d'Apollinaire qu'on est heureux d'avoir ainsi groupées sous la main.

La poésie, disait Apollinaire, est aussi fausse que doit l'être une

nouvelle création au regard de l'ancienne. Quelle fausseté enchanteresse!... La fausseté est une mère féconde...

Voyez le jugement curieux sur Laclos et *les Liaisons dangereuses* :

Exprimer avec liberté ce qui est du domaine des mœurs, on ne connaît pas de courage plus grand chez un écrivain... 1782, c'est la date mémorable de la publication des *Liaisons dangereuses* où, officier d'artillerie, il tenta d'appliquer aux mœurs les lois de la triangulation... Des mesures angulaires calculées par Laclos naquit l'esprit littéraire moderne...

Laclos placé à l'origine de la littérature vraiment moderne, voilà qui est bien curieux et bien intéressant!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Renée Vivien : *Œuvres complètes*, t. II, Alphonse Lemerre. — Marthe Boissier : *Les Musiques Incertaines*, la Revue des Poètes. — Andrée Petibon : *Sur le Chemin du Rêve*, Editions Clartéistes. — Marie de Sormiou : *Cantique au Cantique des Cantiques*. Editions du Trident. — Madeleine de La Chapelle d'Apchier : *Le Collier de Jade*, S. N. d'Editeur. — Claude Chardon : *Trois Roses, Dauphiné*, Arthaud, Grenoble. — George Day : *Clavier de Cristal*, Messein. — Paule Reuss : *Le Génie de l'Amour*. — Yvonne Lenoir : *Romances*, Nouvelles Editions Latines. — Anne Tanchard-Maré : *Les Brouillards de l'Ame*, Eug. Figuière. — Lucie Wallace : *A l'Enseigne du Gai Soleil*, La Caravelle.

Le tome deuxième des **Œuvres Complètes** de Renée Vivien rassemble les poèmes où sa troublante maîtrise s'affine, s'assouplit, atteint au plus haut point. On sait que peu à peu elle se dégage des influences, tout au moins des influences de poètes français et, sauf, à peine Swinburne et Rossetti, des influences de poètes anglais. Elle s'est mise à l'étude de celles, ses sœurs, qu'elle appelle les *Kitharèdes*, les sœurs, les amies, les compagnes, les disciples de la grande Psappha. Elle traduit, elle groupe leurs vers épars, les fragments. Elle s'efforce, d'un cœur enthousiaste, à les compléter; souvent elle paraphrase. Il n'importe, c'est un recueil de libération, d'exercice et de préparation. Ce sont les autres qu'elle écoute, qu'elle croit entendre, ardente et fidèle. C'est elle-même, elle seul qu'elle découvre. *A l'Heure des Mains jointes*, sa prière amollie et à la fois impérieuse enlace de l'effluve du désir et de l'adoration la forme jeune des vierges qu'elle aime. Elle

suit et creuse *les Sillages,* et certains poèmes où tremble sa foi sont d'une harmonieuse, fière et tendre beauté, mais, le plus souvent, non sans mélange. Elle sait trop que son attitude, que ses goûts, son amour s'opposent à ceux qu'admet son temps; elle se dresse en des sursauts de révolte, elle revendique et plaide ses droits. Pour se complaire à des poèmes d'audace pure, mêlés de compassion, de douleur, de crainte, il en faut enfin venir aux séries posthumes, et plus particulièrement aux poèmes réunis sous le titre *Haillons.* Elle se sent au seuil de la maturité, sinon de la vieillesse, et que son existence fut aride: là des accents contenus et profonds lui échappent. Elle est plus réservée, plus humaine d'une sorte de désespoir qui désormais la possède et la dirige vers la mort. L'épilogue est contenu dans ce bref poème, *Epitaphe sur une Pierre Tombale:*

Voici la porte d'où je sors...
O mes roses et mes épines!
Qu'importe l'autrefois? Je dors
En songeant aux choses divines...

Voici donc mon âme ravie,
Car elle s'apaise et s'endort
Ayant, pour l'amour de la Mort,
Pardonné ce crime : la Vie.

O pauvre, chère, grande Muse secrète, effeuillons des guirlandes de violettes pâles sur votre pierre tombale. Vous avez aimé la forme féminine, la plus délicate, la forme parfaite, et vous avez aimé la poésie: qu'est-il, au monde, au-dessus de cela?

Il y a, au nouveau livre de Mme Marthe Boissier, **les Musiques Incertaines,** une partie, un ensemble de poèmes adressés, dans tout l'émoi d'angoisses, de joies renouvelées et finalement d'un désespoir courageux et poignant, *à l'Enfant* malade, fiévreuse, pâlie, dolente, douloureuse, un instant rendue à une apparence de santé et soudain, hélas! emportée par la mort. Tout ceci est d'une grandeur éperdue et sensible, d'une beauté profondément humaine que nulle âme touchée d'un deuil et simplement accessible à l'intime majesté des souffrances de la vie ne saurait mettre en discussion. Ce ne sont pas seules les mères, les pères, éprouvés par

les tortures d'un tel chagrin, qui écoutent, le cœur étreint, et se ressouvenant; non, l'angoisse, la résignation digne et résolue, la tendresse si durement bousculée, la confiance maternelle perdue et ne trouvant de ressources que dans la foi, nul homme, nulle femme qui ne ressente, à l'écho de telles tristesses, la communion d'un sentiment essentiel que la destinée saccage, anéantit, la commotion redoutable du peu de poids qu'on les vies les plus précieuses, les plus promises à l'espoir, les plus sourieuses et fleuries.

Combien de fois déjà ceux qu'a frappés le malheur ont songé à trouver dans l'art, plus spécialement dans le chant du poète, un allégement, une consolation! Ici, ce n'est point cette faiblesse, pourtant bien respectable, mais, comme aux pages tremblantes et farouches des *Contemplations*, comme en des poèmes de Desbordes-Valmore, le chagrin d'un être isolé en ses méditations, en ses remous d'abandon, de résolution, de désespérance et d'illumination presque sereine, dans la fragilité de ses pleurs, dans la hardiesse de ses fermetés reconquises en marche vers l'avenir, absorbe, exprime, signifie l'immensité, latente au cœur de tous les affligés, et, aussi, les momentanément épargnés, l'immensité de leur désolation, de leur stupeur, de leur effroi, de leur retour nécessaire et de leur consentement, plus ou moins rasséréné, à la fatale évolution des existences terrestres.

Me permettrai-je d'appeler l'attention de Mme Boissier sur ces poèmes? Elle sait, à coup sûr, sans que j'aie à le lui signaler, l'ingénuité, la spontanéité, l'élan invincible qui l'obligeaient de les écrire. Elle ne cédait à aucune autre pensée, c'était sa vie même épanchant, au milieu des soins qu'elle prodiguait, de son attentive garde, de sa sollicitude tendre, le trop-plein de son découragement refoulé ou de ses plus éclatants renouveaux d'espoir. Elle ne songeait pas à alimenter, soutenir, renforcer la substance de ses chants en y introduisant des éléments de convenance décorative, traditionnels, ou inspirés par ses particulières réflexions, des développements ingénieux de l'idée, des spéculations. Le poème à ses grands moments est une force, rien de plus, une expression de la nature, avec cette réserve, toutefois, et c'est le point auquel j'en voulais venir, que cette force jaillisse, réglée et pleine, dans une présentation appropriée à lui

donner toute sa valeur, à ne la trahir de l'écume d'aucune faiblesse, d'aucune défaillance. C'est parce que Mme Berthe Boissier est en possession d'une technique solide, souple, multiple et sûre la plupart du temps, que ces poèmes étreignent la pensée de tant de grandeur qui pénètre et qui émeut.

Maintenant, je pense, le poète comprendra pour quelle raison ce n'est pas les musiques de ses rythmes et de ses chants que j'estime incertaines, ou la grâce, ou la vigueur de leurs ondulations, mais les qualités ou la nature, trop souvent insuffisante, de ses inspirations. Au lieu de développer, sitôt qu'il lui apparaît à l'esprit, le motif qui captive son imagination, selon les procédés heureusement désuets du scolaire développement, que ne s'avise-t-elle toujours, comme elle le fait parfois, d'attendre, de grouper des motifs, de les renforcer en les fondant l'un à l'autre: un poème n'est jamais trop plein de signification, mais cette signification est plus féconde d'être par la magie de quelque incantation invisible suggérée en l'esprit du lecteur, plutôt qu'insistante par l'apparat de trop d'éloquence. Sans parler d'une admirable déploration sur la mort d'Anna de Noailles, Mme Berthe Boissier franchit parfois le seuil, et l'on trouve dans son recueil mainte pièce, dépouillée d'accent oratoire ou d'ornementation inutile et factice — que ne déparent pas les dehors fâcheux d'une trop déplorable facilité, où grandit, se concentre, s'affirme son très beau talent de poète véritable: *Féerie,* par exemple, *A l'Ami Inconnu,* cette charmante *Dryade,* qui la rapproche d'une inspiration délicieuse d'une autre femme sincèrement poète, Jeanne Marvig, *Sur le Chemin de la Vie* où elle m'a fait songer à Léon Dierx...

Le livre par lequel débute Mme Andrée Petibon **Sur le Chemin du Rêve** est tout scintillant de charmes ou, si l'on préfère, de bonnes volontés éparses. Le vers est en général bien construit, ingénu et souple, selon des convenances lamartiniennes sans doute. Le poème est trop pressé d'exprimer ce que les vers ne sont pas, dans une vigueur assez nourrie, dans un jaillissement assez original, capables de dire. Il est vrai que l'auteur ne répudie pas certains essais écrits à l'âge de seize ans, mais il paraît vraisemblable que les plus récents ne sont pas d'un âge de beaucoup plus avancé; toute la fraîcheur, la spontanéité parfois heureuse, parfois incons-

ciemment maladroite d'un art très jeune en sont le mérite principal ou la souriante faiblesse.

Assez singulièrement le poète se compare, en son adolescence, à un cheval égaré, mais à présent elle subit les bienfaits du frein, dont elle apprécie les nécessités. Mme Petibon se plaît aux vastes méditations métaphysiques et religieuses, non point sur l'aile seulement d'un sentiment inné ou instinctif, mais il apparaît que les secrets du mystère éternel ont sollicité les patientes recherches de son intelligence et elle est à coup sûr d'un esprit profondément cultivé. Ce qui lui manque, c'est la pratique de l'instrument dont elle se sert, c'est la sûreté d'un savoir technique, un assouplissement aux exigences du rythme et l'invention des images qui dotent le vers de sa magie musicale et de ses puissances de suggestion. Il ne suffit pas qu'on soit « poète dans l'âme », l'art est plus exigeant. Un bon, un subtil ouvrier avant tout, mais qui sache emplir de substance forte et neuve ses cadres, ou plutôt que ces cadres présentent la juste et nécessaire surface à contenir cette substance: leur harmonie ne fléchit pas, ne saurait être plus heureuse, si différente. Ces sommaires remarques, j'y suis autorisé, parce que je n'ignore chez Mme Petibon ni l'ambition de s'élever haut, ni que tout ce que ses premiers essais laissent à peine entrevoir se réalise peu à peu dans les quelques poèmes parus, depuis son livre, dans des revues.

Mme Marie de Sormiou a composé un **Cantique au Cantique des Cantiques,** qui est, dans ses deux parties, *Epithalame, Prière après le Chant,* une ardente paraphrase, une imitation avec allusions constantes et traductions partielles, — une valable transposition écourtée sous la forme de deux odes lyriques. Elles ne sont pas sans mérite.

Rythmes variés, vers bien faits, jolie invention d'images, beaucoup de talent, un mérite de savoir et de grâce dans cet ajustement qu'est **le Collier de Jade** de Mme Madeleine de Lachapelle d'Apchier. La sensibilité ne s'y dénonce guère.

Collaboratrice dévouée aux *Trois Roses,* revue que dirigea à Grenoble jusqu'à sa mort en 1918 le précieux et fin poète Frantz Simon, Mme Claude Chardon reprend ce titre, en hommage au disparu, et intitule son volume de poèmes **Trois Roses-Dauphiné.** Ils se composent de vers d'une apparence

impromptue, d'un art aisé, mais emplis de piété et d'un sincère sentiment de la nature.

Les poèmes que suscite de son **Clavier de Cristal** Mme George Day sont d'un développement ingénieux et plein de grâce, le rythme traditionnel ou plus libre selon les cas en est frais et sûr. Belles pages d'amour et de délicat sentiment.

Plus de ferveur, d'élan contenu aux poèmes où Mme Paule Reuss chante **le Génie de l'Amour.** Dieu et son bien-aimé, elle le proclame, ne sont point dissemblables... « puisque c'est Moi qui t'aime en lui, et Moi qui l'aime en toi ». Le livre est un hommage « à la main divine de Mme de Noailles, qui sut ne m'abaisser que pour m'élever, ne me faire honte que pour me donner de la lumière »...

Romances par Mlle Yvonne Lenoir. Aux pages liminaires par Mme Blanche Vogt, cette ligne: « Mariez-vous donc, lui répétais-je aux premiers jours de notre amitié. » Puis: « Elle secouait ses boucles, faisait descendre sur son regard d'orage ses paupières aux pétales de rose-thé. Et elle répondait: Non! »

Rien de plus correct, de mieux animé de l'enthousiasme utile aux poètes, de plus égal en ses images et ses rythmes que **les Brouillards de l'âme** par Mme Anne Tanchard-Maré. C'est d'une poésie estimable, facile, familière, sans nouveauté, sans risque, recommandable.

A l'Enseigne du Gai Soleil, Mme Lucie Wallace s'immobilise moins que la plupart de ses sœurs aux rêveries de l'amour dédaigneux ou déçu. Elle vit au jardin. Elle marche sur la route vers les cimes, devant la mer. Et ses chants comme improvisés au rythme de ses pas, s'emplissent du souffle bousculé des espaces, de rais de lumière et d'une grande ombre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gabriel Brunet : *Une femme se cherche, roman d'aventures intérieures*, « Mercure de France ». — Jacques de Lacretelle : *Les années d'espérance*, Gallimard. — Francis Carco : *Ténèbres*, Albin Michel. — Aragon : *Les cloches de Bâle*, Denoël et Steele. Constance Coline : *La main passe*, Flammarion. — Henri Pollès : *L'Ange de chair*, Gallimard. — Henri Strentz : *Le roi du violon*, E. Figuière. — Charles Deulin: *Contes d'un buveur de bière*, Editions Jean Crès.

Les lecteurs de cette revue apprécient, sans doute, suffi-

samment M. Gabriel Brunet, critique, pour que je n'aie pas à leur vanter ses mérites de juge littéraire. Mais voici qu'il publie, aujourd'hui, **Une femme se cherche,** *roman d'aventures intérieures;* et de le voir se révéler écrivain d'imagination n'étonnera que les esprits inattentifs. La critique de M. Brunet est celle d'un artiste, en effet, qui prend prétexte des œuvres d'autrui, sinon pour parler de soi, comme disait l'autre, du moins pour lancer sa curiosité à la découverte. Il a en horreur les généralisations, au surplus, et l'intelligence aussi peu dogmatique que possible. Point d'absolu à ses yeux. Rien qui n'ait son contraire. Toute idée exige d'être *dissociée*... Danielle, l'héroïne de son roman, est un abîme de contradictions. Vingt individus différents composent sa personnalité orageuse, ou plutôt vingt individus se disputent son âme et font d'elle ce palais « souillé par la cohue » dont parle Baudelaire. Comment elle a vécu, dans de telles conditions, on le devine, et que sa vie n'a été qu'une suite d'aventures allant du simple caprice à la passion, en passant même par la trahison, et par le crime... Quoi de vrai ou de sincère dans tout cela? Rien, sans doute, et ses contradictions et ses mensonges n'ont été que des phantasmes. Gardons-nous de la traiter de monstre! Sa confession (*Une femme se cherche* est écrit à la première personne), c'est l'histoire que chacun de nous pourrait écrire de lui-même, s'il avait l'esprit lucide, mais lyriquement (j'allais dire *épiquement*) exaltée ou sublimée. La recherche de Danielle (sa recherche de l'amour où elle s'oublierait) c'est encore, sur un autre plan, sans doute, la recherche du Graal. Aussi bien, l'œuvre de M. Brunet me paraît-elle essentiellement musicale, et me fait-elle songer au *Parsifal* de Wagner, orchestrée qu'elle est comme un opéra. Danielle se tourmente, elle souffre, parce que, ayant conscience de sa complexité, elle ignore le secret d'harmoniser ses différents « moi », ou de vivre en paix avec eux. « L'oubli de moi-même » demandait le Manfred de Byron aux dieux. Voyez Danielle, dans la première partie du livre de M. Brunet, intitulée *Coups d'archet anxieux,* essayer de se définir... La simplicité lui manque, c'est-à-dire cette acceptation qui permet de croire à l'équilibre ou à la continuité. Ne symboliserait-elle pas notre époque — notre romantisme? tout romantisme étant précisément l'impossibilité

d'accorder des contraires ou de les unifier dans une certitude provisoire. Mais qu'elle incarne ou non le nouveau « mal du siècle », Danielle est une créature de chair et de sang et dont la complexité enchanterait un psychologue de profession. Son secret, le secret de son trouble, sinon de son détraquement, un disciple de Freud ne le trouverait-il pas dans l'effet que produisit, sur la sensibilité de la jeune fille qu'elle était encore, l'aventure qui lui arriva dans un train? Un homme qu'elle trouvait laid, mais qui semblait indifférent à son charme, lui prit d'autorité la main sans rien lui dire... et elle la lui abandonna — domptée. Une brute qui abuserait d'elle... Voilà ce que nous l'avons entendue souhaiter, à plusieurs reprises, au cours de sa confession, avant le lourd, l'accablant aveu qui annonce la fin de celle-ci.. C'est le motif musical qui traverse la symphonie ou qui réapparaît de-ci de-là dans son cours, comme les pierres d'un torrent... Danielle avait besoin d'une force au-dessus d'elle-même, de ses subtilités et de ses arguties, comme nous avons besoin d'une foi qui nous discipline et nous oblige à ployer le genou. Un ordre extérieur fictif, si vous voulez, peut seul remédier à notre anarchisme spirituel, puisque la règle de la nature ne nous suffit pas, ne nous suffit plus. « Si les hommes qui ont été des dieux l'avaient été par incapacité d'être des hommes comme tout le monde! » écrit quelque part Danielle. Mais on n'en finirait pas de philosopher autour de l'émouvant poème (je dis *poème*, de préférence à *roman*) qu'est le récit de M. Brunet. Il abonde, ce récit, en observations profondes et en éclatantes images; et il faut le reprendre, après l'avoir lu pour ne pas perdre le bénéfice de ses plus précieuses richesses. Quel éclat! Quelle variété! Quelle fougue!

Les lecteurs des *Hauts-Ponts* par M. Jacques de Lacretelle, n'ont pas oublié que ce roman s'interrompait, à la fin du volume *Les Fiançailles*, par la grossesse de Sabine et par sa rupture avec son amant qui lui léguait une forte somme d'argent pour pourvoir à l'éducation de l'enfant naturel à naître. Dans **Les années d'espérance**, Sabine qui vit retirée, mais près des Hauts-Pants, ne cesse de convoiter le domaine vendéen, autrefois propriété de ses parents. Alexis a grandi, et M. de Lacretelle nous révèle l'âme que l'hérédité, et le

mystère de son destin ont faite à cet adolescent, puis à ce jeune homme. Le fils de Sabine est un imaginatif, comme sa mère, mais d'une espèce plus chimérique. Il s'apparente à Silbermann et à la Bonifas: c'est un être qui vit en dehors des autres, en effet; mais plus peut-être à cause de son caractère rêveur que de sa condition sociale; et l'étude de sa personnalité me semble ce qu'il y a de meilleur dans *les Années d'espérance* qui m'ont paru, dans l'ensemble, un peu languissantes. Alexis ne partage pas, on s'en doute, l'ambition de sa mère. Et quand elle réussit, grâce à un stratagème abominable, à chasser M. de Prieix des Hauts-Ponts, si le jeune homme consent à employer sa fortune au rachat du domaine, c'est sans enthousiasme qu'il y rentre. Une amère déception amoureuse a été, pour le jeune homme, la rançon de la victoire maternelle, et nous devinons que l'avenir ne le comblera pas plus qu'il ne comblera Sabine elle-même. Le châtiment se prépare... Je dis « le châtiment », car il semble bien qu'en dépit de son objectivité, M. de Lacretelle ait voulu montrer qu'il y a dans la vie une sorte de justice, ou, plutôt, que les réussites matérielles que nous y accomplissons ne nous donnent presque jamais le bonheur. Isolés parmi les humains, Sabine et Alexis sont, aussi, des étrangers l'un pour l'autre! L'ambitieuse ne trouve pas, dans la reprise des Hauts-Ponts, l'exaltation, le *tremplin* qu'elle en attendait dans « Les années d'espérance » — et le rêveur cherche, au delà de ces pierres et de ces champs, l'objet de ses secrètes ferveurs. La simplicité, la fluidité du style de M. de Lacretelle — dans ce volume comme dans les précédents — font l'enchantement des amateurs de beau langage.

Comme je l'annonçais, à propos de son dernier livre, M. Francis Carco a renoncé aux apaches. C'est que ces messieurs ont cessé aussi complètement d'exister sous la forme où nous avions accoutumé de les voir peindre, depuis près d'un siècle, que leurs homonymes de l'Amérique du Nord. M. Carco nous montre des bourgeois dans son nouveau roman, **Ténèbres;** mais ces bourgeois ont les sentiments troubles, les passions primitives, aussi, des gens « du milieu ». Ce ne sont ni des intellectuels, ni des raffinés. Maurice Merrières, notamment, qui, marié à une jolie femme qu'il trom-

pait, non seulement a tué son rival (un peintre à demi-bohème), quand elle l'a trompé à son tour, mais se livre sur elle à des sévices, comme on dit en style judiciaire, une fois libéré de prison, après son meurtre. Il a *fait* cinq ans. Ce n'est pas de chance, et les jurés se montrent, en général, plus indulgents pour les maris bafoués qui « lavent dans le sang » leur déshonneur. Il rentre donc chez lui, pour reprendre la vie d'autrefois avec sa femme, laquelle — chose étrange — n'a pas voulu divorcer. Il se peut que, tout en détestant le crime de Merrières, elle éprouve, en secret, un regain d'amour, tout physique, pour son mari — à cause de ce crime même... Une scène — du moins — où elle s'offre à Maurice, après qu'il l'a battue, nous le laisserait supposer... Cette entêtée, rageuse et nerveuse, a du goût pour les hommes qui lui font violence: à preuve la façon dont elle s'est livrée à son peintre... Mais Merrières qui est l'objet de la malsaine curiosité des gens (c'est étonnant comme on le reconnaît partout!), Merrières qui est sans place et se sent rejeté par le monde, a voulu revoir l'atelier où il a tué. Quelques mots malheureux d'un voisin — un maniaque très pittoresque — éveillent ses remords somnolents, et le voilà en proie au mal de « l'homme traqué ». Tourmenté obscurément aussi, je pense, par l'idée du sang versé, il ira répandre le sien, une nuit, sur lieu de son crime. Toute cette psychologie déconcerte ou déroute un peu, et, je le répète, n'est pas celle qu'on a l'habitude de voir prêter aux « honnêtes gens »... N'empêche que quelques évocations sont, ici, traitées de main de maître: celles du pugilat chez le peintre, et de son départ pour l'hôpital; celle du suicide de Merrières. On ne saurait mieux les comparer qu'à des eaux-fortes.

On se convainc, dès la première des 440 pages du roman de M. Aragon, **Les cloches de Bâle,** d'avoir affaire à quelqu'un. On s'aperçoit vite, aussi, que ce quelqu'un est un militant pour qui la plume est outil de combat. Il sait la manier: le monde dont il fait défiler devant nous les élégantes pourritures, et qui l'indigne, peut amuser amèrement des lecteurs à qui les considérations de classes demeurent indifférentes. C'est frétillant, nacré, avec une odeur *sui generis* de volupté et de corruption — celle de la marée qu'on déballe — avec des contorsions de bêtes qui veulent à tout

prix vivre, et bien vivre... Les femelles, dans ce *struggle for life*, sont plus déchaînées que les mâles. Et, de fait, sans elles, la déraison disparaîtrait de la terre; la vie, aussi, du reste. Elles sont nombreuses: Diane, dite de Nettencourt, sa famille et ses entreteneurs, type de Pompadour troisième République; Catherine Simonidzé, ardente, et dont les ardeurs sociales sont une luxure de plus; Clara Zetkin, l'Allemande spartakiste. L'action, au travers de laquelle elles tracent leur sillage, n'est pas résumable. Des « affaires », des grèves, des amours, des maladies et des suicides dont elles sont le mobile et le centre secret. Cela raille ou gémit, innombrable comme la mer. Supposez (c'est l'auteur qui suppose) ces génératrices de perturbations touchées par la grâce communiste, la mer aussitôt s'apaise, c'est l'immobile bonheur et l'immobile perfection, ici-bas, et non plus dans le ciel où les croyants de jadis les reportaient sagement... Mais, mû par ce rêve, M. Aragon nous procure un spectacle animé, passionné. J'oubliais: les cloches de Bâle, ce sont celles qui sonnèrent en novembre 1912 pour le congrès international contre la guerre. Dix-huit mois après, d'autres cloches sonnaient en glas, chez nous. Et aujourd'hui, on est à attendre, dans l'angoisse, que résonne ce même glas... *Bella matribus detesta; bella feminarum luxu instaurata.*

Dans **La main passe** par Mme Constance Coline, Gisèle, femme d'un libraire important, donc très pris par sa fonction sociale, ajoute sur le tard au luxe dont il l'entoure, celui dont il la sèvre: un amant. Sa cadette, Marion, le lui ôtera pour s'en faire un époux. Aux temps romantiques, quel thème à emportements! En notre ère aux désordres réglés et répartis dans des horaires fixes, à peine s'il bémolisera la ritournelle du quotidien. Les deux femmes, ni l'homme ne se dénuderont jamais devant nous. Par éclair, une attitude ou une réticence nous suggèreront seuls l'exaspération de leurs nerfs — je ne dis pas de leurs sens ou de leurs âmes. Celles-ci et ceux-là, standardisés, ont perdu les grandes réactions *personnelles*. Nos ténors d'affaires, et le monde qui gravite autour d'eux, aiment sans franchir un cercle étroit de convenances dont la primordiale est de ne jamais engager au jeu sa « situation ». A l'amour, voilà arrachées les ailes

et la furie: le divin. Le vrai charme de ce livre, c'est son humilité, les épaules qu'il fléchit sous un ciel trop bas.

Elène (sans *h*), **L'Ange de chair**, de M. Henri Pollès, n'est pas comme les autres: on le croit, ce qui revient au même. Et cet être d'exception se comportera sensiblement comme ses consœurs les moins exceptionnelles, pourvues d'un peu de tempérament: crise de dévotion, correspondant à la puberté, crise amoureuse, avec un premier amant poétique; autre crise, avec un second amant réaliste. Dans la vie « ça se tasse »; dans le roman, la « paradoxale et irréductible » Elène, la belle, « trop pure pour devenir vieille femme » se jette dans la mer. Histoire échevelée, où il y a quelques heureuses formules.

Avec **Le roi du violon** nous retrouvons M. Henri Strentz, dont je louais, récemment, *L'homme aux mirages*. *Le roi du violon* est un recueil de nouvelles comme un poète, seul, en peut écrire. Le hasard d'une observation ou d'une rêverie en a semé le sujet, comme une graine, dans l'esprit de l'auteur. Il y a germé et il a donné sa fleur. On songe à Alphonse Daudet, à Paul Arène, à Gérard de Nerval et... à Erckmann-Chatrian.

Ce recueil — les **Contes d'un buveur de bière** par Charles Deulin — fut populaire bien avant la guerre, un peu à la façon de ces mêmes Erckmann et Chatrian dont il a la bonhomie recouvrant une sagesse avisée. *Le compère de la mort*, par exemple, ou *Le poirier de misère*, sont de purs joyaux du *folk-lore*. Et l'on y peut prendre encore, comme à *Peau d'âne*, plaisir extrême. La réédition est ornée de bois d'une goguenarderie très flamande.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Divorçons, trois actes de Victorien Sardou, à l'Odéon.

Depuis quelque temps déjà, Sardou me préoccupait; mais, comme on n'a jamais le loisir de faire tout ce que l'on voudrait, cette préoccupation demeurait à l'état de velléité indécise. D'ailleurs, on ne voit pas que Sardou soit un sujet d'études. Nul professeur de Sorbonne n'a engagé quelque étudiant arménien ou néo-zélandais à lui consacrer une thèse monumentale. Je ne suis pas sûr qu'on ait fêté en 1931, il y

a quatre ans, le centenaire de sa naissance. Et puis ses œuvres ne sont pas commodes à lire. Elles sont dispersées en brochures plus ou moins rééditées. Son théâtre complet n'a pas été rassemblé comme le furent de leur vivant ceux de Dumas fils, d'Augier, de Meilhac et Halévy, ses contemporains. Penser que ces noms de théâtre furent si célèbres! Qu'en reste-t-il? *Le Gendre de M. Poirier, la Dame aux Camélias, la Belle Hélène*... Et pour Sardou? *Madame Sans-Gêne*. De tout cela, qui fit tant de bruit, ne demeure-t-il vraiment qu'une cendre si légère? De Sardou, qui fut trente ans académicien, n'y a-t-il véritablement pas un petit ouvrage privilégié qui soit digne de persister dans le répertoire de la Comédie-Française? Tous ces gens-là n'ont-ils été bons qu'à exciter les vitupères de Becque, leur rival infortuné, que l'assentiment de la postérité plaça si haut par-dessus eux?

Explorons notre mémoire : voici un fin visage à la François Coppée, dont nous avons retrouvé l'image il y a quelques semaines dans le vestibule du théâtre Déjazet, et sur lequel la vieillesse devait imprimer un sourire un peu voltairien. Puis voici la rumeur confuse des succès de Sarah Bernhardt. On sait qu'il la fournit de pièces pendant de longues années; à distance, il ne semble pas que leur collaboration ait été d'une fécondité durable. Assurément, elle fut fructueuse, et cela compte; mais, à part cela, ne se firent-ils pas mutuellement tort? Elle à lui, qui composa à son intention des ouvrages qui ne paraissent pas devoir traverser les siècles. Lui à elle, qui fut détournée par des Théodora et des Gismonda du service d'un art supérieur. Il est vrai que les acteurs qui ont laissé le plus illustre souvenir — et Sarah Bernhardt compte bien à leur nombre — n'abordèrent point que des œuvres immortelles. Certains même ne le firent jamais. Sarah Bernhardt n'a pas joué plus de choses médiocres que ne le fit Rachel, pour qui Musset envisagea d'écrire une *Frédégonde* dont il suffit de lire les fragments pour voir que ces créatures prestigieuses ne sont pas toujours des inspiratrices de chefs-d'œuvre. Puisque Sarah Bernhardt ne pouvait se consacrer uniquement à Shakespeare, à Corneille et à Racine, il valait autant qu'elle jouât du Sardou qu'autre chose, et de même, puisque Réjane ne joua jamais de Molière ni de Beaumarchais, — du moins à ma connaissance, —

estimons-nous contents qu'elle ait rencontré Mme Sans-Gêne.

Je n'étais qu'un fort jeune enfant lorsque je vis *Madame Sans-Gêne*, à l'époque de sa création. Je ne l'ai pas lu depuis, et pareillement je n'ai jamais lu ni vu *La Tosca* ni *Théodora*. Ces grands succès populaires n'évoquent dans mon esprit que des souvenirs de photographies. Celles de *La Tosca* sont fort belles. C'est du meilleur Nadar. Sarah Bernhardt, appuyée sur une haute canne, une gerbe de fleurs dans les bras et le visage auréolé d'un chapeau rond, offre une ravissante image, et il y a du tragique dans celle où on la voit qui dispose des candélabres de chaque côté du cadavre d'un homme qu'elle a, je crois, assassiné. Les photos de *Théodora* sont plus mélodramatiques et, en les considérant, elles me détermineraient à donner à cet ouvrage une place inférieure à celle où je serais disposé à mettre l'autre. Mais ce n'est pas sur de tels documents que l'on peut faire de la critique littéraire, ni même de la dramatique.

Si l'on essaie de retrouver l'impression qu'exerça Sardou sur ses contemporains, on croit remarquer qu'on lui fit payer la rançon de son succès en le traitant comme s'il n'appartenait pas absolument à la littérature. Le pauvre Becque le méprisait profondément. On lui reconnaissait généralement de l'adresse et du savoir-faire, on insinuait que tout son mérite résidait dans ces qualités dont les maladroits prétendent qu'on peut se passer — comme si *Œdipe-Roi, le Menteur* et *Andromaque* n'étaient pas des chefs-d'œuvre d'arrangement et d'habileté professionnelle. On lui faisait grief de certains traits de sa dramaturgie, et spécialement d'user dans la protase de ses pièces — je veux dire dans leur exposition — de personnages secondaires (spécialement de domestiques), chargés de faire connaître les protagonistes en parlant d'eux, et même de donner des lumières sur l'action qui va s'engager. Cependant, toutes les pièces ne peuvent pas débuter comme *Tartufe* ni comme *la Parisienne*, ce qui d'ailleurs deviendrait monotone aussi, à se trop répéter; et cette remarque prouve que ceux qui l'ont formulée ignoraient tout de ce qu'ont dit les théoriciens du théâtre, et Corneille en particulier, au sujet des personnages protasiques. Me taxe de pédantisme qui voudra, il me suffit, pour les trouver charmants, qu'on puisse qualifier de protasiques le maître d'hôtel

et la femme de chambre qui, dans la première scène de **Divorçons**, commentent les querelles de leurs maîtres et, énumèrent les titres de livres relatifs au divorce dont ceux-ci font leur lecture habituelle.

Cette façon de poser un sujet se trouve fort loin de me déplaire. Evidemment, il ne faudrait pas que ce fût le seul agrément de la pièce, et *Divorçons* n'en est pas si démuni qu'on ne trouve autre chose à y remarquer. Pourquoi l'avons-nous trouvé charmant en le voyant hier? Par l'effet sans doute du retour de goût qui nous fait trouver ravissantes les robes à tournure de 1880, que quinze ans plus tard on considérait comme nettement ridicules. Est-il possible que les femmes se soient attifées de la sorte? en disait-on. Est-il possible qu'à une date si récente, voici un demi-siècle, le mariage ait été indissoluble? *Divorçons* nous apporte un témoignage sur l'époque où l'on connut le premier snobisme du divorce. Mais le snobisme ne saurait s'accommoder de sentiments bien profonds; aussi les personnages de la comédie appartiennent-ils à cette catégorie de figurines théâtrales dont les émotions sont toutes superficielles. Les deux époux qu'on nous montre n'ont pas de raison valable de ne plus s'aimer. Ils n'en ont pas beaucoup plus de s'aimer de nouveau, et toute leur aventure se résume à l'histoire d'un dépit amoureux : on se brouille sans savoir pourquoi et l'on se raccommode quand on a reconnu que l'on ne savait pas pourquoi l'on s'était brouillé. Tout cela n'est évidemment pas d'une humanité profonde ni saignante, mais c'est chatoyant. Cela va même jusqu'à étinceler. Le divorce, qui n'était dans l'aventure que pour lui conférer, au regard des contemporains, un sel d'actualité, lui donne aujourd'hui un attrait de désuétude qui est peut-être plus agréable, et ce que l'on appelait alors l'habileté de l'auteur se montre dans un jour nouveau. Ce n'est pas seulement la subtile roublardise avec laquelle un compositeur de comédies ménage les péripéties de son ouvrage; c'est autre chose, autre chose de mieux : c'est l'art vraiment raffiné avec lequel les scènes sont conduites, de manière à montrer des sentiments qui évoluent et dont le changement s'effectue sous nos yeux. Le second acte de *Divorçons*, par exemple, est une réussite. On ne saurait mieux dépeindre la façon dont le mari ramène sa

femme à lui, en réveillant d'abord son esprit de camaraderie, puis en excitant sa jalousie, et de là en regagnant l'amour. Evidemment, tout cela se tient à flanc de réalité et cela suppose, je crois l'avoir déjà dit, un monde assez conventionnel. Mais, dans la convention même, il y a moyen d'être délicieux ou stupide. Il ne suffit pas toujours de s'évader de la convention pour être assuré de faire quelque chose de singulier et de vivant, et c'est parfois dans ces zones qui sont sur la frontière du réel et de l'artifice que se rencontrent les œuvres les plus charmantes et les plus durables. Est-ce à dire que l'on puisse qualifier ainsi la comédie dont nous venons de nous occuper? Je ne m'y risquerais pas. Elle a un défaut qui lui fait bien du tort : son style n'est pas de premier ordre, et c'est un point où je reviendrai la prochaine fois que j'aurai l'occasion de revoir une comédie de Sardou.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Miklos Ajtay : *Le chemin le plus court de la pensée juridique; exposé de l'idéographie juridique* de M. Elemer Kovats, *avec une étude sur l'axiomatisation des sciences morales.* Presses Univ. de Fr., s. d. — P.-C. Solberg et Guy-Ch. Cros : *Le droit et la doctrine de la justice.* Alcan, 1930. — J.-A. Poty : *Esquisse d'une philosophie sociale envisagée du point de vue de la science moderne.* Ibid., 1931. — Edmond Privat : *Le choc des patriotismes; les sentiments collectifs et la morale entre nations.* Ibid., 1931. — O. Lemarié : *La morale politique, précis d'une morale civique et internationale; — La morale privée.* Ibid., 1929 et 1932. — L. Barbedette : *Ethique Nouvelle* (Piton); — *En marge de l'action* (Fraternité Universitaire), 1934, Limoges.

M. **Ajtay** doit être félicité pour avoir mis à la portée des philosophes et des juristes de notre pays l'idéographie juridique de son compatriote Kovats, avocat à la Cour de Budapest, auteur d'un traité sur *L'Economie de la pensée juridique.* Il s'agit de préciser un symbolisme simple et maniable, idéographique, à l'usage des relations de droit, et afin de les rendre susceptibles d'évidence autant que de netteté. L'un des grands mérites de l'entreprise est qu'elle ne prétend pas à une logique du droit en général, mais plutôt à une grammaire de chaque droit positif particulier. Avec une remarquable lucidité, M. Ajtay indique en quoi cette tentative ressemble à la « caractéristique universelle » de Leibniz et par où elle en diffère. (Il aurait pu mettre en parallèle les trigrammes et hexagrammes du *Yi king,* dont il trou-

vera le meilleur exposé critique dans *La Pensée chinoise* de M. Granet.) On doit promouvoir ainsi un fonctionnement plus économique et plus logique de la pensée; l'entreprise se rattache en effet au Taylorisme, non moins qu'à la logistique d'un Padoa ou d'un Russell. Nous sommes personnellement si convaincu de l'intérêt présenté par cet effort, que nous avons indiqué, en nous rencontrant à notre insu avec le juriste hongrois sur l'usage des symboles de base, l'opportunité d'appliquer un tel symbolisme à l'intelligence des rapports métaphysiques (*Recherches philosophiques*, II, 1932-1933, pages 183 à 189, Paris, Boivin).

La justice, selon MM. **Solbert et Cros,** est un terme ambigu, en raison de sa double origine, grecque, *Dikè,* et latine, *justitia.* Le sens hellénique, d'après un texte de la *Politique* aristotélicienne, se réduirait à l'égalité du partage, soit pour le butin pris à la guerre, soit pour la venaison tuée à la chasse. *Justitia,* par contre, n'aurait de sens qu'au tribunal et prescrirait non l'égale répartition, mais « à chacun son dû ». La conscience humaine, depuis l'antiquité, se trouve écartelée par deux tendances contraires. Rousseau tire de Dicéarque son égalitarisme et de l'esprit huguenot son *Contrat Social;* la devise de la République en procède. Mais Grotius et le code Napoléon militent pour le droit romain. L'économie dirigée, le communisme dans l'ambiance desquels nous vivons, attestent notre participation à l'idéal grec. Cette opposition, clef de tout l'ouvrage, semble un peu courte et simpliste, mais quand il arrive au simple d'être vrai, on lui doit de la pénétration.

Sans nul parti pris, nous n'apercevons pas en quoi M. **Poty** se fonde sur la « science moderne » dans son Esquisse. Nous croyons par contre qu'il prend modèle sur la Genèse pour expliquer théologiquement la nature; et nous ne nous étonnons pas, dès lors, qu'il propose aux sociétés, comme abri le plus sûr, la religion chrétienne. Œuvre d'apologétique, soit; de philosophie, point. Mais quelle surprise d'apprendre que la langue brahmanique (?) « semble un écho sans doute bien déformé et bien affaibli » de l'idiome parlé par les populations antérieures « aux derniers cataclysmes géologiques »! et que le mot « maïa » est l'origine des mots matière et magie! (p. 7 et 8.)

Il est vrai que M. **Privat**, l'auteur du *Choc des patriotismes*, fait vivre le Christ en Asie Mineure (p. 170). Nous en induirons que Genève, où cet auteur a acquis le principal de son expérience, représente, par sa confusion, la Babel moderne. « Séleucide », pris pour un dynaste, au lieu de désigner le membre d'une dynastie, ne semblera guère moins étrange (84); admettons que l'on a voulu parler de Seleucus Nicator. Quant au fond, le livre où se trouvent ces coquilles — à moins qu'on préfère les appeler des perles — ne se compose que de souvenirs ou d'impressions entre lesquels on cherche une connexion, et desquels on souhaiterait un effort personnel d'interprétation.

Les deux petits livres de M. **Lemarié** méritent d'être utilisés dans l'enseignement pour la présentation de la morale concrète, soit publique, soit privée. Nous noterons la conception de l'Etat: il n'est extérieur à chacun de ses membres que comme le tout est extérieur à chacune de ses parties. Donc il n'est qu'une délégation provenant d'une mise en commun; qu'un dispositif ordonné de nos personnes, nous mettant tous au service de tous (57). Nous dirons « propriété de l'Etat une propriété indivise de tous ses citoyens ».

M. L. **Barbedette** est l'auteur de deux plaquettes qui font réfléchir. La fraternité, remarque-t-il (*Eth. Nouv. II*), à la différence de la liberté ou de l'égalité, n'a servi de base à aucune tentative de rénovation politique ou sociale; pourtant seule une « cité fraternelle » mettrait un terme aux agitations humaines. Ce que n'ont pu ni la liberté, ni l'égalité, la fraternité l'effectuerait, « car elle suppose le libre développement de chacun dans une harmonie totale et permet d'associer des égaux sans instaurer le despotisme(131) ». Mais ce n'est là que rêve. Ce que pense l'auteur de la société actuelle, c'est que « le principe d'autorité est mortellement atteint, même chez les peuples qui se vantent de procéder à sa restauration (*En marge*, 28) ». L'organisation réfléchie serait le seul substitut légitime du commandement, impossible désormais sous ses formes anciennes. Après avoir dénoncé le penchant à l'imitation et l'instinct de servilité, qui pourtant sembleraient des bases sûres à l'autoritarisme, on déclare que les dictateurs se reconnaissent dépendants de l'opinion. Il y a ici un flottement. Nous dirons plutôt qu'ils

savent la créer, cette opinion, et que là est le secret de leur force comme de leur prestige, bien plus que dans la crainte.

M. Barbedette, et le lecteur, ne sauraient mieux faire, à ce propos, que de consulter l'ouvrage de W. Drabovitch, publié récemment par les soins du Mercure de France : *Fragilité de la liberté et séduction des dictatures*, avec une préface du maître psychologue Pierre Janet. Voilà trente ans que Georges Clemenceau donnait de la liberté, conduite du citoyen libre, cette définition: capacité de l'auto-discipline. M. Drabovitch essaie de fournir à cette définition une base solide, en utilisant les doctrines de Pavlov, son maître et de P. Janet. Il montre pourquoi et comment, en temps de crise, la liberté se révèle fragile et la dictature désirable. L'avant-dernier chapitre est consacré à l'éducation scientifique de la conduite libre. Livre lucide et courageux, où l'application du savoir positif à l'ordre politique ne reste pas dans un vain verbalisme. Quoi de plus rare?

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. Guilliermond: *Les Constituants morphologiques du cytoplasme; le Chondriome et le Système vacuolaire ou Vacuome;* Exposés de Biologie, Hermann. — René Souèges: *l'Embryologie végétale;* des origines à Hanstein (1870), et de Hanstein à nos jours; la *Cellule embryonnaire;* exposés d'Embryologie végétale, Hermann. — Pierre Chouard : *la Multiplication végétative* et le bourgeonnement chez les plantes vasculaires; exposés de Biologie végétale, Hermann. — Jules Carles : *Chimisme et Classification chez les Iris,* thèse de la Faculté des Sciences de Paris; Librairie générale de l'Enseignement.

J'ai déjà rendu compte ici du volumineux *Traité de Cytologie*, publié par le professeur Guilliermond, en collaboration avec Plantefol et Mangenot. **Le Chondriome** et **le Vacuome** paraissent être, précisément d'après les beaux travaux de Guilliermond, parmi les principaux constituants morphologiques de la cellule.

Mais l'auteur reconnaît lui-même que, si les détails de structure les plus infimes en sont actuellement très bien connus, on n'est que fort mal renseigné sur le rôle de ces éléments dans le fonctionnement de la cellule.

Le chondriome apparaît dans le protoplasma cellulaire sous l'aspect de grains, de bâtonnets, de filaments (chondriosomes, mitochondries), rappelant quelque peu, par leur forme

et leur taille, les Bactéries, et se multipliant par divisions successives. Le vacuome, lui, est un système de vacuoles creusées dans le protoplasma. L'activité des chondriosomes et des vacuoles résulte certainement des phénomènes moléculaires qui ont lieu à leur surface. On a constaté que le cytoplasma et le chondriome ont un pouvoir réducteur, tandis que le vacuome a un pouvoir oxydant; dans le vacuome s'achèveraient les opérations chimiques commencées dans le chondriome; chondriome + vacuome constituerait un « système couplé ».

Il paraîtrait que les chondriosomes jouent un rôle dans les phénomènes d'hérédité. Les « plastes » des cellules végétales, sortes de chondriosomes particuliers, sont suceptibles de se charger de chlorophylle, de verdir. Or, voici, à cet égard, de fort curieuses expériences, effectuées sur des Œnothères à feuilles et à rameaux panachés, c'est-à-dire présentant une mosaïque de parties vertes et de parties incolores, sans chlorophylle. En fécondant des fleurs situées sur des rameaux incolores par du pollen de fleurs produites par des rameaux incolores, on obtient des plantules toutes incolores; la fécondation des fleurs, des rameaux incolores par le pollen des fleurs des rameaux verts donne un mélange de plantules incolores, de plantules panachées et de plantules vertes.

§

M. Souèges est l'auteur de travaux d'Embryologie végétale, qui ont exigé de sa part beaucoup de patience, mais dont l'intérêt biologique n'apparaît pas encore.

A propos de la **Cellule embryonnaire,** c'est-à-dire non encore différenciée, et qui cumule de nombreuses propriétés latentes, on a émis beaucoup d'idées purement hypothétiques, des théories peu fondées, des interprétations hasardeuses. « Le caractère essentiel du germe héréditaire est dans le contraste entre sa dimension microscopique et la masse énorme des êtres qui peut en sortir », écrit Osborn; et l'auteur, à ce sujet, compare l'énergie du germe héréditaire à l'énergie transmise le long d'un fil mince de cuivre et capable de mettre en mouvement de longs et lourds trains de véhicules; il la compare aussi à la radioactivité, bien que l'énergie du radium se dissipe constamment et celle du germe

héréditaire s'accumule plutôt. Très souvent encore « la cellule embryonnaire a été assimilée à un explosif ou à un complexe explosif, et son développement comparé à une série de multiples explosions ».

M. Souèges conclut:

Cherchons à pénétrer le secret des danses tourbillonnantes que la science moderne nous dit être en toutes choses et essayons de trouver la solution des problèmes profonds que pose l'histoire de la cellule embryonnaire dans les quadrilles des bio-éléments autour des valences de carbone, voire dans les rondes des électrons ou autres particules plus subtiles de la physique nucléaire.

Et il ajoute: « Ceci dit sans la moindre pointe de fantaisie. »

M. Souèges a voulu faire aussi œuvre d'historien des sciences; il vient de nous donner, en deux fascicules, un « résumé historique » de **l'Embryologie végétale.** J'ai été très surpris de n'y point trouver le nom de Chauveaud qui a imprimé une orientation nouvelle et féconde aux études d'Anatomie végétale en basant celles-ci précisément sur l'Embryologie. Oubli? ou parti pris regrettable?

§

M. Pierre Chouard est un jeune botaniste, dont le livre sur *la Multiplication végétative* intéressera à la fois les horticulteurs et les physiologistes.

Les problèmes les plus importants de la biologie végétale sont éclairés par l'étude de tous ces faits curieux qu'observent depuis longtemps les botanistes amateurs dans leurs promenades et les amis des fleurs dans leur jardin. C'est bien l'occasion de rappeler ici une fois de plus l'indispensable collaboration qui doit exister entre les hommes de laboratoire et les praticiens.

L'auteur arrive à cette conclusion que les théories de « spécificité des feuillets » attribuant aux tissus une détermination étroite de leur évolution selon leur origine embryonnaire, théories valables plus ou moins en ce qui concerne les animaux, ne sont aucunement justifiées chez les plantes. Il est même difficile de parler de cellules vieilles ou jeunes, puisque le rajeunissement est presque toujours possible. On peut seulement envisager des cellules plus ou moins profondément

différenciées, qu'il est plus ou moins facile de dédifférencier, mais qui gardent jusqu'à l'approche de la mort le pouvoir de reprendre n'importe quelle évolution.

Alors toute cellule végétale serait susceptibles de garder les propriétés de la cellule embryonnaire. Qu'en pense M. Souèges?

§

Je voudrais signaler ici encore la curieuse thèse es-sciences de Jules Carles, **Chimisme et Classification chez les Iris.** Les diverses espèces d'Iris diffèrent chimiquement les unes des autres. Les botanistes devront dorénavant vérifier leur classification par la chimie biologique. On admet communément à l'heure actuelle que « toutes les formes extérieures du vivant sont le retentissement du chimisme intérieur » et qu'un changement de chimisme doit entraîner nécessairement un changement plus ou moins apparent des caractères morphologiques.

La définition d'un être vivant, pour qu'elle soit vraiment scientifique, devrait se ramener à une définition de son chimisme, car toute espèce et toute variété a son chimisme propre et bien défini par où on peut la distinguer de toute autre.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Ferdinand Bac : *Munich;* Hachette. — Gaston Martin : *Négriers et Bois d'ébène;* Arthaud, Grenoble.

M. Ferdinand Bac vient de faire paraître un volume sur **Munich,** *Choses vues de Louis II à Hitler.* C'est un ouvrage abondant et qui contient nombre de curieux détails. On y trouvera également des aperçus politiques, rétrospectifs et actuels, qui éclaireront un peu le lecteur qu'inquiète l'Allemagne d'Hitler. L'auteur connaît Munich depuis longtemps et ses souvenirs en ont d'autant plus d'intérêt.

Voici un passage de l'avant-propos:

Pendant l'automne 1877, je suivis le conseil donné par le prince Napoléon et lui envoyai différentes impressions de ce premier séjour. Elles font l'objet principal de ce livre et souligneront les fautes, aujourd'hui inconcevables, d'un règne à qui nous devons la première union germanique sous les Hohenzollern, comme nous devons le Troisième Reich « aux interventions étrangères du

Traité de Versailles ». Elles bousculèrent avec une incompétence totale les derniers restes d'un particularisme qui, pendant si longtemps, avait créé un maximum de sécurité. A aucun moment on ne sut profiter des oppositions de la Bavière devant la dévorante politique centrifuge de Berlin dont le dernier acte s'est joué avec l'avènement de la dictature.

Ces souvenirs, datés de cinquante-sept ans, notent au jour le jour les impressions d'un peuple qu'un aveuglement inconcevable a jeté dans les bras de la Prusse. Les premiers chapitres du livre racontent l'arrivée de l'auteur, son installation chez une sage-femme et les premières promenades en ville. Différents tableaux de la vie sont décrits avec un réel pittoresque, scènes de Kermesse, de brasseries, etc. La Pinacothèque de Munich est une des plus riches de l'Europe. Ensuite l'auteur nous présente divers artistes qu'il fréquente, dont le peintre Franz Lenbach, avec lequel il a de nombreux entretiens; puis c'est la description de fêtes auxquelles il a assisté; des anecdotes sur Louis Ier et sa favorite Lola Montès; des indiscrétions sur le roi Louis II; le récit des incidents parfois cocasses qui ont pour théâtre le logis de la sage-femme; des divertissements du carnaval, des scènes baroques qui l'accompagnent; des fêtes de Pâques avec la description des costumes, etc. C'est ensuite la relation d'un voyage dans le Tyrol et l'on pourra se rendre compte à cette lecture que la mentalité des hôteliers a certainement beaucoup évolué. De retour à Munich, M. Ferdinand Bac assiste aux fêtes du camp de Charles-Quint; pour cette commémoration, la vie moderne semblait avoir disparu. On ne rencontrait que des bandes de mercenaires en costume approprié, de « kaiserlicks », enfin toute une résurrection du passé. Lui-même, déguisé, fit la rencontre et la conversation avec un inconnu qui se trouva ensuite être le prince Régent. Cette fête devait malheureusement se mal terminer pour notre héros qui, à la fin d'un bal, tomba dans un bûcher par dessus lequel il voulait sauter. Brûlé assez gravement, il dut être ramené chez lui et garder le lit plusieurs semaines. A peine remis, faisant une visite à un nommé Angelo, ce dernier par badinage le bouscula et le blessa de telle sorte qu'on fut sur le point de lui couper la jambe. Cet accident termine la première partie du volume qui en comporte une seconde

relatant des impressions de voyage de 1930-31 et dans laquelle l'état d'âme des Bavarois est subtilement analysé. Un autre chapitre nous conduit chez le roi des Cygnes, puis il est parlé de Nuremberg et de Stuttgart.

§

M. Gaston Martin, agrégé d'Histoire et Géographie, Docteur ès-Lettres, vient de nous donner une véritable curiosité. Le volume est intitulé **Négriers et Bois d'ébène.** C'est donc une véritable étude rétrospective, ce qui ne veut pas dire que l'esclavage soit entièrement aboli sur terre. Le temps influe considérablement sur les concepts moraux de chaque époque. De nos jours, un négrier nous apparaît une véritable monstruosité; il n'en était pas de même autrefois: Ainsi sous le règne de Louis XV, moment où le commerce du « bois d'ébène » avait atteint son apogée, un capitaine de navire faisant la traite jouissait de l'estime de ses concitoyens et les armateurs pour ce genre de négoce étaient nombreux. M. Gaston Martin s'est attaché aux équipages, et il évoque les vieux loups de mer, aux connaissances nautiques et commerciales incontestables, mais de mœurs rudes. La plupart étaient de loyaux marins, soldats réguliers ayant, en période de tension diplomatique, leurs lettres de marque leur permettant de faire la course. Des côtes de France, le vaisseau négrier gagnait l'Afrique, avec souvent escale au Cap-Vert, pour le ravitaillement en tortue salée, destinée à nourrir la cargaison. Il fallait compter deux mois pour atteindre les côtes, plusieurs pour les opérations d'achat, deux ou trois de l'Afrique aux îles et deux pour le retour; l'ensemble du voyage ne pouvait être inférieur à un an. Les navires affectés à ce trafic étaient de tonnage varié, allant de la simple barque de 15 tonneaux au bateau entrepôt de 500. Leur aménagement intérieur seul différait des autres bâtiments; l'équipage était plus nombreux, on en trouvera dans le volume l'énumération détaillée. Pour l'aller, le chargement était tout en marchandises, ballots préparés, disparates, mais étalonnés en vue du troc. Au début la qualité n'avait guère d'importance; par la suite, il devint nécessaire d'y veiller, car les noirs étaient devenus plus exigeants, ils voulaient de bonnes étoffes, des fusils qui partent, et de l'eau-

de-vie qui grise. Les détails concernant l'armement et l'embarquement sont très curieux. Les côtes d'Afrique étaient fragmentées en zones d'inégal rendement, certaines étaient réservées aux nationaux. Les opérations de traite se faisaient régulièrement et les négriers indélicats punis par l'Amirauté. Le personnage essentiel de toutes les transactions était le courtier; le plus souvent il venait à bord chercher les marchandises et livrait ensuite les esclaves. Ces derniers étaient loin d'avoir tous la même valeur marchande, qui variait suivant l'âge, la force, la provenance. Lorsque la cargaison était complète, le bateau se dirigeait vers les îles, vers les acheteurs. Le voyage n'était pas toujours de tout repos. D'autres chapitres encore parlent des marchés d'esclaves en Amérique, de la vie des noirs dans les plantations, de leurs idylles, de leurs souffrances, etc. De belles illustrations ajoutent à l'intérêt du récit.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'homme nouveau: la mystique paysanne et la révolution. — *Les Etudes poétiques:* un sonnet du prince royal du Cambodge Monireth Sisovath. — *L'Alsace française:* Félix Dahn, chantre de la race germanique pré-hitlérienne. — Mémento.

La grande presse actuelle laisse aux revues l'usage de la liberté d'opinion que les mœurs présentes refusent aux journalistes. Ils renseignent, certes, mais, sous un contrôle sans relâche, qui agit pour des pouvoirs de finance et d'industrie — pouvoirs unis au-dessus des frontières, pouvoirs d'une occulte internationale de privilégiés qui emploient à leurs fins d'hégémonie pour les richesses l'argument du nationalisme et de la patrie. Il est douteux qu'un journal eût publié les déclarations que M. Henri Pitaud, « un des chefs de file des jeunes générations », « l'un des dirigeants de la Confédération nationale paysanne », vient sous ce titre: « Un nouvel esprit paysan », de publier dans **L'Homme Nouveau** (1er mai).

Cet article a été inspiré par un incident de lutte électorale qui, à nos yeux, ne compte que pour les déclarations de M. Pitaud à son sujet.

Ducs, comtes, marquis ou barons, tout ce clinquant apporte un parfum d'autrefois qui ne nous dit rien qui vaille. Avant de

nous offrir leur « planche de salut », pourquoi laissent-ils leurs fermiers se débrouiller avec la misère?

M. Henri Pitaud continue:

Un autre scandale, c'est la trahison, à l'égard du peuple, des chefs de la démocratie, qui abusèrent de notre confiance en nous versant plein le cœur d'espérance avec de grands mots vides. Installés dans le capitalisme — qu'ils devaient détruire un grand soir toujours lointain! — ils en sont devenus les gardiens, oubliant qu'ils étaient pour nous les héritiers des pionniers qui firent de la République une mère qui se pencha un peu sur les misères des travailleurs. Bien sûr, nous savons bien que, comme trop de mères, elle avait des enfants préférés; nous, les paysans, nous n'avions pas le droit de nous asseoir à la table de famille. Quand les autres seront rassasiés, notre tour viendra, pensions-nous, nous étions les bons chiens de garde, rudoyés, mais si heureux pour la mère en danger, d'aller crever dans les barbelés en 14-18, de vider nos bas de laine depuis, pour remplir les portefeuilles des charognards de la France...

...Tout cela, petit à petit, a fait faillite en nous-mêmes; beaucoup de ces chefs se sont révélés dans les récents scandales comme des saligauds — de pauvres hommes, quoi! — nous avons vu que la politique n'était que la pratique de la combine, tout cela nous amène la ruine et la guerre à brève échéance.

C'est parce que les chefs de la démocratie allemande avaient trahi leurs troupes, que l'agitateur Hitler a pu s'emparer du pouvoir et devenir un danger effrayant pour l'Europe.

...La France n'est pas l'Allemagne. Mais une campagne d'agitateurs sera toujours dangereuse, tant que les partis de gauche se contenteront de rester sur la défensive; l'idée de Révolution n'est plus à gauche, elle est passée à droite! Qu'attendent les chefs pour faire l'union autour d'un front social, puissant et hardi, capable de galvaniser les masses, et de les entraîner à l'assaut des Féodalités économiques?

Les jeunes paysans se lèvent de partout, frémissants de cette « mystique paysanne » qui fermente jusqu'au fond de nos campagnes.

Ils se détournent des vieilles formules et cherchent des hommes nouveaux, un mot d'ordre clair, pour aider à construire la société de demain, où le paysan sera l'égal de tous.

A nos frères intellectuels et ouvriers de les aider dans le dur chemin.

Si je ne m'abuse, ces lignes rendent un son nouveau. Quelle

action résultera de la « mystique paysanne » ? S'exercera-t-elle pour ou contre les effets d'une révolution dont l'idée est « passée à droite » ? Par le blé et par le bétail d'élevage, Jacques Bonhomme peut imposer sa dictature — même aux dictateurs tacites (les Zaharoff, les Deterding et autres) qui mènent les souverains, les gouvernements, et le Duce aussi bien que le Führer.

§

Les Etudes poétiques (10 avril), « organe officiel de l'*Académie de Franches-Poésies* et de l'*Œuvre nationale des Etudes poétiques* », comptent un collaborateur de marque: le prince Monirath Sisovath, fils du roi de Cambodge. C'est l'auteur du sonnet que nous reproduisons ci-après, avec les lignes curieuses dont notre confrère le présente à ses lecteurs :

Ces graves préoccupations nationales ne l'empêchent pas toutefois, et heureusement, de sacrifier magnanimement aux Muses Françaises, et son dernier sonnet, que nous publions ci-dessous, démontre, une fois de plus, la valeur d'une inspiration adéquate à l'habileté et au charme d'un vers d'irréprochable coulée.

SOIR FUNÈBRE

Une âcre odeur de mort de la terre s'envole,
Rapidement unie aux frais parfums du soir,
Et les croassements d'un lointain crapaud noir
Remplacent dans la nuit la divine parole.

Et la méchanceté nous donne le symbole
D'un siècle décrépit, vil, vivant sans espoir;
L'immortel égoïsme, en tout lieu vient s'asseoir
Pour achever, hélas, l'immense parabole.

Nulle flamme ne luit sous le dôme blafard;
Sur les malheurs d'autrui, passe un sombre regard
Qui se confond avec l'épaisseur des ténèbres.

Les Dieux sont tous muets — car tel est notre sort —
Et la Justice part, dans les ombres funèbres,
Pour vivre en simple esclave au Palais de la Mort.

Nous croyons que, sans risque d'altérer la royale pensée du poète exceptionnel, la revue pouvait lui éviter de prêter à un crapaud, fût-il cambodgien, le chant du corbeau.

§

M. Charles Beckenhaupt fait suivre sa signature du titre de « doyen des journalistes d'Alsace », sans doute pour accroître l'autorité de ses « Réflexions d'un Alsacien sur les devoirs français et alsaciens » que publie **L'Alsace Française.** Ces réflexions portent sur « la stabilisation de la paix et la reconstitution de l'Europe ». Elles mériteraient d'être connues du gouvernement qui pourrait en faire son profit pour le bien général. L'auteur y cite un poème de Félix Dahn, écrivain allemand qui vécut de 1834 à 1912, à la gloire de la race allemande.

Voici d'abord le commentaire de M. Beckenhaupt:

Que notre peuple français médite profondément ce cri du cœur jailli, il y a de longues années, dans des temps encore prospères, du cœur d'un des meilleurs connaisseurs de l'esprit germanique et qu'il comprenne qu'il doit trouver dans sa propre âme la réponse : s'unir fraternellement pour défendre héroïquement, inexorablement sa propre vie.

Et tel est le cri sauvage du poète Dahn:

« QU'AINSI L'EUROPE SE TORDE EN FLAMMES »

De l'ours allemand, le coup de patte,
Romans, vous le connaissez bien,
Depuis que le jeune Goth Alaric
Brisa l'animal capitolin.
Et quant à vous, Slaves et Polonais!
Depuis longtemps vous connaissiez la griffe allemande,
Depuis que sur vos nuques passèrent
De nos Henry les pas triomphants.
Oui, avant que vous ne dominiez dans ce pays
Qu'ont sillonné vos fuites éperdues,
Soutenons, nous, une dernière lutte
Que jamais vous n'oublierez.
Et si nombreuses que soient vos hordes,
Ivres de jalousies millénaires,
Vous aurez à soutenir une sanglante tuerie

Avant d'être maîtres de la terre.
Nous nous élevâmes dans les tempêtes des batailles.
De succomber en héros est notre patrimoine.
Que la terre frémisse dans son sein,

Pendant qu'expire sa race la plus vaillante.
La maison d'Attila ne s'écroula-t-elle en braise ardente
Lorsqu'il extermina les Nibelungs?
Qu'ainsi donc l'Europe se torde en flammes
Quand s'engloutiront les Germains.

MÉMENTO. — *L'Etudiant catholique* (Pâques) : « L'héroïsme chez Léon Bloy », par M. Stanislas Fumet. — « Dieu premier servi », par M. Jean Daujat. — De MM. A. Ollivier et P. de la Chapelle : « La prochaine révolution ». — Une conférence de M. Georges Spitz : « Le problème alsacien », où l'on est surpris de trouver sous la plume de l'auteur, « qui n'a jamais connu que le régime français en Alsace », une distinction formelle « entre jeunes Alsaciens et jeunes Français ». Le point de vue de M. Spitz est confessionnel. Il écrit :

Nous considérons l'Alsace, non pas comme une région qui doit se retrancher du reste de la France, pour sauvegarder ses libertés et traditions religieuses, mais surtout comme le feu qui couve sous la cendre et qui, le moment venu, embrasera tous les catholiques français, marchant avec fierté et enthousiasme vers la conquête de la place qui leur revient.

La part du feu (avril) : de M. Paul Schaepelynck : « Le 14 juillet vu par un soldat ».

Æsculape (avril) : « La femme malade, dans l'œuvre des maîtres hollandais du XVIIe », par M. le Dr B. Bord.

La N. R. F. (1er mai) : « Pages de journal », de M. André Gide. — Fin du très beau poème de M. Francis Jammes : « Alouette ». — « De Vérone à Séville », notes de M. Jean Grenier.

Cahiers du Sud (avril) : Poèmes de MM. L. Fiumi, A. Roussin, S. Spender. — « La Conscience malheureuse », fragment d'un essai de M. B. Fondane.

La Revue de Paris (1er mai) : de M. A. Maurois : « Le roi George V ». — « H. S. Chamberlain », par M. Robert Dreyfus. — « L'attentat de Fieschi », par M. Daniel Halévy. — « Le cirque et ses amis », par M. Pierre Bost.

La Revue hebdomadaire (27 avril) : « Christianisme, capitalisme, marxisme », par M. René Gillouin. — « Esquisse biographique », par D. H. Lawrence.

La Revue de France (1er mai) : « Le jubilé de George V », par M. R. Recouly. — « Jacob Bernard, paysan breton », par Mme A. de Soussaye. — « Les oiseaux éclatants des Tropiques », par M. J. Delacour.

L'Homme réel (mars-avril) : numéro double consacré à la question : « Syndicalisme et corporations ».

Le Bon Plaisir (avril) : M. J.-B. Maublanc : « Vers une réhuma-

nisation de l'art ». — Vers de MM. Raymond Groc, Maurice Dubled, René Hélios, Joseph de Belleville.

La Revue Universelle (1er mai) : « L'Alsace en face du Germanisme », par M. Roger Dumon. — Suite de « la Jeunesse de Rodin », par Mme Judith Cladel.

France-Japon (15 avril) : Un choix de poètes japonais contemporains traduits de l'italien en français.

Revue bleue (20 avril) : « Haïlé-Sélassié et le conflit italo-éthiopien », par M. Pierre Fontaine. — « Poèmes » de M. Emile Vitta.

La Revue Mondiale (1er mai) : Lettres inédites de Benjamin Constant.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : « Comment fut rétabli le service de 3 ans en 1913 », souvenirs de M. Maurice Paléologue. — « Le merveilleux retour », roman nouveau de Mme André Corthis.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

M. Bruno Walter et l'Orchestre Philharmonique de Vienne. — Mort de M. Alfred Gruenberger. — Orchestre National : Concert de Musique suédoise. — S.M.I. : Festival Caplet. — Société Nationale : premières auditions, œuvres de MM. Daniel Lesur, Fr. de Bourguignon, Guy Ropartz et Robert Casadesus.

Le Comité des Relations artistiques entre la France et l'Autriche, fondé l'an dernier, a eu l'excellente idée de prier M. **Bruno Walter** de venir à Paris, avec l'Orchestre Philharmonique de Vienne, pour donner un concert. Cette belle manifestation d'une entente très féconde en heureux résultats, a eu lieu dimanche à l'Opéra et a été des plus réussies. Hélas, un deuil a jeté une grande tristesse parmi ceux qui se sont le plus réjouis de ce beau et légitime succès. La veille, en effet, ils conduisaient à sa dernière demeure le fondateur même et celui qui fut l'âme de ce Comité, M. **Alfred Gruenberger,** ancien ministre des Affaires étrangères d'Autriche, ancien ministre d'Autriche à Paris. A ce double titre, et dans ces deux postes éminents, Alfred Gruenberger avait travaillé de tout son cœur au rapprochement spirituel des deux nations, rapprochement que son tact, sa profonde connaissance des milieux artistiques des deux capitales, son amour éclairé du beau, son désintéressement et sa courtoisie avaient si grandement favorisé. Tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher ont senti le rayonnement, la chaleur de ce cœur généreux. Il aimait profondément sa patrie, et pour

nous la faire mieux connaître et pour nous la rendre plus chère, il avait fait appel, ce fin diplomate, à Schubert, à Mozart, à ces grands musiciens du passé et du présent aussi dont les œuvres parlent à notre cœur comme elles parlent au cœur de leurs compatriotes. Les bravos qui ont accueilli M. Bruno Walter à l'Opéra, Alfred Gruenberger n'a pu les entendre. Ces acclamations l'eussent profondément réjoui, non seulement parce qu'elles saluaient un des chefs d'orchestre les plus éminents de l'heure présente, mais aussi parce qu'elles portaient témoignage de cette bonne entente entre gens faits pour se comprendre et s'estimer et dont il avait été l'un des meilleurs artisans. Il nous est cruel de penser que nous ne reverrons plus l'ami si cordial que Gruenberger fut pour tant d'entre nous. Mais son œuvre demeure et le comité qu'il a fondé prolongera son effort.

Le programme exécuté par la Philharmonique comportait la belle et charmante Symphonie en si bémol majeur de Haydn, le Tombeau de Couperin de M. Maurice Ravel, la VIIe Symphonie de Beethoven, et, enfin, le Concerto pour piano et orchestre en ré mineur de Mozart, la partie de piano étant tenue par M. Bruno Walter lui-même, qui, selon la tradition d'autrefois, dirigeait en même temps. On a trop rabaissé ces concertos de Mozart à une époque où pour mieux exalter ses symphonies sans doute, on ne voulait voir en eux que des pièces de virtuosité. MM. de Saint-Foix et Wyzewa ont montré au contraire que les concertos tiennent une place prépondérante dans la production de Mozart entre 1784 et 1786, place prépondérante non seulement par la quantité de musique qu'ils représentent mais aussi par l'élégance, la science, l'expression — et bien que cette période de virtuosité soit, dans la vie de Mozart, celle où ses forces les plus nobles restent inactives. Il y a dans ces concertos de vrais éclairs de rébellion, et selon le mot de M. Prod'homme, ils nous montrent la révolte d'un Prométhée. Si on les a jugés plus frivoles, plus extérieurs que les symphonies, c'est que le plan en est si libre qu'il semble obéir à la fantaisie. M. Bruno Walter aussi bien comme chef d'orchestre que comme pianiste est merveilleusement pénétré de l'esprit mozartien. Nul mieux que lui ne fait comprendre le génie du maître de Salzbourg. Nul n'en montre mieux l'ado-

rable simplicité — même sous les apparentes complications de la virtuosité. Son succès a été triomphal. Il a été mérité et pour lui, et pour les excellents artistes de l'orchestre. La seule critique que l'on pourrait faire à des concerts comme celui-ci, — et elle ne s'adresse point au chef — tient à la composition du programme. Pourquoi chaque chef d'orchestre de grand renom qui vient à Paris se trouve-t-il obligé de diriger les mêmes symphonies de Beethoven, les mêmes morceaux dont l'inscription semble fatale et donne à tous ces programmes une uniformité dont il est miracle que le public ne se lasse point? Qui aura la générosité de rompre avec la tradition et, comme le fit M. Mitropoulos récemment, d'inscrire au lieu de la Ve ou de la VIIe, des ouvrages de nos contemporains? Au temps de Haydn et de Beethoven, on jouait du Haydn et du Beethoven en semblables circonstances. Nous sommes au temps non seulement de Maurice Ravel, mais de Paul Dukas, d'Albert Roussel, de Florent Schmitt, de Guy Ropartz, — pour ne citer que les chefs de file.

§

On ne saurait trop louer l'initiative de l'**Orchestre National** — je veux dire de M. D.-E. Inghelbrecht, car, bien que son nom n'ait point figuré sur les programmes, il y aurait grande injustice à ne pas dire que le mérite lui en revient —; grâce, donc, à cette initiative, nous avons eu un magnifique **Concert de musique suédoise,** dirigé par un chef éminent, le compositeur Kurt Atterberg. Et voici encore une preuve de ce que je disais à l'instant: la routine qui fait inclure toute la musique en Beethoven et en Wagner n'est pas seulement préjudiciable aux musiciens modernes français. Elle nous empêche de connaître, aussi, les compositeurs étrangers. Nous sommes fort ignorants à leur endroit et comment ne le serions-nous pas, puisque jamais occasion ne nous est donnée d'entendre leurs œuvres? Celles des Suédois qu'on nous a jouées l'autre soir valent d'être connues, et je fais le souhait, pour ma part, de ne point m'en tenir à cette unique audition. J'aimerais réentendre aussi bien la *Suite pour violon alto et cordes* de M. Kurt Atterberg (le violon de M. Roland Charmy et l'alto de Mlle Alice Merckel semblent tenus

par des magiciens), que les fragments de *Berckahaert*, délicieusement chantés par Mlle Pifteau, — j'aimerais aussi retrouver les *Grandes forêts* de O. Lindberg, l'ouverture de *Lustspels*, de O. Wertberg, l'*Intermezzo* de Ture Rangstrom, la *Suite* pour petit orchestre de G. de Frumerie. Et je souhaite encore que ce qui vient d'être fait pour les musiciens suédois soit de même entrepris pour des compositeurs d'autres pays.

§

La S. M. I. a consacré une soirée à **André Caplet.** Avec le concours du Quatuor Calvet, de Mmes Maryse Cottavoz, Natalie Wetchor, Marguerite Pifteau, Micheline Kahn, de MM. Louis Aubert, Pierre Barnac, Robert Casadesus, Maurice Maréchal (imagine-t-on plus brillante réunion de talents?) un très beau programme a été exécuté, allant du *Conte Fantastique* pour harpe et quatuor à cordes, au *Septuor pour cordes vocales et instrumentales*, en passant par des mélodies, par l'*Epiphanie* pour violoncelle et piano et par le *Divertissement* pour harpe. Il est juste que cet hommage magnifique ait été rendu à Caplet: dix ans passés depuis sa mort n'ont rien ôté — au contraire — à la qualité de sa musique. Il est souvent périlleux de composer tout un programme avec les œuvres d'un seul auteur. L'épreuve de l'autre soir montre une fois de plus la diversité et l'originalité d'un André Caplet.

Avec une charmante *Suite Française* pour piano de M. **Daniel Lesur** — très joliment exécutée par M. Nin-Culmell, — avec *Quatre Sérénades* sur des poèmes de Catulle Mendès, de M. **Francis de Bourguignon** (pour chant, flûte et quatuor à cordes, délicieusement chantées par Mlle Germaine Cernay et poétiquement accompagnées par M. Jan Merry, Mme M.-A. Henry, MM. A. Locatelli, H. Benoit et C. Delobele), la Société Nationale a donné la première audition d'un *Quatuor à cordes* de M. Guy Ropartz et d'une *Sonate pour flûte et piano* de M. Robert Casadesus.

Ce *Quatrième Quatuor à Cordes* de M. **Guy Ropartz** est un de ces ouvrages que l'on souhaiterait entendre plusieurs fois de suite pour se pénétrer de leur charme. On a bissé le second mouvement; les trois autres eussent parfaitement mé-

rité le même honneur, ou plutôt, c'est un *da capo* complet qu'on eût voulu si l'heure l'avait permis. L'œuvre nouvelle est d'une plénitude musicale qui, dès les premières mesures de l'*allegro* initial forcent l'admiration. Les thèmes sont expressifs, clairs, bien sonnants. L'architecture est savante, audacieuse, et l'ouvrage garde, dans l'enchaînement de ses parties, ce caractère de nécessité qui est la marque propre des grandes œuvres fortement pensées, celles auxquelles on ne pourrait rien changer sans les détruire. Le deuxième mouvement (un second *allegro*) badine à la manière d'un *scherzo;* des pizzicati, un thème syncopé, contrastent avec un motif plus lent, qui se développe jusqu'à ce que le premier thème reparaisse et termine le mouvement par une danse sur un rythme de gigue. Le troisième mouvement *quasi lento* expose une belle phrase méditative et grave où les quatre voix communient dans l'expression d'un sentiment d'une rare élévation. Les musiciens capables d'inventer de tels thèmes se comptent aisément. Quels que soient les caprices de la mode, ceux-là sont assurés de vivre tant que resteront des hommes sensibles à la beauté. Un *allegro* achève ce quatrième *Quatuor,* — aussi noble, aussi simple et aussi grand que les *Sonates* pour violon et piano et que tant d'autres pages du même maître. Faut-il ajouter que le Quatuor Calvet (J. Calvet, D. Guilevitch, L. Pascal et P. Mas), dédicataire de l'ouvrage, en a donné une exécution inoubliable? Ces artistes sont animés d'une flamme magnifique; nul plus qu'eux ne mérite la reconnaissance des amis de la musique, car il n'en est point qui sachent mieux *servir,* avec autant d'intelligence et de dévouement.

La *Sonate pour flûte et piano* de M. Robert Casadesus (je dis tout de suite que l'auteur, au clavier, et M. René Le Roy, pour la flûte, se sont montrés de merveilleux virtuoses), est tout à fait digne elle aussi des précédentes compositions de ce parfait musicien. La grâce de l'*allegro* initial, qui déroule sa courbe flexible, s'oppose au *lento* central, plaintif mais dont on devine que la consolation est proche, qui apparaît en effet sous la forme d'un *molto vivo* où les deux instruments dialoguent et mêlent leurs voix en un scherzo délicieux. M. Robert Casadesus est un rare exemple de ces musiciens dont leurs contemporains ne sauraient dire s'ils méritent

davantage la gloire par le prestige étonnant de leurs exécutions ou par la qualité de leurs compositions. Mais c'est le rôle de la critique, devançant avec certitude le jugement de la postérité, d'affirmer que des ouvrages comme ceux que M. Robert Casadesus nous donne témoigneront bien longtemps après que le jeu du pianiste ne sera plus qu'un souvenir, du mérite durable du compositeur.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Artistes français. — Le Salon de la Société nationale.

Le Salon des Artistes français. — LA PEINTURE. — La grande œuvre décorative au Salon des Artistes français, c'est le polyptique d'Henri Martin décrivant le jardin du Luxembourg, dans la splendeur d'un après-midi d'été, dans son animation familière et dans une plausibilité d'ordonnance qui est presque de l'exactitude. Le souvenir, l'indication d'une première esquisse vériste domine l'œuvre à grand format et lui conserve une étonnante fraîcheur de sincérité. Le mouvement de la composition est assez vif pour que l'on n'aperçoive qu'à une étude plus attentive les savantes symétries de taches de couleur obtenues grâce aux costumes des enfants, semés parmi les rencontres des grandes personnes ou les bouquets de toilettes des personnes assises. L'harmonie polychrome des voiles des petits bateaux du bassin, point central de la composition, rayonne sur les parterres des jardins, les costumes des passantes. C'est à la fois un spectacle véridique et un enchantement de tonalités. Cette foule de promeneurs va de la jeune mère, de l'enfant, en gamme bien disposée jusqu'au songeur, poète ou artiste, qu'il est rare de ne point rencontrer dans le jardin où vécurent tant de rêves et où se dressent les effigies des porteurs de flambeaux de toute la récente époque. Cette décoration trouve heureusement place dans la grande œuvre d'Henri Martin. Elle y prend sa particularité d'une technique très apaisée, où le procédé se noie comme dans un surgissement de vérité.

Montézin a donné de grandes proportions à un paysage de Seine au bord de l'eau. L'impression d'ensemble est d'aise et de joie, de joli soleil clément près de la fraîcheur du

fleuve, à la berge irisée de l'agrément des claires toilettes d'été des femmes. Les lignes de l'arborescence décorative s'associent à cet air de fête qu'accentue la lumière douce qui tremble au dernier plan sur le cours des eaux. Montézin y ajoute des descriptions de petites criques, encadrant de hautes herbes jaunies le travail des pêcheurs de sangsues.

P.-M. Dupuy fixe un mouvement de danse, arrêt sur les pointes, très plastique, d'une jeune ballerine qu'entoure l'envol diapré d'une belle écharpe écarlate et jaune. Etcheverry donne une impression simple et jolie d'une *Jeune fille au lévrier.* Emile Aubry est le représentant le plus qualifié du groupe néo-classique, auquel il fait faire figure honorable par la force et la probité de son dessin. Il est inévitable que cet art aux lignes très arrêtées soit un peu sec. D'autre part, les thèmes, symboles ou allégories d'Emile Aubry sont toujours d'invention directe. Ils sont simples et lisibles. Dessinateur, Emile Aubry ne déforme pas. Ces deux qualités lui assurent toute supériorité sur les autres membres de ce groupe néo-classique, Depas, Pougheon, etc. Ce qu'il nous montre est un épisode de la crucifixion. On ne voit de la croix que la base, et de Jésus que les pieds cloués. Deux saintes femmes s'étreignent dans un spasme de douleur, une d'elles pleure, prostrée, sans rien voir. Un soldat se penche, banalement attentif, vers les deux valets de bourreau qui jouent aux dés les dépouilles de Jésus. C'est cette partie de dés qui est le sujet du tableau, et surtout l'attitude des deux joueurs (de beaux athlètes, sauf les profils brutaux). Le peintre a bien mis en valeur l'indifférence de ces hommes à ce qui n'est pas leur chance du moment. Si ce tableau est un tableau religieux, ce serait dans le sens d'une scène épisodique et réaliste d'un mystère médiéval. Grün donne un de ses meilleurs tableaux avec une salle à manger de campagne à la très amusante harmonie de verts, alanguie par la lumière verte d'arbustes à la fenêtre et des verts tamisés du jardin qu'on entrevoit en façade. Vertes aussi, très détaillées de nuance, les robes d'une dame et d'une petite fille blonde, à la juste attitude. Un bel effort de clair intimisme. Jules Adler a une petite étude de jeune pêcheur au repos, d'une réalité scrupuleuse, devant un décor de petit port de pêche

encombré de mâtures régulières, puis un cortège de mariage dans une mairie parisienne.

Guillonnet montre deux portraits, dont l'un (dessin rehaussé) représente avec relief le sculpteur Alix Marquet, et deux évocations poétiques de baigneuses, et aussi un groupe de pâtres avec leurs chèvres, évocation théocritaine et peut-être souvenir d'un ancien voyage en Sicile qui a déjà donné à Guillonnet plusieurs scènes idylliques, bien rythmées et de savoureuse couleur.

Du Gardier expose un grand panneau, très décoratif, très aimable aussi. Un grand décor de rade polynésienne, avec de magnifiques arbres aux branches qui se rejoignent et comme tordues en guirlandes. De belles filles brunes attendent sur le rivage et lentement, vers la côte, glisse pour accoster un vaisseau blanc amenant vers les Rarahus les héros d'une prochaine aventure amoureuse.

Nous trouvons Victor Charreton dans un grand salon d'honneur, le grand salon aménagé, avec beaucoup d'art, par Charles Duvent, l'organisateur décoratif du Salon de cette année. Le vélum en est disposé avec coquetterie, la couleur murale séduisante. La composition de l'ensemble des toiles paraît capricieuse, au premier abord. On a voulu placer sur la cimaise quelques peintres glorieux, des rétrospectives assez brèves. On a voulu aussi mettre en valeur quelques artistes de talent qu'on ne jugeait pas être appréciés généralement à leur juste intérêt et favoriser quelques jeunes d'avenir. Ce sont bien des ambitions pour une salle même grande, mais enfin l'ensemble en intéressera le public, même au jour de la présentation des beaux mannequins et des grandes toilettes sur la petite estrade médiane.

Le centre du tableau de Victor Charreton expose les bégonias et les rhododendrons d'un magnifique jardin d'été autour duquel sont disposés des aspects d'Auvergne puissamment colorés et variés, depuis des bouquets d'arbres noirs sur des étendues de champs, de plaines ensoleillées, jusqu'à un admirable paysage de neige, le village de Murols, tapis blanc sur le sol, et des silhouettes y passent, silhouettes d'hiver engoncées de lourds vêtements, sous la calotte gris de plomb d'un ciel lourd. Montassier a un tableau symbolique très lisible, de ceux que la peinture peut réaliser. *Trois petits*

tours. C'est un manège de chevaux de bois avec des cavaliers et des amazones passionnés. Il montre aussi des joueurs de boules d'heureux mouvement, et de bons paysages. Dans cette même salle, P. Hugues, avec des portraits et de sincères natures mortes. Chauvelon, depuis plusieurs années, attire l'attention avec des paysages simples, de couleur tendre, conçus avec plus de préoccupation d'un ensemble idéologique que de détail de couleurs, en fait très attrayants.

Dabat, à côté d'une jolie terrasse algérienne et de baigneuses, esquisse dans sa manière, qui est surtout une recherche d'attitudes sur fond décoratif sommaire, à larges teintes nuancées, un Christ guérissant un aveugle. De Jourdan, de beaux paysages, à l'ordonnance schématique personnelle. Charigny a des scènes de marché d'un caractère solide; Wuillaume, d'aimables aspects de Moret.

Les rétrospectives des deux frères Laurens semblent plutôt des hommages adressés à deux bons artistes tout récemment disparus qu'une évocation de leur œuvre. On en pourrait dire autant de Rolland-Girardin, dont on nous remontre, au fil des salles, le *Concert champêtre*. Gustave Pierre aime à exécuter de grandes pages. Il ne retrouve pas toujours la brillante réussite qu'il obtint avec son *Homère chez les paysans*, mais il y a toujours quelque chose de précieux dans son effort, encore qu'il ne semble pas certain à tous que cet effort ait pleinement abouti. En tout cas, on ne peut se défendre d'une profonde sympathie pour ce chercheur. Il expose en triptyque trois aspects de la vie d'un port de pêche : panneau central, la criée. Il semble que son but ait été qu'aucune des figures de mareyeurs, de bonnes vieilles, de badauds ne puisse passer pour conventionnelle. Il a réussi sur ce point. Les mouvements sont justes, les figures vulgaires et madrées s'imprègnent d'amour du lucre, de badauderie avisée. Quelque chose gêne pour admirer ce triptyque. Est-ce le ton général gris de fer insuffisamment varié? C'est un bel effort.

Un Portugais peu connu dans nos Salons, notoire chez lui, Carlos Rais, montre un marché dans son pays natal, remarquable par son atmosphère orangée, la belle nature morte d'un tas d'objets de toutes sortes, éparpillés à terre, avec un art parfait, et, parmi ces objets, une procession cu-

rieuse de vieilles femmes et de paysans oisifs aux costumes pauvres et sombres. Jules Hervé, un de nos peintres du Nord, excelle à en décrire festivités et cérémonies. Son cortège de communiantes sous la surveillance de dames en noir est fort intéressant. Rochegrosse envoie deux cartes de visite, ce sont jardins de la banlieue d'Alger, irréguliers et rutilants, avec vues sur la mer bleue. Il n'y a guère d'orientalistes : Paul-Elie Dubois avec une femme du Hoggar, son enfant sur le bras; Bouviolle : un Ghardaia au jour de marché, avec les trous d'ombre de l'orée de ses souks; Mlle Ackein avec un cortège de Soudanaises dont elle interprète hiératiquement les coquettes attitudes; des épisodes tonkinois de Pouchin, des notations marocaines de Mme Drouet-Reveillaud.

Parmi les anciens du Salon, deux bons portraits, un adolescent et une jeune fille, de Paul Chabas. Désiré Lucas avec de clairs paysages. Gosselin avec un pâtis normand de haute qualité. Henri Foreau avec un paysage matinal en Charente, très agilement nuancé. Bompard, qui vient de mourir, avait consacré une de ses meilleures toiles à un paysage matinal d'un faubourg de sa ville natale, Rodez. Henry Grosjean, un grand paysage désolé de son Jura familier.

Parmi les inconnus, M. de Raveton groupe autour d'un berceau d'assez vivants portraits de grand-père, grand frère et des parentes en prière. Des Bretonnes en coiffes blanches apparaissent peintes avec un grand souci de la ligne simple et juste.

De Mlle Elisabeth Faure, *Marthe et Marie*. Une jeune femme fait le ménage, une autre semble rêver au tragique de la vie, ou à une aurore lointaine. Un Jésus en plis blancs disparaît. C'est de l'Evangile traité à la moderne selon les conceptions de van Uhde ou Daguan-Bouveret. Ce n'est pas d'une extrême clarté, mais c'est bien dessiné et bien peint, en bon relief.

Signalons de Claude Foreau un préau d'école avec des enfants démolissant à coups de boules de neige leur récente création, un bonhomme de neige; un pasage d'hiver de très juste tonalité de Châteauneuf, excellente notation d'hiver d'Auvergne; un remarquable intérieur de Couturat; deux natures mortes du plus juste accent de Mme Marie Hérondeau; le promeneur dans un village de banlieue, de dessin vigoureux et spirituel, de Dargouge; un portrait blanc de

svelte allure et de grande distinction d'Augusta de Bourgade; une plage riante de Gagey; les paysages du Loing, d'une atmosphère fluide, d'un joli murmure d'eau, pleins d'ombre avenante, de Cahen-Michel; l'enterrement de Capliez, la vieille paysanne blottie dans un corridor ombreux par les soins de Bergès; un joli paysage de Tréboul et un de Venise par Pironin. Renault, dans sa *Pastorale,* place un nu de pâtre ou de jeune dieu d'une exécution supérieure et tout doré du plus beau soleil.

Blanzat peint étonnamment les vieux murs d'une maison à demi démantelée du vieux Paris. C'est d'un artiste curieux. La *Femme au corsage rouge* de Barthélémy est un bel effort. Un portrait de vieille dame d'Aurèche est de la solide peinture bien nuancée. Une tête de Breton, très vériste, fait honneur à M. Henri Bureau. De Clémence Burdeau, de claires régates ensoleillées. Le tableau de René Aubert, les *Joueurs de dominos,* est d'un bon travail précis. De Coraboeuf, un très beau portrait de dame; un marché d'Espagne, sonore et ordonné, de Lucas, une Vénus de Matossy, un bon portrait de femme dans son intérieur de Mme Trabucco; un intérieur d'église aux vitraux lumineux de Rigaud, dont son fils montre un vibrant portrait; de Narbonne, un très caractéristique portrait de Charles Duvent, qui se borne cette année à exposer deux remarquables paysages, une amusante petite Hollandaise aux joues de pomme d'api mangeant une pomme verte de Kate Munzer, une dentellière de Bruges, du plus savoureux métier, de De Villers, un portrait signé d'un peintre anglais, Ducdale. Voici, au moins, à peu près l'essentiel de ce Salon, parmi lequel les efforts de bonne volonté alternent avec de belles réussites.

§

Le Salon de la Société Nationale. — LA PEINTURE. — La grande page décorative de Gustave Jaulmes, destinée à la mairie de Cachan, tranche dans l'œuvre ornementale de Jaulmes par son aspect de modernisme. Les grandes décorations de Jaulmes portent presque toutes le caractère de l'évocation grecque. Ce sont des nymphes, des dieux fleuves, des figurantes sveltes des cortèges attiques, des pâtres, des filles de Provence dont la robe est un péplum, qui en four-

nissent la figuration. Ici, le sujet est une belle journée de printemps. Ce n'est pas la vallée de Tempé, c'est vraiment une pelouse à Cachan que domine le viaduc avec sa majesté régulière de belle colonnade et un ton jaune de pierre chauffée de soleil doux. A ras des gazons, des pommiers en fleurs, et sous leur neige odorante des amoureux tout modernes. C'est d'une vigoureuse et très aimable composition. Les tableaux de Maurice Denis sont empreints de tout l'agrément habituel de son art. Expression, suavité, sincérité, tels sont les éminents moyens de parure de ses évocations de style à la fois hagiographiques et, dans le sens des *Fioretti*, populaires. Marie-Jeanne Carpentier, dont le talent est viril et savant, nous décèle une Antiope au nu très étudié et sculptural. Peinture de musée! dit-on. N'en fait pas qui veut. On peut ranger parmi les grands tableaux les *Gitans* de Cadel, une famille nomade en route, les gens se tenant en grappe au mulet chargé de tous leurs biens. Cadel est un des peintres bien vivants d'une Espagne tantôt traditionnelle, tantôt populaire. Nous connaissions, depuis l'exposition des envois de Rome, ce grand tableau d'Yves Brayer, cette notation de repos à la fois inquiet et las de trois forçats à Pantellaria, sous la garde des carabiniers et des dogues, sur un fond clair très pittoresque de silhouettes dans le soleil. L'impression du tableau demeure toujours profonde. Deluermoz montre des cavaliers poussant devant eux des taureaux; hommes et bêtes sont savamment retracés. Mme Jeanne Simon fête dans une vaste toile claire la mémoire de Catherine de Sienne. Inguimberty célèbre le Tonkin en vastes impressions un peu ternes, vertes et jaunes d'une atmosphère, au dire de bons juges, exacte. Esther Dumas se sert pour une décoration d'un frais paysage d'Ile-de-France. Dans des dimensions restreintes, et formulée par le simple dessin rehaussé, voici la rentrée vers Henokia, vers la ville des géants, des enfants de Qaïn et de leurs troupeaux, superbe évocation de décor barbare et de marche tumultueuse, que Chadel propose en ornement d'une édition d'art du *Qaïn* de Leconte de Lisle. Il y a de belles qualités de mouvement dans l'esquisse d'Angèle Delasalle, les funérailles d'Albert Besnard que peut-être l'artiste, bien inspirée, réalisera.

Les paysages sont nombreux, et il y en a d'excellents. Ba-

lande, grand explorateur pictural de tous les coins de France, a des tendresses pour le paysage de Mantes, auquel il revient toujours avec largeur et bonheur. C'est par là, vers les bords de la Seine, qu'il a placé son paysage animé, cette clairière sous les beaux arbres qui sert de campement à une foule juvénile, alerte et chatoyante de couleurs gaies. Clémentine Ballot a rapporté d'Espagne des notations très diverses, certaines d'une vive clarté, d'autres et surtout la plus vaste d'un grand accent concentré dans leur valeur symphonique. Goulinat demeure fidèle à Rome, à son forum et à Florence. Ce passionné de l'Italie la traduit avec bonheur. Roger Casse a vu Florence d'un œil très personnel. Ses études sont très nourries de détails, curieusement mis en place pour la réalisation d'un ensemble clair de tonalités tempérées. Dauchez traduit toujours la Bretagne avec sincérité, excellant à accentuer le côté dramatique de son paysage. Charlot donne de petites toiles sur le Morvan. De Lassence architecture avec succès des places bretonnes longues et irrégulières et des rues qui se dirigent vers la mer, à Pont-Croix, en cahotant de toutes leurs maisons et de tous leurs larges pavés. Jeanne Ponge a une excellente exposition, une large notation de paysage cévenol et surtout un coin de Seine, au Port-Royal, où des bateaux amarrés montrent de puissantes silhouettes dans une atmosphère d'été très exacte. Peské note de chatoyants printemps au Lavandou. Bonanomi, un décor de montagne. Olivier, les Martigues. Omer, le joli décor de Carqueiranne, et Raoul Ullmann, de son faire savant, des aspects de Bretagne. Alfred Smith, des notes de Crozant vivantes et colorées.

Des portraitistes: Van Dongen, avec un très aimable portrait de jeune fille. Hugues de Beaumont, avec un portrait de dame élégante, de jolie ligne, avec une étude intéressante des approches de la maturité. Raymond Woog donne de la truculence à la face large et aux yeux rieurs et ironiques de Léo Larguier. Roger Casse donne un portrait intelligemment romantique de la poétesse Anne-Marie Goulinat. C'est un portrait, mais aussi une symphonie vieil or, en un décor savamment harmonisé, que la *Danseuse Khmer au repos* d'Arminia Babaian. M. Tonnelier évoque de façon émouvante la figure de Philippe Berthelot.

Parmi les peintres d'intérieurs, Mme Tournès d'Escola

excelle toujours par son art et son goût de la nuance. Un dessin de Sypiorski, représentant le peintre Dreyfus et ses sœurs, est d'un beau caractère concentré, tandis que sa nature morte autour d'une statuette d'art nègre intéresse par sa savante complexité. Les dessins de fleurs de Marie George sont captivants. Chapin a un torse d'homme très robuste. Madrassi un beau nu de femme. Henry Déziré fait jaillir des épis de vases blancs, d'un blanc savant et admirablement nuancé. Delétang montre un beau dessin de cette vie espagnole qu'il connaît à fond. Guirand de Scévola, avec des portraits veloutés, expose une fin de souper XVIII[e] siècle, après bal costumé, d'un rythme vertueux. Jean-Gabriel Domergue est toujours nerveux, très à la page et caractéristique dans ses portraits et ses scènes de bal. Mlle Agnès Goodsir a un portrait émouvant de grâce légère et Lavery envoie une page de festivité anglaise de la plus élégante splendeur de tonalités.

LA SCULPTURE (au Salon des Artistes français). — Le triomphateur de l'année est Jean Boucher avec trois grands masques de bronze : portrait de lui-même, il y a quelques années, étude de marins, d'un surgissement véridique et précis et de haute expression. Bouchard montre en pierre son *Jean de Chelles,* en plâtre l'an dernier. Niclausse expose deux très beaux bustes : un buste de femme et celui de M. Vautrin, le populaire maire de Metz, dans toute son expression de rare finesse. Denys Puech figure une gracieuse et menue *Sainte Thérèse* portant en ses bras un Enfant-Jésus souriant. Une colonne décorative et un projet de tombeau d'un style classique, fleuri, influencé de modernisme ouvert à la recherche du sentiment, caractérisent l'art plastique et assez intellectuel de Gaumont. De Nicot, une belle jeune fille au lévrier et une Bretonne massive en granit, de bel accent; des filles d'Ouessant très précisées de Bazin; une *Léda* de Bitter; un buste de Louis Rollin, œuvre robuste de Marius Roussel; *La Jeune Pleureuse,* œuvre éloquente de Pourquet; un bien joli corps de jeune femme laissant tomber la lyre, sur un tapis de feuilles d'automne, de Fonquergne, par le sujet vignette romantique grandie, mais par l'exécution plastique et la flexion du corps souple, une belle œuvre. De Traverse, une Diane à la biche, quelque peu éginétique.

Personne n'ignore le grand rôle d'éducateur joué par Jean Boucher à son atelier de l'Ecole des Beaux-Arts, et on ne s'étonnera pas que ce soient ses élèves qui donnent l'accent à l'apport à ce Salon de la jeune sculpture. Voici Bertola, avec le plus gracieux petit buste; Joffre, avec une grande Vénus de marbre, laissant tomber à lourds plis ses draperies pour montrer un torse parfait. La face est de la plus attrayante sérénité. Severac a une statue de jeune femme d'une expression très personnelle. La statue de charpentier de Duparcq développe, sous les larges pantalons professionnels et le tricot de travail, une anatomie musculeuse, et la face est d'une observation générale qui aboutit à un type très plausible. Diosi imagine un Tubalcaïn trouvant le principe de la rotation; le rythme de la statue est vigoureux. Le nu que formule Pedretti est harmonieux. Greck a une jeune bergère de jolie qualité. Guérard s'affirme par le buste de l'aviatrice Hélène Boucher, traité en force, et un nu délicat. La Pomone de Méheut élève vivement autour d'un corps harmonieux une guirlande de fruits et de fleurs.

N'oublions point de citer M. de Bus, Sausse, Prosjinski, Saulo (un buste de Curnonski), Raymond Coulon : un aimable bas-relief, *les Saisons.*

LA SCULPTURE (à la Société Nationale). — La sculpture à la Société Nationale est peu nombreuse. Elle est souvent de qualité. Berthoud a deux bustes de femme, de pénétrante finesse et de parfaite élégance. Fix-Masseau donne un bon buste d'Anna de Noailles. Vuerchoz, un buste vigoureux du grand sculpteur genevois James Vibert. Quilivic, deux Bretonnes polychromées avec goût. Dampt évoque le maréchal Joffre et dédie un bas-relief aux sources de la Marne. Desbois soutient sa vieille réputation avec un torse de femme de haute qualité.

Une belle section de gravure avec Chahine, Beurdeley, Féau, Polat comme protagonistes.

GUSTAVE KAHN.

HISTOIRE DE L'ART

M. Adolfo Venturi et sa *Storia dell' Arte italiana.* — La collection de manuels d'histoire de l'Art « Nemi ». — Les publications de l'*Istituto di Arte* de la Commune de Sienne. — L'Art dans les Marches. — Publications de la *Libreria dello Stato.* — Mémento.

La **Storia dell'Arte italiana** de M. Adolfo Venturi vient

d'atteindre son dix-neuvième volume, et on ne peut que rendre hommage au labeur considérable de ce grand savant qui vient de terminer un admirable Corpus de l'Art italien depuis les origines jusqu'à la fin du XVIe siècle (1). Voilà une trentaine d'années environ qu'il a entrepris cette œuvre de longue haleine et il est naturel qu'au cours du long travail qu'il a fourni ses conceptions d'ensemble se soient quelque peu modifiées. Quelle que soit l'admiration que nous ressentons devant une pareille accumulation de documents et de faits, il faut bien constater qu'il y a maintenant un certain déséquilibre entre le seul volume qui fut consacré à la peinture du Trecento et les sept, fort épais, qui concernent la peinture du Cinquecento. Il est entendu que le XVIe siècle est beaucoup plus touffu que le XIVe siècle. Il n'en est pas moins vrai qu'on a l'impression que l'auteur ne s'est, finalement, guère préoccupé des valeurs esthétiques. Prenons en effet le 7e volume du tome IX qui vient de paraître. Combien de peintres secondaires, de peintres médiocres sont étudiés en détail et ne semblent guère dignes de l'intérêt qui leur est témoigné!

M. Adolfo Venturi a adopté, pour le XVIe siècle, un plan qui est très simple. C'est, au fond, une série de biographies qui se succèdent. Pour chaque artiste, il y a en général un résumé de sa vie avec des données et des dates très précises; puis viennent des considérations sur son talent, sa technique et la liste de ses œuvres connues. Lorsqu'il étudiait le Trecento et le Quattrocento, le plan de M. Venturi était plus libre; il donnait beaucoup moins l'impression du catalogue ou du dictionnaire.

Cela ne veut pas dire que tous ces volumes consacrés au XVIe siècle ne soient pas très précieux et de la plus grande utilité. Jamais on ne s'était encore livré à une étude aussi minutieuse de cette époque de l'art italien. Des renseignements bibliographiques très complets accompagnent le texte qui est, lui-même, d'une rare richesse d'informations. Et, pour être juste, il faut reconnaître que ces biographies qui se suivent ont cependant un lien entre elles, si ténu soit-il. C'est ainsi que dans le septième volume du tome IX, l'auteur

(1) Ulrico Hoepli, éditeur, Milan.

étudie d'abord le rayonnement de l'art des grands maîtres vénitiens du xviᵉ siècle (Titien-Véronèse-Tintoret), puis l'influence de l'académisme romain en Vénétie. Page 397, M. Venturi annonce qu'il passe au « compromis qui se dessine entre la tradition vénéto-lombarde et la tradition romano-toscane », et c'est pour lui l'occasion de nous présenter les biographies de Giuseppe Porta, surnommé Salviati, de Girolamo Muziano et de Jacopo Ligozzi. En même temps, on voit se former un éclectisme facile qui conduira à Annibale Carracci, pendant qu'un maniérisme scintillant apparaît dans les œuvres d'un Barroccio, pleines de souvenirs romains et corrégesques.

Dans tous ces mouvements variés on voit apparaître des figures dont quelques-unes ont du relief, comme Palma le Jeune, et dont d'autres mériteraient à peine d'être citées. M. Venturi ne manque pas d'être souvent sévère dans ses jugements à l'égard des « infiniment petits ». Il a fait, somme toute, une œuvre importante de discrimination et on ne peut qu'admirer la conscience avec laquelle elle est présentée.

Etant arrivé à la fin du xviᵉ siècle, il peut contempler avec orgueil l'ensemble des dix-neuf volumes de cette histoire de l'art italien qui reste un instrument de travail capital et qui fait, malgré ses défauts, le plus grand honneur à l'érudition italienne.

§

L'œuvre de M. Venturi a été celle d'un excellent historien, et aussi celle d'un animateur. Il a contribué plus que quiconque au développement des études d'histoire de l'art en Italie; de nombreux érudits italiens sont ses élèves et on sent dans leurs livres l'influence des idées esthétiques du maître. On relève les noms de beaucoup d'entre eux parmi les collaborateurs d'une **Encyclopédie de l'art italien** que publie à Florence la maison d'éditions Nemi (Nuovissima enciclopedia monografica illlustrata). Il s'agit de petits volumes abondamment illustrés qui analysent les divers aspects de l'architecture, de la sculpture et de la peinture en Italie. Ce sont des manuels de vulgarisation destinés au public cultivé; ils sont même accompagnés de notices bibliographiques sommaires et rendent ainsi de réels services. Mme Mary

Pittaluga a étudié l'architecture, la sculpture et la peinture du Quattrocento en trois volumes; elle a également consacré deux volumes à la peinture du XVIe siècle. La sculpture du Cinquecento est l'œuvre de Mlle Luisa Becherucci. L'art baroque est un peu la spécialité de M. De Logu et c'est à lui que l'on doit deux volumes, vivants et intéressants, sur la sculpture italienne du XVIIe et du XVIIIe siècle. Signalons enfin l'étude que Mlle Giulia Sinibaldi vient de consacrer à la sculpture italienne du XIVe siècle, qui complète celle qu'on lui doit déjà sur la peinture de la même époque.

On peut prévoir qu'il y aura bientôt, sous un format réduit et commode, une nouvelle histoire de l'art italien (1) qui sera une très utile mise au point de nos connaissances actuelles; certains des volumes qui la composent (tels ceux de M. De Logu ou de Mlle Giulia Sinibaldi) sont mieux que des ouvrages de vulgarisation; ils nous donnent sur les sujets traités des vues personnelles qui révèlent des spécialistes avertis.

L'histoire de l'art étant devenue, en Italie, un élément important de la culture secondaire, on a été amené à publier un assez grand nombre de manuels à l'usage des lycées; il en est parmi eux qui sont très bien faits, par exemple celui de M. Luigi Serra, *Storia dell'Arte italiana*, en 3 volumes, publié par l'éditeur Vallardi, de Milan. MM. Ojetti et Dami ont eu, de leur côté, l'idée de présenter avant tout une très abondante illustration avec des commentaires très succincts; c'est ce qui fait l'originalité de leur *Atlante di storia dell'arte italiana* (2) qui donne, par la masse des documents figurés, une idée complète de la richesse et de la valeur de l'art italien.

§

A côté de ces publications d'ordre général, il faut faire une place aux études de détail, et d'abord à celles qu'a entreprises **l'Istituto di arte e di storia del Comune di Siena.** Sienne est, en effet, une des villes qui, depuis le début de

(1) Cette maison d'édition florentine, que dirige M. Cherubini et qui veut créer une bibliothèque encyclopédique à bon marché, a aussi publié sur l'art antique d'excellents livres: ils ont comme auteur M. Pericle Ducati (*La scultura greca*, 2 vol.; *La scultura romana*, 1 vol.).

(2) Treves, éditeur, Milan (2 vol.).

l'ère fasciste, ont attaché le plus de prix à leurs richesses artistiques, et il faut louer M. Peleo Bacci de tout ce qui y a été fait d'intéressant dans le domaine de la muséographie : Sienne a aujourd'hui non seulement une des plus belles galeries d'Italie mais une des mieux organisées. Il est d'autre part intéressant de voir se créer dans cette ville un centre de recherches artistiques de premier ordre: la revue *Diana* est d'abord une des plus utiles pour l'étude de l'art siennois; en outre les monographies dont « l'Istituto di arte e di storia » a commencé la publication sont de la meilleure et de la plus solide érudition. Mme Krasceninricowa, qui est une ancienne élève de M. Adolfo Venturi, consacre un volume à Beccafumi; M. Cesare Brandi nous révèle l'art si curieux de Rutilio Manetti, Siennois peu connu, qui vécut à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe et enfin Mlle Giulia Sinibaldi écrit la vie de Pietro et d'Ambrogio Lorenzetti. Ces biographies sont toutes conçues sur le même plan; très complètes, elles donnent les renseignements les plus précis sur les œuvres des artistes et sur toutes les sources qui nous permettent de les étudier. C'est ainsi que les 260 pages que Mlle Sinibaldi a consacrées aux Lorenzetti semblent nous donner l'état actuel de la question « Lorenzetti » avec toute la netteté nécessaire. A ce travail exhaustif s'ajoute le chapitre d'introduction sur les tendances générales de la Renaissance « trecentesca » où se définissent les différences profondes qui séparent le renouveau giottesque et le renouveau siennois. Ce bref aperçu suffit, nous l'espérons, à donner une idée de l'importance de l'œuvre que veut réaliser l'Institut d'art et d'histoire de Sienne.

§

C'est un autre travail de longue haleine qu'a entrepris Luigi Serra en écrivant **l'histoire complète de l'art dans la province des Marches.** Le premier volume avait paru il y a quatre ans et le second vient d'être publié il y a quelques mois; il évoque la période artistique la plus brillante: celle du XVe et du XVIe siècle. Province trop ignorée de l'art italien, les Marches ont joué un rôle important dans l'histoire de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Il suffit de rappeler tous les souvenirs qui s'attachent, par

exemple, aux deux noms d'Urbino et de Loreto. Le palais ducal d'Urbino n'est-il pas une des plus magnifiques constructions d'Italie, une de celles où s'exprime de la façon la plus originale l'esprit du « Rinascimento »? L'époque baroque a, elle aussi, laissé dans les Marches de nombreux témoignages de sa vitalité; et c'est dans un beau monument comme le Palais Ferretti d'Ancône qu'on peut analyser le passage de l'art de la Renaissance à l'art baroque: il est aussi caractéristique que bien des palais romains.

Le domaine de la sculpture et celui de la peinture sont également d'un grand intérêt. Si on compare les Marches à la Toscane ou même à l'Ombrie, on n'y retrouve pas la même abondance de talents et de chefs-d'œuvre; mais il y a une série d'écoles locales qui ne manquent pas de vitalité. Ce sont ces écoles locales que M. Luigi Serra a étudiées avec une patience de bénédictin, et le résultat de son enquête est remarquable. On voit les diverses tendances, florentine, ombrienne et vénitienne exercer leur influence dans les Marches où, malgré tout, finissent par se créer des centres artistiques originaux, comme cette école de San Severino qui, à bien l'analyser, apparaît comme une des plus importantes du Quattrocento.

Une œuvre comme celle de Luigi Serra est appelée à rendre aux historiens de l'art les plus grands services: il serait capital d'avoir pour toutes les provinces artistiques d'Italie des volumes aussi solides et aussi pénétrants.

§

On sait que M. Luigi Serra est chargé, au Ministère italien de l'Education nationale, de diriger les collections artistiques publiées par la **Libreria dello Stato;** il a eu dans ce domaine les initiatives les plus heureuses. La collection des « itinerari », consacrée aux Musées et Monuments d'Italie est précieuse pour le touriste: ce sont de petits fascicules qui donnent l'essentiel de ce qu'il faut savoir sous un format commode. A côté de cette série de vulgarisation courante, il y a celle des « guides » conçus de façon scientifique et qui peuvent se comparer aux meilleurs catalogues de Musées. J'ai, sous les yeux, la « Regia Pinacoteca di Siena » de M. Cesare Brandi, qui vient de paraître; c'est une œuvre d'une rare

conscience. Enfin on vient d'entreprendre un travail de longue haleine qui sera de la plus grande utilité: les inventaires des objets d'art pour toutes les provinces de l'Italie; celui de la province de Bergame a été publié récemment; c'est un excellent début, et il faut remercier la Direction des Beaux-Arts italienne et M. Luigi Serra d'avoir eu l'idée de nous donner un corpus complet de l'Art italien qui sera un instrument de travail de premier ordre.

Mémento. — Dans la collection des « Itinerari » ont paru, entre autres: *Ostie, La Pinacothèque de Bologne, Pompéi, La Galerie de Parme, Les Offices, La Galerie Brera, Le Musée de Naples, La Villa de Stra, Agrigente, Les Champs Phlégréens, La Via dell' Impero.* Dans la collection des « guides », il faut signaler: *Les Thermes de Dioclétien, Le Mausolée d'Hadrien, Le Palais ducal de Mantoue, Le Musée National de Messine, Le Palais d'Urbino, Le Palais royal de Caserte, Le Musée de Rhodes, Peintures murales au Musée de Naples.*

JEAN ALAZARD.

ARCHÉOLOGIE

Orientalisme. — P. Deschamps: *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte. Le Crac des Chevaliers*, 1 vol. texte, 1 alb. de planches; Geuthner, 1934. — R. Pfister: *Textiles de Palmyre*; Editions d'Art et d'Histoire, 1934. — *Etudes textiles*, ibid., 1934. — *Teinture et Alchimie dans l'Orient hellénistique*, Institut Kondakov (Prague), 1935. — G. R. Tabouis: *Salomon*, Payot, 1934. — A.-G. Poisson: *Les Aryens*, Payot, 1934. — H. Massé: *Les Epopées persanes, Firdousi et l'Epopée nationale*, Perrin, 1935.

Lorsque la première Croisade, éminemment française dans son inspiration et dans ses origines, eut conquis la Palestine et la Syrie, il fallut fortifier les points stratégiques pour maintenir le pays dans l'obéissance et se garder de contre-attaques. Un de ces points est la trouée qui fait communiquer la région côtière de Tripoli avec la grande plaine de Homs et de Hamah. Un petit château situé sur une colline escarpée défendait le passage. Occupé accidentellement par les Francs lors de leur marche sur Jérusalem, ce n'est qu'en 1142 qu'il devint un établissement permanent des Croisés, lorsque le comte de Tripoli en fit don aux Hospitaliers. M. Deschamps a entrepris de nous conter l'histoire de ce château connu sous le nom de **Crac des Chevaliers** (Crac est une déformation d'un mot arabe qui signifie château). L'ordre de l'Hôpital, à la fois religieux et militaire, pourvu d'abon-

dantes ressources, put faire de ce lieu sa place forte et rendre le château quasi imprenable aux moyens d'attaque de l'époque. Ce fut une pépinière de combattants toujours prêts à se joindre à l'armée des princes en difficulté avec les infidèles, une des pièces maîtresses de l'armature franque en Syrie. Pendant 130 ans, et alors que tout croulait dans les principautés franques, les Hospitaliers défendirent le Crac; mais la pauvreté vint réduire la garnison, les mulsulmans firent tomber une à une les places fortes, et les Chevaliers de l'Ordre restèrent à peu près isolés et sans ressources dans leur château. En 1271, le sultan d'Egypte Beïbars vint mettre le siège devant le Crac. Il emporta de haute lutte les deux enceintes, massacra ou fit prisonniers les villageois réfugiés à l'intérieur du château. Le donjon restait à réduire, et, bien que tous les historiens ne rapportent pas cette version, il semble que Beïbars n'obtint sa capitulation qu'en faisant tenir aux chevaliers une fausse lettre de Tripoli qui leur enjoignait de se rendre.

Quand les Chevaliers prirent possession du château, ils le transformèrent et ne s'inspirant que peu des modèles byzantins répandus autour d'eux, ils combinèrent un plan de fortification très personnel, et le réalisèrent selon le génie occidental. Le Crac, dont la masse imposante est à peu près intacte dans ses grandes lignes, constitue aujourd'hui le plus beau spécimen de l'architecture militaire française du XIIe et du XIIIe siècle.

Au cours de deux campagnes, en 1928 et 1929, M. Deschamps avec le concours de M. Anus, architecte, étudia le château, en releva le plan et procéda aux réfections nécessaires, notamment au déblaiement de salles basses que les indigènes habitant les parties hautes avaient utilisées comme dépôt d'ordures. Le volume que nous analysons aujourd'hui n'est pas une sèche monographie de la forteresse des Hospitaliers; c'est une étude d'ensemble de l'architecture militaire franque en Syrie, dans laquelle le Crac trouve sa place. La seconde partie décrit les divers quartiers du château, composé de deux enceintes concentriques dont la seconde, plus élevée, domine tous les ouvrages de la première. De trois côtés, la montagne est assez abrupte pour constituer une défense naturelle. Sur la quatrième face où le terrain est de

plain-pied, les ouvrages de défense ont été accumulés. Les tours des deux enceintes, les bâtiments de l'intérieur, les grandes salles ont fait l'objet d'une étude minutieuse de la mission; leur architecture relève en partie de celle qui était en usage en Occident à la même époque, mais offre aussi des conceptions nouvelles.

Le livre de M. Deschamps qu'illustre un album de 120 magnifiques planches fait revivre le passé de la célèbre citadelle; nul guide n'était plus qualifié pour nous en faire sentir les beautés que le savant conservateur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro. Nous lui devons même davantage; la France a pu acquérir du gouvernement de l'Etat de Lattaquié le Crac des Chevaliers que l'Administration des Monuments Historiques a pris sous sa tutelle; il convient de rappeler la grande part qu'a prise M. Deschamps dans les quatre ans de démarches nécessaires pour faire aboutir ce projet.

M. Pfister, spécialisé dans l'étude des étoffes anciennes, étudie les **Textiles de Palmyre** découverts dans la nécropole; les Palmyréniens, à l'imitation de l'Egypte, procédaient à la momification des cadavres, mais de façon beaucoup moins parfaite; ils se servaient de myrrhe rendue pâteuse par l'addition d'eau, dont ils imprégnaient les tissus recouvrant les chairs. Les étoffes qui entouraient les cadavres sont des toiles de lin souvent décorées de bandes de laine teinte à la pourpre de murex; le fait est d'autant plus intéressant qu'en Egypte et à Doura (l'ancienne Europos, sur l'Euphrate), M. Pfister n'a jamais rencontré que des pourpres à base de garance. Le second décor appliqué sur le lin (qui n'est jamais teint), est composé de fils d'or, faits de feuille enroulée sur un gros fil support. Les tissus de laine recouvraient les momies déjà emmaillotées dans des toiles; ils sont généralement jaunes ou bruns et de couleurs naturelles. Les tissus de soie (exécutés déjà au métier mécanique), sont d'origine chinoise et comme fils, comme tissage, comme décor, ont tous les caractères de ce qu'on nomme la soie des Han. Il est à remarquer que ces tissus de soie sont assez fréquents dans les riches nécropoles de Palmyre du IIe siècle, alors que la soie étaient encore un luxe au IIIe siècle à Rome; ces tissus étaient importés de Chine, mais on savait

aussi tisser sur place la soie, et l'on imita ainsi de bonne heure les étoffes chinoises.

Dans ses **Etudes textiles,** M. Pfister analyse : 1° un Gobelin sassanide (IVe ou Ve siècle) du Musée Guimet, orné de médaillons entourés d'une bordure noire, ajourée d'espaces blancs; du haut du médaillon partent deux panaches, l'un vers la droite, l'autre vers la gauche. M. Pfister voit dans ce motif l'aboutissant « du vase aux eaux jaillissantes » qu'affectionna la Mésopotamie et qu'on peut faire remonter jusqu'à l'époque des tablettes protoélamites trouvées à Suse, c'est-à-dire à la fin du IVe millénaire avant notre ère. La démonstration de M. Pfister est ingénieuse, bien défendue, et bien documentée; bien que le motif puisse être interprété de façon différente, la persistance des thèmes décoratifs est telle, en Orient, que les 3.000 ans écoulés entre le prototype et sa dernière réalisation n'interdisent pas de prendre cette hypothèse en considération. 2° M. Pfister publie ensuite un Gobelin syro-iranien de Doura (IIIe siècle de notre ère) remarquable par l'usage d'un dégradé allant du bleu foncé au rouge, obtenu par un mélange inégal de fils de diverses couleurs; cette technique était sans exemple jusqu'ici pour le proche Orient des premiers siècles.

La teinture et l'alchimie dans l'Orient hellénistique qui font l'objet d'un mémoire, peuvent être étudiées d'après les étoffes qui nous viennent d'Egypte et de Syrie et d'après des recueils où sont énumérées des recettes relatives à la teinture, soit des métaux, soit des pierres, soit de la laine. Les premières recettes ont fait l'objet d'un travail de Berthelot dans sa publication sur les Alchimistes grecs. Les formules destinées au traitement de la laine se ramènent au lavage (pour dégraisser), au mordançage (pour permettre à la laine de prendre la couleur, opération qui se fait avec du marc et du vinaigre, de la lie de vin et de l'eau salée, de l'alun et de l'urine, de l'acétate de fer et du vinaigre). La coloration rouge est obtenue par le fucus et non par l'orseille, l'orcanette, l'indigo, la garance, le kermès; mais ces trois derniers colorants, les plus stables, sont les moins usités et les recettes abondent qui concernent des produits moins effi-

caces. M. Pfister énumère ensuite les teintures employées sur les étoffes qu'il a analysées. Il insiste à bon droit sur la puérilité des recettes ayant trait à de prétendues transformations de cristal en rubis et émeraudes au moyen des opérations qui sont appliquées aux textiles, ou par un simple badigeonnage de vernis. La conclusion sévère, mais juste, de M. Pfister est que les recueils de formules parvenus jusqu'à nous, ne pouvaient être « ni des manuels pour l'artisan sérieux, ni des instructions pour les faussaires ». Ce sont des spéculations de gens vivant en dehors de la réalité, des souvenirs d'une époque depuis longtemps dépassée par l'industrie du temps où ils écrivaient, ainsi que le montre l'étude des étoffes que l'antiquité nous a léguées.

Mme G.-R. Tabouis, à qui nous devons déjà un Toutankhamon, un Nabuchodonosor, nous présente aujourd'hui **Salomon.** Le récit est vif, d'un intérêt croissant et beaucoup le liront d'un trait, emportés par la vie et par le mouvement qui s'en dégagent. Pour ceux qui veulent des cautions, l'auteur a fait ample mesure aux citations et aux références; si parfois Mme Tabouis interprète un peu les textes, la présentation loyale des sources permet de juger dans quelle mesure, et justifie la vraisemblance des déductions. La légende au reste a su s'emparer vite de Salomon, au point de faire de lui une figure presque idéale, assez différente, pourtant de la réalité. Pour le peuple d'Israël, Salomon fut le roi par excellence, celui qui donna enfin sa demeure, le Temple, à Yahvé. Son goût pour la discussion des cas de conscience, et sa finesse à les résoudre, lui valurent une réputation de sagesse parmi son peuple, réputation qu'on accepta par la suite sans en rechercher les raisons. La renommée de Salomon détermina, dit-on, la reine de Saba à venir lui rendre visite, et cet épisode fait l'objet, dans le livre de Mme Tabouis, d'une étude particulière de près de cinquante pages, qui traite à fond la question. La légende reprise par la littérature arabe contribua à faire de Salomon un personnage presque mythique. Depuis, tout ce qui est grand lui fut attribué. Il n'est de ruine importante en Asie occidentale à qui l'on n'ait accolé son nom. La vie assez licencieuse du monarque, son harem rempli d'étrangères, au mépris de la Loi? Vétille pour les historiens antiques, qui n'y voient

qu'une marque de l'admiration universelle dont le roi était entouré.

Tout ceci, réalité et légende, transparaît bien du récit de Mme Tabouis, qui reconstitue les conditions de l'accession au trône du jeune roi, entouré cependant de compétiteurs. Politique avisé, il demande au commerce la prospérité qu'à d'autres époques ses voisins, les Assyriens notamment, demanderont à la guerre. C'est que les circonstances vers l'an 1000 avant notre ère sont uniques : l'Egypte, harassée par l'effort qu'elle vient de fournir contre les peuples de la mer, s'est repliée sur elle-même; tout Canaan, proie récente de la même invasion, se relève de ses ruines; les Hittites d'Asie Mineure sont sortis de l'histoire et les tribus hittites de Haute-Syrie s'organisent. Babylone et Assur, qui ont subi le contrecoup de la pression des hordes barbares, s'épuisent dans une lutte sans merci; rien ne s'oppose à l'éclosion d'un royaume, de superficie modeste, à la vérité, mais qui ne connaît pas de compétiteurs, qui s'efforce, avec un véritable génie de l'organisation, au rôle de courtier entre le nord et le sud, d'entrepositaire des denrées de l'Asie et de l'Afrique. Dans un monde qui commençait à revivre, mais où tout était à rebâtir, le génie de Salomon fut de fonder les ressources de son empire sur le négoce, au point de s'allier au roi de Tyr et d'associer le commerce des Tyriens avec le sien propre qui se faisait par caravanes.

Du Temple célébré par l'Ancien Testament, il ne reste rien aujourd'hui; c'est d'après les vestiges des sanctuaires d'Assur et de Babylone que nous pouvons tenter de le restituer, car le royaume de Juda s'inspirait plus de la Mésopotamie que de l'Egypte. On peut le supposer orné de pierres rares, de bois précieux incrusté d'ivoire, de placages en feuilles d'or ou d'argent, mais le Haram-esh-Shérif de Jérusalem, terrasse où fut bâti le Temple, impose une limite à notre imagination et nous donne le cadre exact de ce sanctuaire.

Pourtant, le règne de Salomon fut assombri par les mille intrigues inséparables de la vie des cours orientales. Murmures des chefs de tribus dépossédés de leur autorité, murmures des intransigeants appuyés sur les prophètes, qui pouvaient reprocher au roi son luxe et sa mollesse. Puis ce fut

la révolte ouverte, les fils luttant contre le père, et après Salomon, la destruction brutale, instantanée de toute son œuvre: la scission de ses Etats en deux royaumes; les jours heureux étaient révolus.

Les Aryens, de M. G. Poisson, prouvent que l'archéologie peut être parfois d'actualité; nous n'avions plus en France d'ouvrage récent et synthétique sur les divers aspects de la question aryenne; cette lacune est aujourd'hui comblée. L'ouvrage de M. Poisson peut être abordé avec confiance, car, outre sa connaissance approfondie du sujet, l'auteur ne manque pas d'exposer, lors d'un point controversé, les diverses théories explicatives, en donnant les raisons de son choix. Après une définition de l'Aryen d'après sa langue, l'ethnologie actuelle du groupe et l'ethnologie ancienne de son domaine, M. Poisson suit les migrations aryennes en Europe, migrations qui sont en corrélation avec celles que l'on constate en Asie. Les grandes périodes signalées par un progrès : cuivre, bronze, fer, sont soigneusement étudiées ; chaque étape, grâce aux recherches de ces dernières années, est éclairée par les découvertes d'un centre de dispersion de civilisation. Ceci permet de constater quelle influence ont eue les uns sur les autres les différents groupes de la famille aryenne. Arrivé au terme de son étude, M. Poisson peut conclure que « tous les peuples de la famille aryenne se sont formés du mélange des mêmes éléments raciaux primitifs et qu'aucun ne peut se targuer d'une plus grande pureté, du reste indéfinissable. D'autre part, la civilisation aryenne est l'œuvre commune de tous les éléments raciaux qu'elle a unis, chacun ayant apporté la contribution de ses qualités et de ses connaissances dans des proportions comparables. » On ne peut que souscrire à ces conclusions.

Les fêtes du millénaire de **Firdousi** en Iran, dont nous avons parlé ici même; celles qui ont eu lieu à Paris à la fin de l'an dernier pour glorifier le poète, ont leur épilogue dans le volume que vient de publier M. H. Massé, professeur de persan à l'Ecole des Langues Orientales. Pour ceux encore trop nombreux qui savent mal ce que recèle de force la civilisation iranienne, et le rôle précurseur qu'elle a joué jadis, l'œuvre de M. Massé, à qui ses fréquents séjours en Iran ont permis de pénétrer la pensée nationale, apporte les

éclaircissements nécessaires. Firdousi n'est pas simplement un poète; c'est un patriote qui incarne l'esprit de l'Iran, qui recueille les éléments de sa grandeur passée pour créer une tradition; il accomplit pour son pays ce qu'avaient fait Homère, Virgile et l'auteur de la *Chanson de Roland* pour le leur. Alors que la Perse était sous la domination arabe depuis déjà quatre siècles, Firdousi rend à sa patrie conscience de la place qu'elle a tenue jadis. M. Massé nous initie aux conditions qui ont donné naissance à une épopée nationale dès le temps des Sassanides, alors qu'une cour brillante, éclairée, se délectait aux récits des exploits des ancêtres. Puis il décrit la vie pénible du poète ne trouvant pas auprès du souverain la récompense qui lui était due; il étudie ensuite le *Livre des Rois* qu'il résume, car le poème est une œuvre de longue haleine dont les milliers de vers ne sauraient trouver leur traduction dans un tel livre. L'art et la pensée de Firdousi, les idées politiques du poète, font l'objet d'une fine analyse; l'auteur insiste sur le mérite littéraire du *Livre des Rois,* car la langue de Firdousi reste un modèle de pureté et d'élégance proprement persane. Les lecteurs goûteront particulièrement le chapitre consacré à l'influence de l'œuvre de Firdousi sur l'Orient et sur l'Occident. Ce livre est un hommage plein d'émotion et durable à un poète qui honore l'humanité par la valeur morale de son œuvre. Nulle autre célébration que ce millénaire ne convenait mieux à l'Iran, au moment où, en signe de rénovation, le pays reprend le nom qu'il portait à l'époque où les héros du *Livre des Rois* accomplissaient leurs exploits.

Dr G. CONTENAU.

LINGUISTIQUE

J. Damourette et E. Pichon : *Des mots à la pensée, Essai de Grammaire de la Langue Française,* tomes I, II, III, IV, d'Artrey.

Les volumes de l'**Essai de Grammaire** de MM. Damourette et Pichon me sont parvenus, non pas au fur et à mesure de leur apparition, mais tous les quatre ensemble, ce qui constitue 2.530 pages in-8, où 1.598 paragraphes de théorie profonde, et qu'il faut méditer, sont illustrés de plus de 18.600 exemples. La qualité maîtresse des auteurs, qualité magistrale, c'est le sentiment de la vie; cette impression

saisit dès les premiers chapitres et demeure égale jusqu'au bout... *bout* est impropre; un cinquième volume attend le jour et le verra d'autant plus vite que les premiers auront eu en librairie le succès mérité. Puissé-je gagner ici quelques cœurs!

Il est loyal d'avertir qu'on se heurtera à une nomenclature grammaticale fort néologique et d'allure révolutionnaire. Soit ce fait que Saint-Simon, toujours pressé, au lieu d'écrire « cette circonstance, qu'ils s'étaient rendus prisonniers », écrit « leur reddition prisonniers »: l'*Essai*, tout en approuvant un maître grammairen d'avoir reconnu là-dedans « une caractéristique attribuée à l'objet du verbe *rendre* », nous explique, pour plus de précision: « le substantif épiplérome en dichodèse peut être le représentant d'une substance qui serait diadote dans le phénomène verbal sémantiquement correspondant au substantif nominal épidecte » (§ 474). Telles autres descriptions accumulent les latinismes; ainsi, à propos d'un texte de Musset, « et, *pour la petitesse de ses pieds*, elle était Andalouse et comtesse »: « le complément locutoire délocutif ne trouve aucun substantif auquel pouvoir se rapporter syndestiquement; il n'a plus alors aucune tendance vers la circonjacence et reste purement ambiant, presque factiveux » (§ 460). Dans cette terminologie, quelque imbu et féru que je sois de sémantique, sématismes et syssémantiques, j'avoue ma crainte du *diamphitète* et de l' *auxiamphirrhème*, et même des *génèrescences* et *sexuisemblances* à la romaine, et me sens plus porté vers une flore française d'*ayances*, d'*étances*, d'*échoites*, d'*épingles* et d'*assiettes*. Mais je dois m'écrier que tout l'ouvrage n'est pas rédigé en langue de clinique; que des diagnostics à mot à mot pénible on est récompensé par leur justesse; que les patrons, éloignés du penchant médical à voir de la maladie partout, sont optimistes, et nous montrent de la santé là où nous étions portés à condamner des frasques; et que nous n'avons pas de grammairiens plus nationaux. D'ailleurs, quoique Spinoza ne se lise pas à la volée, sans doute n'est-il pas indispensable, pour comprendre l'*Ethique*, d'y user autant d'existence et de solitude qu'il employa à son polissage; ni vingt-cinq ans pour se bien placer au point de vue de cet *Essai*, qui fut conçu vers 1911; ou bien alors, ayant

revécu tout le français, MM. Damourette et Pichon ne sauraient être moins de quinze fois centenaires. Enfin, si ceci se produisait, que les en-têtes vous écartassent des pages, allez donc de la page à l'en-tête; dans cette foule d'exemples, dont un tiers sont des phrases orales toutes palpitantes, allez vous aussi « des mots à la pensée »; auscultez, vous aussi, subtilement; vivisectez, d'une main aussi légère; et je vous regarderais faire, si, classant plus savamment, vous réussissiez à étiqueter moins doctement.

Le tableau géométrique, et sans lacunes, où l'*Essai* répartit en douze cases toutes les « essences logiques » résultant de la croisée des « classes » et des « catégories » ne se prétend pas valable pour toute langue, mais pour le seul français; « remonte-t-on au latin qu'il est impossible d'en retrouver l'exact équivalent » (§§ 82, 96); cette déclaration est conforme au principe générateur de l'*Essai* : la méthode historique est insuffisante pour tout expliquer; « en effet, choisir une époque donnée comme origine des temps est toujours arbitraire »; « ce n'est pas ailleurs que dans le langage vivant de maintenant, au milieu du psychisme dans lequel nous nous mouvons, qu'il faut rechercher par une méthode analytique, des éclaircissements complémentaires » (§ 305). J'ai soutenu la même idée dans la *Revue de philologie française*, à propos de la sémantique de l'imagination et du vocabulaire.

Un exemple: l'interrogation. Elle s'exprime ou par une inversion (*Est-ce toi?*), ou par une mélodie spéciale (*Vous descendez à la prochaine?*), ou par une subordonnée émancipée (*Quand que tu viendras?*), ou par la formule *Est-ce que*, ou par un *ti* évadé des *t-il, t-ils*, de 3e personne (*J'sais-ti?*). Ce qu'il y a de commun sous cette diversité, c'est une relative perturbation de syntaxe, qui a pour but de retirer aux conjonctures du verbe leur pleine existence, et d'obtenir une attitude inquiète, dont la résolution est au pouvoir de la personne interrogée (§ 1404). D'ailleurs l'inversion se retrouve dans d'autres faits de la langue; si l'interrogation est une soumission de l'esprit à une réponse à venir, le tour *sans doute viendra-t-il* en est une aussi, à des contingences antérieures au fait verbal; le tour *fussé-je mort, je me dresserais*, une soumission à une connexion aléatoire; le tour *es-*

tu bête! une soumission à un fait étonnant. De sorte que, dans sa généralité, l'inversion a pour effet de montrer la formule verbale prise d'un trouble qui la soumet à l'atmosphère où elle se meut (§ 1598).

Autre exemple : la négation. Pour expliquer, dans *je ne parle pas, je ne dis rien,* la fragmentation de la pensée négative en deux morceaux, la grammaire « historique » se satisfait à montrer que le monosyllabe *ne* a été renforcé de mots à sématisme positif, mais désignant des quantités minimes, qui, par contagion, ont acquis valeur négative, (*tu ne couds point, de cervelle point*). Mais notre grammaire « analytique » signale très bien des *ne* dont la négativité a disparu, et disparaissant, fait place à quelque autre sens qu'on doit pouvoir discerner. *Il est plus pur que je ne le suis,* c'est Je suis pur, il l'est davantage : ce *ne* sans escorte exprime seulement, dans une subordonnée, une discordance avec le fait de la principale. Lorsque *ne* est facultatif (*avant qu'il ne meure, avant qu'il vienne*), alors sa présence, renforçant la circonstance introduite par *avant que,* souligne la discordance du fait principal et de son subordonné. Bref, *ne* est « discordantiel ». De leur côté, les autres mots dits négatifs *rien, pas, guère,* s'appliquent à des faits que la pensée exclut, forclôt, de la réalité (*trop compromis pour avoir rien à ménager*) : ce sont des outils « forclusifs ». Ainsi, la pleine négation (je *ne* parle *pas*) n'est que la somme des deux idées forclusion et discordance. Le français s'est donc constitué deux expressions qu'il peut joindre et disjoindre. Même il peut les rapprocher sans les combiner; telle proposition comporte et *ne* et *jamais* sans être négative; exemple : la discipline, dans cette organisation américaine, régnait « impérieuse autant et plus qu'elle n'avait jamais fait dans aucune armée du roi de Prusse » (Farrère) : l'indiscipline est forclose de la Prusse et, entre ladite armée et ladite organisation, on signale une discordance (§§ 114-120).

Dans les phrases à verbe unipersonnel, *il neige des roses, il vous arrive une voyageuse, ça presse d'opérer le malade,* l'*Essai* combat la théorie récente, qui déclarait *il* (*ça*) seul « sujet » du verbe, et ce qui suit le verbe « complément d'objet »; et il restaure l'ancienne théorie des « deux sujets ». L'esprit, en effet, envisage d'abord une idée verbale

(*neiger*) dans toute sa compréhension possible (l'*Essai* écrit « son extension », le terme semble impropre), et, à ce moment, lui donne, pour support provisoire, un pronom indifférencié; ensuite, dans la masse amorphe de ce support, il précise et cristallise une substance intéressante (*des roses*). Je crois l'*Essai* dans le vrai. D'ailleurs, à juste titre, il rejette aussi, pour le pronom indifférencié, le vieux nom de « sujet apparent », qui semblait dire que cet outil ne servait à rien (§ 1491).

Car tout dans la phrase a un sens psychologique. « Le langage, s'il n'est pas *toute* la pensée, est du moins *de la* pensée, et c'est comme tel que nous l'étudions. » « Tout dans le langage étant tourné vers l'expression sémantique, les moindres faits phonétiques concourent directement à cette expression. » « La richesse d'une langue en formes grammaticales est toujours l'image de sa richesse de pensée. » « Un idiome peut se définir un mode de pensée spécifique. » « Pour faire la grammaire française que nous concevons, il fallait donc être Français. Nous le sommes. »

Je suis heureux de voir l'*Essai* combattre l'affirmation naguère hasardée que, dans le langage, le « signe » serait « arbitraire » et « immotivé ». Ce que Saussure voulut dire par là, je n'étais pas parvenu à le saisir, ou à le croire; et voici d'excellents esprits d'après qui Saussure aurait confondu deux choses, la convenance de nos idées avec le monde extérieur (supposé réel tel que perçu!) et la convenance de nos signes avec nos idées. Peut-être Saussure, qui était Suisse, a-t-il été tout simplement dupe de quelque bilinguisme? Mais « le langage est le produit d'une pensée vivante et en mouvement. Tout s'y passe selon les lois du psychisme, ce qui s'oppose à l'arbitraire du signe » (§ 74).

Ce n'est pas que l'*Essai* méprise un éclairage indirect du français par d'autres langues: il en évoque de très étrangères. Aux langues celtiques, il fait une place d'autant plus amicale qu'elles peuvent être, sur plus d'un point, un substrat national des faits français. Au § 23 il est parlé de « patois bas-breton »; simple erreur de plume, que les auteurs eux-mêmes ont corrigée, à l'*errata*, pour la page 12, mais qui est surtout déplaisante à la page 36; l'*Essai*, qui cite souvent la grammaire bretonne de Le Gonidec, sait parfaitement

que le breton celtique de basse Bretagne est une langue, non apparentée aux patois romans de haute Bretagne. Car, chose rare dans la littérature française, ici les citations de breton sont soigneuses. Et les erreurs, légères, comme (§ 155) que le breton prononce *kant lur* (cent francs) sans détacher le *n* : il prononce *kann lur, a* nasal suivi de *n;* ou que ce soit seulement quelquefois (§ 345) que le breton donne des pluriels à ses singulatifs: il le fait couramment; de la laine, *gloan*; des laines, *gloaniou*; au singulatif, un lainage, un gilet de flanelle, *eur c'hloanenn*; des lainages, *gloanennou*. — « Tann, tann, dîr, oh, dîr... » (§ 747) n'est pas un refrain du genre de *tralala;* c'est le leit-motiv sensé, quoique sauvage, d'une pièce célèbre forgée par l'auteur du Barzaz Breiz, un refrain du genre d'« Auprès de ma blonde ». — Ce n'est pas seulement en celtique gallois que le tour *l'homme que je vois son chien* est normal (§ 1323), mais aussi dans notre breton (sans que les langues celtiques en semblent être la source dans le français). — Il est faux (§ 1566) que le breton ne conjugue plus ses verbes que sous la forme « analytique » *me* (*te*) *a gar ar bara,* je (tu) aime le pain, avec *gar* invariable; il les conjugue aussi « synthétiquement » *ar bara a garann* (*a garez*), le pain aimé-je (aimes-tu), et il choisit selon la valeur à donner au sujet ou au régime. Qu'est-ce que le Batz prononcé *bats* (§ 203)? S'il s'agit de l'île de Batz (Finistère) qui est en breton *enez Vaz,* je n'ai jamais ouï prononcer en français que *Ba,* tout comme dans le *Bourg-de-Batz* (Loire-Inférieure); il est vrai qu'il y a des automobilistes qui perdent un temps précieux à prononcer *karèks* ce qu'ils voient écrit *Carhaix.*

Voilà, domaine restreint, il est vrai, le peu de bretonneries que j'ai aperçu critiquables; si j'ajoute que sur le reste du terrain français mes chicanes seraient aussi des menuailles pas plus nombreuses, ma lecture me laisse l'impression d'une œuvre géante, géante et agile, agile et profonde, profonde et supérieurement gauloise.

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Où en est la peinture en 1935? — Il y a annuellement à Paris une vingtaine de Salons, parmi lesquels les uns don-

nent l'hospitalité à près de dix mille, les autres encore à un ou deux milliers de toiles.

S'il est hors de doute que chaque siècle ne possède qu'un nombre très limité d'authentiques créateurs qui survivent, soit comme peintres, soit dans un autre rayon des Beaux-Arts (musique, sculpture, gravure, lettres), faut-il croire alors que quatre-vingt-dix pour cent (ou plus) de ces longues suites de tableaux accrochés annuellement au Grand Palais, ne présentent aucune valeur durable, n'ont aucune raison d'être, disparaîtront avec le souvenir de tant de choses qui, aujourd'hui, occupent notre esprit?

Est-il admissible que le nombre de gens maniant le pinceau ait augmenté au lieu de diminuer, à une époque où le travail manuel tend à disparaître et où les circonstances économiques ne permettent plus qu'un minimum de durée dans la réalisation d'un objet, qu'il soit de luxe ou de nécessité!

La surproduction artistique est nécessairement le fait de civilisations riches, mûres, partout généralisées. C'est pourquoi, dans les nombreuses expositions, on voit, rarement, des envois absolument dénués d'intérêt. Car, pour aussi paradoxal que cela puisse paraître, la peinture nulle n'existe pas, pour ainsi dire; le tort que nous avons est de l'appeler, inévitablement, un tableau.

Un tableau est un objet très précis. C'est un sujet choisi par l'œil qu'instinctivement l'œil limite et encadre. Et, par exemple, un motif d'art décoratif n'est pas un tableau. Mais s'il est brossé sur toile et mis dans un cadre, il peut en prendre artificiellement l'aspect. C'est ainsi pour un thème de trumeau ou de papier peint, pour un dessus de porte, pour un projet de frise, pour un modèle de tapisserie, pour un dessin géométrique gentiment rehaussé de couleur, à la manière des artisans qu'il est convenu d'appeler cubistes...

La mécanique a été, au XIXe siècle, cruelle pour l'immense caste des fins ouvriers qui, depuis l'an mille et de génération en génération, pratiquaient les arts appliqués.

D'abord est venue la photographie, concurrente impitoyable des centaines de portraitistes répandus sur tout le territoire, dans les grands centres autant qu'en les petites villes et dans les campagnes.

Puis les successifs raffinements et perfectionnements tech-

niques de l'imprimerie ont, peu à peu, écarté le travail à la main dans la confection de l'imagerie sacrée, populaire, humoristique et enfantine, de l'ornementation des faïences, des étoffes et des cartonnages. Rappelons-nous, en passant, ces exquis *fixés*, tantôt utilisés pour les couvercles des boîtes et étuis les plus variés, tantôt comme ex-voto galant, religieux ou patriotique.

Ebénisterie, ciselure, tissage, se passent également très bien de la directe intervention manuelle, au moins pour ce qui concerne leur production courante; la sculpture a disparu des façades, des plafonds, les ciels parcourus d'hirondelles ou de cupidons, brossés souvent avec un charme infini.

Le cœur et l'âme des hommes ne suivent qu'en apparence l'évolution du monde extérieur: il existe plus de différence entre le carrosse de l'homme riche du XVIII[e] siècle et la quinze ou vingt chevaux Renault qu'entre la mentalité d'un fermier général, et celle d'un businessman de 1935. Et le: « plus ça change, plus c'est la même chose » du peuple, est plein de bon sens en ce qui concerne l'intelligence.

Si l'industrie a supprimé, presque complètement, le gagne-pain des délicieux artisans de France, pays des émailleurs sur cuivre, des dentellières, des fondeurs, des patients et subtils constructeurs de meubles, de pendules, de lustres, de jouets, de bibelots, bref les descendants de cette intelligente et laborieuse population dont un Jean-Baptiste-Siméon Chardin reste la synthèse et la quintessence, les descendants de cette population existent et instinctivement se défendent contre la fabrication en série.

Ce sont eux qui peuplent les murs des innombrables manifestations artistiques ayant lieu de Montmartre à Montrouge, d'un bout de l'année à l'autre: ils ne s'avèrent point peintres de remarquable personnalité, ni puissants statuaires, mais ils possèdent souvent des qualités enviables, du goût, de la mesure, l'amour du précieux, le respect des matières premières.

Néanmoins, quand on va jusqu'au fond de la question, trois autres facteurs de robuste intérêt social et esthétique s'imposent et ont chacun leur part de responsabilité dans le fantastique encombrement de nos Salons: ce sont l'émancipation féminine et la défaveur dans laquelle, par la même occasion, est tombé l'ouvrage à l'aiguille; l'invasion, depuis

la fin du conflit mondial, du quartier de Montparnasse et du Midi par les étrangers désirant apprendre le métier d'un Henri Matisse ou d'un Othon Friesz; le foudroyant début des Juifs sur la scène des Beaux-Arts.

Sans compter l'*Union des Femmes Peintres et Sculpteurs*, fondée en 1881, et deux ou trois autres cénacles ayant le même but, mais où règne un esprit moins scolastique, la moitié des cimaises de nos périodiques expositions de peintres d'avant-garde appartiennent, depuis 1930, aux artistes du beau sexe; celles-ci atteignent ces mêmes proportions dans les différentes épreuves pour le prix de Rome et pour d'autres récompenses distribuées publiquement; quant aux grandes et petites académies, tant rue Bonaparte que rue de la Grande-Chaumière et tant chez Julian qu'aux écoles spécialisées dans la confection de l'affiche, les jeunes filles y forment, presque sans exception, un groupe important, si ce n'est une majorité.

Ce qui signifie qu'il faut attribuer à la femme, — espérant la gloire des rares Louise Moillon, Mme Vigée-Lebrun, Rosa Bonheur et Berthe Morisot d'autrefois, — les raisons de ce que, depuis un demi-siècle, le nombre de ceux qui s'adonnent à la profession picturale a doublé.

Pour ce qui concerne les Juifs, — auxquels la Loi interdit non seulement de reproduire le corps et le visage des enfants d'Adam, mais de la bête marchant ou rampant sur la terre et du poisson respirant sous l'eau, — les Juifs qui, dans le domaine des tableaux, se contentaient jadis d'y réaliser, par un choix judicieux, des bénéfices énormes, leur soudaine révélation comme ouvriers de la palette offre un problème compliqué dont, en ces lignes, nous ne pouvons retenir que la seule donnée de leur prodigieuse fécondité: à la place des cinq au six célébrités israélites qui, dans ce sens, existaient au XIXe siècle, — les deux Lehmann (dont le plus jeune appartenait à l'atelier d'Ingres), Josef Israels (l'intimiste hollandais), Pissarro (le camarade de Sisley et de Monet), Liebermann (le chef des impressionnistes allemands), Dhurmer (que sauva peut-être de l'oubli son illustrative effigie de Rodendach, le poète brugeois), — nous lisons dans les catalogues contemporains, surtout depuis la guerre, des dizaines de noms sémites, hébraïques ou germaniques, indiquant que

le total des exposants de l'avenue Alexandre-III s'est augmenté sensiblement d'un élément quasi absent jusqu'en 1900 parmi les usagers de la cimaise officielle ou indépendante.

Quant aux jeunes gens, venus des Balkans et de l'Europe Centrale, d'Italie et d'Espagne, de Scandinavie et des Pays-Bas, de Russie et d'Angleterre, des deux Amériques, d'Extrême-Orient et d'Australie, afin d'étudier les techniques *up to date*, s'ils n'aspirent pas tant à la vente de leurs essais, ils comptent, sans exception, être acceptés comme exposants dans un de nos Salons sans nombre.

S'ils n'arrivent pas à contenter les comités des *Artistes Français*, de la *Nationale*, de l'*Automne* ou des *Tuileries*, ils se tournent vers les sociétés dont la plus ancienne inscrit sur ses affiches: « Ni jury, ni récompenses. »

Succédant au fameux *Salon des Refusés*, où figuraient, pendant le Second Empire, un Manet et un Whistler, *le Salon des Indépendants*, qui a déjà un demi-siècle d'existence, se trouve à l'origine d'un nouvel ordre: on lui doit, sans doute, la reconnaissance d'écoles et de groupements méconnus, dont actuellement les membres, devenus célèbres vers la fin d'une existence difficile — quelquefois tragique — figurent en bonne place au musée du Louvre, la reconnaissance des pointillistes, des réalistes, des divisionnistes avec les Renoir, les Monet, les Seurat, les Gauguin et tant de nos contemporains, d'un Vlaminck sur lequel Léon Daudet a écrit des lignes adorables, d'un Derain que découvrit feu Denis Cochin, d'un Dunoyer de Segonzac, l'ami de Forain et l'illustrateur de Colette.

Mais sous cette raison d'être de la *Société des Artistes Indépendants*, se cachait, les uns disent: un danger, les autres le ferment nécessaire à une révolution esthétique inévitable dans une période historique qui a vu changer la face du monde. Il est certain que le fait d'admettre n'importe quelle œuvre à la seule condition que son auteur accepte de contribuer aux frais de l'entreprise, ouvrait la porte à tant d'abus d'espèce psychique, à tant de farces, à tant de puérilités... qu'une immense confusion ne pouvait tarder à se manifester.

A cette confusion vint donner un semblant de bon sens la courte ère de spéculation d'après guerre, octroyant de l'in-

térêt à n'importe quel objet de valeur, momentanément moins discutable que le papier-monnaie.

Les Salons les plus scolastiques et traditionalistes du Grand Palais se virent obligés, non pas de réagir, car on leur attribuait trop d'injustices pour que cela eût pu être couronné de succès (qui ignore le cas de Théodore Rousseau que ses amis appelaient « le grand refusé », les cas de Rodin, d'Odilon Redon, de Cézanne, de vingt autres authentiques créateurs d'entre 1860 et 1890?), mais de composer, mais de transiger et d'imposer des conditions moins précises, moins dures à ceux qui croient en leur enseignement, à la force et à la nécessité de leurs conventions.

On peut donc soutenir que nulle part un Salon n'offre plus, ainsi qu'aux jours de Coypel, de Fragonard, de David, un ensemble sévèrement sélectionné de tableaux et de statues récemment terminés.

Entre temps, du reste, les arts décoratifs y ont fait leur entrée, et, avec raison, y ont été accueillis de manière empressée, ne serait-ce que pour justifier la présence des jeunes qui vacillent entre le motif ornemental et l'œuvre de chevalet.

Les circonstances ne nous mettent-elles pas devant une nouveauté non prévue... et devant un fait accompli? Les différents Salons d'antan ne sont-ils pas en train de devenir cette chose indispensable à l'époque de transition qu'est la nôtre: les conservatoires du dernier effort manuel d'un monde condamné à l'automatisme?

En haut lieu, où l'on s'inquiète avec raison de la multiplicité de tant d'expositions d'intérêt discutable, on se gardera cependant d'oublier que nous vivons, peut-être, l'abondance d'avant la disette,... que si de futures guerres ne suppriment pas irrévocablement la civilisation occidentale, nous allons quand même vers un avenir où le moindre trait de fusain, la moindre trace d'un pinceau, d'un ciseau, d'un burin actionnés sans machine, auront une valeur aussi grande que celle attribuée par nous-mêmes à un fragment de marbre antique, si ce n'est à un panneau médiéval où s'étalent les plis d'une robe d'ange.

VANDERPYL.

LETTRES NEERLANDAISES

Willem Kloos : *Verzen* (Wereldbibliotheek, Amsterdam). — E. du Perron : *De smalle Mens* (Querido, Amsterdam). — J. W. J. Werumeus Buning: *Maria Lécina* (Querido, Amsterdam).

Voici, en guise d'introduction à cette rubrique longtemps interrompue, la tragédie de Willem Kloos, qui fut, à la fin du siècle précédent, à juste titre, le Prince des poètes néerlandais. Prince, il le fut et Prince, il se croit encore. C'est cet aveuglement devant son propre effacement, qui donne à cet auguste vieillard de 76 ans un relief tragique.

Je reconnais dans le Kloos de 1885, dans celui qui inaugura le printemps poétique dans le pays, qui, quoique géographiquement situé en-dessous du cercle polaire du Nord, s'y trouvait poétiquement au-dessus, avec ses Tollens et ses Beets, un Œdipe qui sut arracher au sphinx Poésie quelques-unes de ses énigmes et quelques cris magnanimes de douleur.

Mais le vieux Kloos a perdu cette faculté de voir clair dans les yeux du sphinx.

Dans quelles circonstances et quand s'est-il, ou a-t-on arraché ses yeux de poète; nous l'ignorons. En tout cas, il est depuis longtemps comme Œdipe à Colone: il se penche sur son passé, en savoure toute la réserve de beauté impérissable pour se croire encore grand et heureux, publie en des centaines de sonnets ses « Binnengedachten » (Pensées intimes), combinant ainsi un vrai labyrinthe ingénieux, mais sans beauté. Mais si l'homme en Kloos a survécu au poète, le magnifique orgueilleux est resté inébranlable.

Tous en Hollande déplorent silencieusement la déchéance poétique de Kloos, et même ses adversaires les plus farouches le respectent, parce qu'ils voient en lui, malgré tout, l'ombre du Kloos de jadis et parce qu'ils savent qu'il n'y a pas de remède efficace contre son individualisme farouche.

Dans le texte définitif de **Verzen,** le jeune et célèbre Kloos et l'ancien presque ignoré se rencontrent.

Le jeune Kloos, c'est le poète qui a écrit une douzaine de sonnets, que la critique a déclarés unanimement classiques: ils resteront aussi longtemps qu'on parlera la langue néerlandaise sur notre globe. Ce sont des vers d'amour, d'espoir, de souffrance et d'orgueil, tels que:

Je pense toujours à toi, comme à ces rêves...
Je rêvais d'une nuit calme et bleue...
Je suis un Dieu au plus profond de mes pensées...
Je vous dédie ces vers, lourds de passion...
A peine visible, sur un doux murmure...
Toi, qui me fus la première dans un passé lointain...

Il y a naturellement des jeunes en Hollande qui trouvent ce précoce printemps poétique de Kloos trop fébrile. N'empêche que ce printemps restera éternel et les détracteurs de Kloos n'y changeront heureusement rien.

Nous admirons le jeune Kloos qui fut en 1885 le théoricien du mouvement littéraire, qu'on appelle « Nieuwe Gidsbeweging » (mouvement du Nouveau Guide).

Pendant le 19e siècle, qui fut vraiment *stupide* pour les Pays-Bas bien plus que pour n'importe quel autre pays, les lettres néerlandaises étaient sous la domination des pasteurs protestants, notamment calvinistes. La poésie surtout agonisait sous leurs penchants théologiques et moraux. Beets, ten Kate, Tollens, de Genestet et tant d'autres inauguraient la poésie morale. On célébrait en vers la bonté, la douceur du foyer, la charité, tout cela avec un sérieux ridicule, mais sans fraîcheur, ni ingénuité. Un Francis Jammes hollandais aurait pu sauver de l'oubli mérité toute une génération de poètes d'eau douce. On se souvient de la « poésie » grandiloquente de Tollens, par exemple, qui entonna avec un sérieux d'un ridicule achevé une hymne sur la première dent de son enfant! Sauf quelques grandes exceptions comme Multatuli, Potgieter et Vosmaer, la majorité des écrivains de ces temps menaient la littérature néerlandaise à l'écart des routes de l'Art.

Dans le *Nieuwe Gids*, Kloos et ses condisciples ont fait table rase de la poésie tuberculeuse de leurs prédécesseurs. Ils crièrent hautement la formule: l'Art pour l'Art. Cet art serait strictement personnel et ses moyens d'expression aussi. Kloos lança alors sa formule célèbre: « L'expression la plus individuelle pour l'émotion la plus individuelle. » Il a fait mieux. Il a doté la littérature néerlandaise d'un cycle de sonnets précieux, qui porteront son nom à travers les siècles. Il faut regretter que la merveilleuse floraison poétique de Kloos ait été de si courte durée. Depuis lors,

il devient extrêmement pénible d'entendre les colères quasi sacrées du poète. Il se sent supérieur à tous et incompris de tous. Il a toujours le mot « menschjes » (homoncules) sous sa plume méprisante pour qualifier la masse grouillante qu'il aperçoit autour de sa Tour d'Ivoire. Kloos répète inlassablement: « Des hommes de cœur sont rares en ce temps-ci »; « Ces hommes (pauvres hommes!) sont si petits »; « Hommes, je sais que vous ne me comprendrez jamais ».

A l'instar du poète allemand Rückert, qui, dans un de ses fameux sonnets, déclara aligner ses vers comme des soldats, Willem Kloos fait de tous « les homoncules chéris » (ô férocité de velours!) des statuettes dans son cerveau. Il se préoccupe constamment de son sort et de celui des autres et surtout de la distance qui le sépare des autres.

Les temps changent et les générations se suivent. Les maîtres d'hier ne font plus autorité. Les jeunes obéissent à leur propre destin.

Irrité par une telle désertion, le vieillard, ne voyant même pas que lui-même n'est plus resté fidèle à ses idoles de jeunesse, souffre et dépeint les jeunes poètes hollandais comme des ingrats. Il vitupère violemment contre eux. Il dédie « à la plus jeune génération » deux sonnets jaillis de sa colère patriarcale. Il ne semble pas voir qu'une telle attitude le rend ridicule : « Génération, qui étiez et disparaissez maintenant, dit-il, tenez-vous bien tranquille... Vous êtes des fruits secs sans avoir jamais été des fleurs... Je vais à vous tous, les gaillards, fesser le derrière... » Et le poète de maudire l'entière jeune génération comme « mensongère et ridicule ». « Ce ne sont que des bêtes, dit-il, mais je leur suis bien supérieur et je serai aussi envers eux comme une bête. »

Et puisque les autres ne l'érigent pas de son vivant sur un piédestal, il a fait de lui-même... le Jupiter tonnant de l'Olympe néerlandais. Triste spectacle!

Que les Français n'oublient pas que ce Prince, comme tant d'autres poètes non-français, a daigné écrire trois de ses poèmes en français. Nous transcrivons le moins mauvais, vrai modèle du rythme haletant du vieux Kloos:

O ma trop courte et délicate vie
O ma triste âme, que saurais-tu dire

A celui qui, impudemment, de pire
En pire, désirerait lui, pour la triste envie

De pouvoir être lui, lui seul, l'empire
Absolument — non pas, la fausse lie
De toute cette trop étrange vie.
Vie? Mais non, délicieux délire...

Oh! L'Imagination, terrible telle
Qu'elle puisse être dans sa forte fougue
De voir en soi-même la pure extase

D'être une âme durement rebelle,
Oh! mais rebelle à tout ce tas de bougres,
Pour qui la mort est une morte phrase.

§

Dans *Le retour de Hollande,* Paul Valéry imagine un Descartes à Amsterdam « au milieu du trafic et des Hollandais en action... Descartes abstrait de leurs discours, de leurs intérêts, de leurs goûts, de leurs passions et de leurs mœurs ».

Ce n'est pas Edgar du Perron qui pourrait donner de ce Descartes valéryen un portrait équivalent dans la littérature néerlandaise.

Cet écrivain a fui la Hollande d'aujourd'hui et lui a préféré Paris, parce qu'il lui fut impossible d'être au-dessus de la mêlée hollandaise.

Combien de ceux qui ont lu *La Condition humaine* savent que Malraux lui a dédié son livre magistral? C'est d'ailleurs du Perron qui a traduit le livre en néerlandais. Noblesse oblige... Du Perron est un superbe individualiste, et ce tempérament si peu hollandais n'a pu s'acclimater dans ce pays qui, d'ailleurs, n'est qu'à demi son pays natal, puisqu'il est né aux Indes néerlandaises.

Comme tout bon lettré d'envergure européenne, il connaît admirablement la littérature française. Le titre **De smalle Mens** (L'homme étroit), qu'il a donné à son dernier livre, lui a été inspiré après une seconde lecture du roman *Une Femme à sa Fenêtre,* de Drieu La Rochelle:

Un homme a deux moi: l'un étroit et superficiel, qui l'isole du monde; l'autre souterrain, radical, qui le réunit au monde.

Dans *De smalle Mens,* l'individualiste du Perron dénonce la trahison des littérateurs, qui se sont enrôlés dans des groupes politiques. Il le fait avec une belle fureur d'iconoclaste. Il aurait aussi pu intituler *Réactions* son volume de critiques virulentes: réactions contre la caporalisation communiste de certaine littérature, contre les critiques incompétents, contre les poètes et les romanciers, qui emploient la littérature à des fins autres que littéraires, contre tous ceux qui préparent un attentat à l'individu.

Du Perron n'aime pas les trois quarts des littérateurs de son pays: ou bien ils sont trop bourgeois; ou bien, étant des adeptes de l'art prolétarien, ils se sont détournés de l'art vrai et indépendant.

Dans l'essai *Jan Lubbes,* il dresse un superbe bilan de tous les défauts, qui, d'après lui, rendent certains littérateurs de Hollande insupportables. Il raille surtout ce penchant typiquement hollandais, de moraliser à tort et à travers. Il y a cinquante ans, un Willem Kloos bafouait les prédicateurs-poètes. Aujourd'hui, la violence d'un du Perron est devenue un corrosif nécessaire contre le style trop sérieux, trop sage, trop insignifiant de quelques écrivains hollandais.

Le style de du Perron nous fait parfois penser à celui de Panaït Istrati polémiste: même acharnement et même colère; on dirait qu'un rien suffit pour les mettre hors d'eux-mêmes.

Nous préférons Istrati, son style étant plus simple et plus limpide. Quant au fond, Istrati est plutôt un piètre penseur.

Puisque nous comparons ces deux déboulonneurs d'humeur différente, parlons encore d'un autre, de Giovanni Papini comme satirique: une intelligence encore plus armée et un style bien plus mordant. Nous plaçons Papini au-dessus de du Perron, parce que l'auteur italien ne s'est pas contenté de critiquer quelques idoles européennes, de railler quelques théories modernistes, mais qu'il a romancé ses invectives. Ainsi nous voyons, par exemple, dans la nouvelle *Le génie satanique* (*Bouffonneries*), l'auteur accumuler tous les défauts de l'écrivain-commerçant dans le portrait du Maudit. Papini construit le monstre pour pouvoir ensuite le démolir.

Du Perron aurait pu faire la même chose, mais il s'est contenté d'esquisser rapidement le symbole Jan Lubbes. Au lieu de construire ce nigaud, il a ridiculisé les auteurs, dont la chair et les os auraient pu fournir la matière première de la statue de Lubbes.

La meilleure partie du volume est pour nous ce *Panoptikum op Rym,* magnifique série de parodies et d'épigrammes, où il imite férocement les défauts de style de quelques poètes hollandais et flamands.

Un satirique peut être terrible envers lui-même aussi. C'est ce que du Perron nous montre dans *Flirt met de Revolutie* et dans *De smalle Mens.* Il nous raconte de façon fort amusante comment il a pris connaissance de la « littérature prolétarienne » en vrai... dilettante. N'empêche que ce mauvais « apprenti révolutionnaire » qui préférerait le cas échéant le voyage de Gauguin à celui des admirateurs de l'U. R. S. S., voit très clair dans beaucoup de choses. Il examine tout particulièrement le cas d'André Gide. Léon Pierre-Quint et Ramon Fernandez ne seront pas d'accord avec lui, puisqu'il croit que le « camarade » Gide, « qui suit attentivement sa propre fatigue », a trouvé dans le communisme « une béquille » !

§

Les lettres néerlandaises possèdent enfin une ballade aussi belle que l'*Ancient Mariner* du poète anglais Coleridge: **Mária Lécina,** de J.-W.-F. Werumeus Buning.

Elle deviendra assurément aussi classique que l'anglaise, mais elle aura plus de chance. On la laissera en paix à l'école. (Tant mieux pour sa beauté!) Car la ballade de Werumeus Buning chante l'amour d'un matelot et d'une prostituée.

Un matelot fait la connaissance de Mária Pepita Lécina dans un port espagnol. Il est pauvre et, au lieu de lui donner de l'argent, il paiera d'une chanson de cent couplets. Elle accepte. La femme (Mária) en elle l'emporte sur la putain de métier (Pepita). Grâce à ce dédoublement de la personnalité de Mária Pepita Lécina, que l'auteur désigne selon le cas psychologique par Mária Lécina et par Mária Pepita ou Pepita tout court, la première partie de ce poème atteint un

pathétique et un lyrisme extraordinaires. Au surplus, on ne résiste pas au charme exotique de tant de sons espagnols, dansant comme des nénuphars sur le flot des limpides vers néerlandais.

Dans la seconde partie de la ballade, le drame se dessine, se développe, se dénoue. Le matelot quitte Mária et envoie de l'argent à Pepita. Ce dernier acte prouve qu'il ne l'aime pas tout à fait. Mais il ne peut oublier Mária. Il erre par mers et océans avec l'image de cette femme en lui et un jour que dans un port il rêve à elle, accoudé sur la passerelle, entre le navire et le quai, il perd l'équilibre et se noie.

Si la première partie a la magnificence d'un poème d'amour oriental, la seconde possède toutes les vertus de la ballade et surtout cette atmosphère angoissante de mystère, de mort, d'éternité.

Toute la Hollande admire maintenant *Mária Lécina*. Nous doutons fort que tous aient compris ce poème merveilleux et étrange qui provoquera certainement des explications et des commentaires contradictoires.

Remarquons toutefois que la répétition systématique du refrain espagnol « Porqué Mária? » et parfois l'emploi de trop de noms de villes espagnoles, irritera plus d'un admirateur.

JEAN BAUDOUX.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Edouard Driault : *La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle;* E. Figuière, Paris. — Octave Merlier : *Skiathos, Ile grecque;* Les Belles-Lettres, Paris. — O. Merlier : *A. Papadiamandi : Grammata;* Sidéris, Athènes. — Glafkos Alithersis : *To Provlima tou Kavafi;* Spyros N. Grivas, Athènes. — A. Chalas : *I Allilographia mou mé ton Poïtis mas Kosti Palama;* Kollaros, Athènes. — Ap. Mélachrinos : *Filtra Epodôn;* Kyklos, Athènes. — **Mémento.**

Les récents événements de Grèce ont montré l'existence au sein de la nation hellénique d'une fissure ancienne, antérieure même à la grande guerre, et que les nouvelles acquisitions territoriales, aussi bien que le désastre d'Asie-Mineure, sont venues aggraver. Interventionnistes et non-interventionnistes, Venizélistes et Constantinistes se sont affrontés durant l'immense conflit européen, et, à travers maintes convulsions, n'ont cessé de le faire depuis lors. Ce sont les rai-

sons de cette lutte que détaille ,avec sa clarté coutumière et sa brûlante franchise M. Edouard Driault dans **La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle.** Tout en épousant la thèse constantiniste, l'éminent historien prend soin de rectifier une erreur communément répandue en France, à savoir que nous n'avons pas moins d'amis chez les partisans plus ou moins avoués de la royauté que chez les libéraux de Venizélos. A travers le visage de la Grèce d'aujourd'hui, M. Driault cherche à retrouver le visage de la Grèce éternelle, lequel est invinciblement tourné vers la « Grande Idée », c'est-à-dire vers Constantinople. Cependant, ce sont les revendications soulevées au nom du principe des nationalités qui ont amené la dislocation de l'Empire ottoman, bâti sur les fondations de l'Empire byzantin. Partout, depuis la guerre, le principe impérialiste a été battu, et la Turquie elle-même est devenue un Etat national. L'Ionie a été vidée de ses habitants hellènes, et malgré tels ou tels îlots irrédimés hors des frontières, la Grèce semble devoir accepter pour longtemps de n'être, elle aussi, qu'un Etat national encore qu'incomplet. Elle a dû, en effet, conclure la paix sur une défaite. L'Italie continue d'occuper le Dodécanèse, l'Angleterre Chypre, l'Albanie l'Epire du Nord. Durant que certaines petites nationalités non libérées encore s'efforcent d'inventorier leurs papiers de famille, l'Italie à peine rédimée a vu se réveiller chez elle l'esprit impérialiste. C'est ce que dénonce M. Driault, qui par ailleurs salue la naissance de l'Union balkanique. De cette Union librement contractée entre peuples libres, le centre ne saurait être placé ailleurs qu'à Constantinople. C'est bien ce que nous avions souhaité nous-même voir naître un jour, quand nous eûmes l'occasion d'envisager les solutions possibles du problème oriental. Par ailleurs, il s'agit moins, pour les Grecs d'aujourd'hui, de retourner vers Byzance, comme le tenta héroïquement Constantin, que d'organiser la nation selon les meilleures méthodes. Pour cela, l'union est nécessaire et il conviendrait sans doute de l'asseoir d'abord sur l'enseignement officiel et généralisé de la langue du peuple. Sur ce problème encore, les Grecs se divisent obstinément, quoique toute leur véritable littérature contemporaine, à peu d'exceptions près, soit en roméique.

De son côté, M. Octave Merlier, de l'Ecole française d'Athènes, étudie, dans un lumineux article de *La Revue de Paris*, (juillet 1934) *La Grèce de* 1934, au point de vue économique et politique: il examine avec impartialité les répercussions provoquées par l'arrivée des réfugiés d'Asie-Mineure, et dénonce d'un mot la diminution de prestige subie par la France en pays grec, depuis le désastre de 1922. Il termine par une impressionnante citation de Thucydide. Il y a, dit-il, dans son parallèle entre Lacédémoniens et Athéniens, des rapprochements étonnants à faire avec la division actuelle des partis. M. Merlier pense, au reste, que le rôle des populations d'Asie-Mineure pourrait être celui de régulateur entre l'esprit conservateur du montagnard et du paysan et l'esprit d'audace et de spéculation du marin et du commerçant. Harmoniser ces deux tendances, c'est, en effet, tout le problème de la Grèce actuelle. C'est aussi tout le problème du monde occidental.

La Grèce moderne a bien pu tenter de retrouver, à travers l'influence nécessaire de l'Europe, les sources antiques; elle n'en reste pas moins la fille de Byzance, la pupille de l'Eglise orthodoxe. Malgré les survivances païennes, qui persistent dans ses coutumes, c'est au passé chrétien qu'elle se rattache directement. Si la *catharévoussa* a la vie si dure, c'est que la « Grande Idée » est constituée par un triple faisceau: *Pistis, Ethnos, Glôssa,* et que la Religion sert de lien aux deux autres éléments. Il y a eu un Hellénisme, celui d'hier, où, selon les judicieuses paroles de M. Octave Merlier, « la religion chrétienne recouvre d'antiques croyances et où, à l'équilibre et à la mesure de la pensée grecque, la Bible a ajouté l'angoisse, son panthéisme de la nature, le Nouveau Testament sa consolante et naïve poésie ». Tout cela constitue un amalgame mystique, où domine parfois le mépris de la vie. Ainsi l'atmosphère de l'Orthodoxie a pu engendrer, d'une part Dostoïevsky, d'autre part Alexandre Papadiamandis, si aimé des Grecs malgré ses faiblesses et sa langue archaïque. A ce point de vue, le cas Papadiamandis est analogue au cas Kavafis.

De chaque côté, les bigarrures de la langue peuvent bien offrir un charme inédit pour quelques esthètes; elles indisposent le grammairien et l'induisent à sous-estimer le fond.

Dans **Skiathos, île grecque,** M. Octave Merlier donne, en tête d'un choix de nouvelles traduites en français, une étude fort captivante et savamment mesurée sur la vie et l'œuvre de Papadiamandis. Né le 4 mars 1851, mort en 1922, Papadiamandis, fils de prêtre, petit-fils de marins, grandi dans un milieu d'étroites traditions religieuses, habitué à ne lire et à n'entendre que la langue de l'Eglise, détourné par une visite au Mont Athos d'une précoce vocation monastique, fut journaliste à gages, traducteur de romans anglais et français, mais en même temps chantre de psaumes et pilier de café. C'est dans son île natale de Skiathos, dans les coutumes ancestrales, dans les paysages chéris de son enfance, dans les péripéties de la vie quotidiene, dans le frémissement naïf des âmes villageoises qu'il a puisé la matière de ses nouvelles les plus émouvantes et les plus caractéristiques. M. Merlier, après avoir brossé un fort pittoresque tableau de Skiathos, nous montre l'écrivain empruntant à son île les sujets, les personnages, le cadre, l'atmosphère de ses nouvelles. Ce sont des éléments que peut atteindre l'esprit de géométrie. Mais, en pareille matière, il faut plus que de la technique. Il faut aussi et surtout un don de grâce. Papadiamandis eut la grâce de l'hellénisme. Il l'eut par hérédité et par éducation.

L'auteur des *Idylles marines,* ajoute l'éminent critique, sait d'un peu de sang ranimer des âmes mortes. Cette vie, cette sensibilité qu'il leur rend, il la puise, il la trouve en lui-même; il n'est pas un de ses héros à qui il ne prête son expérience des hommes et des choses, sachant lui aussi penser et parler en marin, en berger, en moine, en femme, en enfant.

Ainsi le moindre épisode local devient l'image de toute la Grèce. Passionné de chant rituel et de lectures religieuses, Papadiamandis ne crut pas un seul instant pouvoir se servir de la langue populaire, encore qu'il aimât la fréquentation des humbles et qu'il ne négligeât point d'exercer sa verve satirique à l'encontre des travers ecclésiastiques. Dans ses nouvelles, tout le récit est invariablement en *catharévoussa.* Seul le dialogue, placé le plus souvent entre guillemets, est en démotique, et même, selon l'occurrence, en patois. Le vocabulaire de Papadiamandis est étonnamment riche, et re-

monte par endroits trente siècles d'histoire: cependant, sa langue n'est jamais prétentieuse. Le souci de la précision, de l'exactitude y domine, remarque encore M. Merlier. Toutefois, Papadiamandis n'a en aucune façon le sens du style. Sur ce point encore, il se rencontre avec Dostoïevsky. Papadiamandis éprouva l'angoisse métaphysique du mal, et sa sensibilité était d'une extrême délicatesse. Trahi par sa langue du côté du style, car il est difficile d'avoir vraiment du style dans une langue morte, il n'en excelle pas moins à créer une atmosphère. Ses débuts dans le roman historique l'y entraînèrent; ses origines, sa fidélité à la tradition, source pour lui de sérénité, le favorisèrent. Pour M. Louis Roussel (*Libre,* février-mars 1935), la qualité principale de Papadiamandis, « c'est le don d'invention, le jaillissement abondant des détails. Un autre mérite, dit-il, c'est le caractère entraînant des scènes de mouvement. Le troisième mérite, c'est le don d'éveiller des visions rêveuses ». Papadiamandis a mis en scène bien des incidents de sa propre vie, et l'on a de bonnes raisons de croire que l'épisode gracieux qui fait le fond de *Rêve sur les flots,* par exemple, eut sur le développement de sa vocation de conteur et l'abandon de ses velléités monastiques une décisive influence. Hanté par le problème du mal, une étrange figure de meurtrière d'enfants lui suggère le sujet de la *Tueuse.* C'est que la même recherche d'absolu peut conduire les uns à la sainteté, les autres au crime. Papadiamandis a éparpillé, à travers journaux et revues, durant sa vie entière, toute sa production littéraire. On a commencé à en réunir une partie seulement après sa mort, et l'on fait encore aujourd'hui des découvertes. C'est à son cousin Alexandre Moraïtidis, brillant conteur lui-même, qu'il dut de pouvoir débuter dans le journalisme.

M. Merlier a réuni dans son volume sept nouvelles de longueur diverse, traduites en français: *La Tueuse, Rêve sur les flots, Pâques à la campagne, La nostalgique, La dernière filleule, Le mariage de Karachmétis, La désorceleuse.* Pour compléter la documentation psychologique, relative à l'écrivain, aujourd'hui fort discuté, M. Merlier a réuni dans un autre volume les textes d'un certain nombre de lettres.

Pour insignifiantes qu'elles soient la plupart du temps, ces lettres n'en ont pas moins permis à M. Merlier d'établir une

biographie détaillée de l'écrivain, que l'on ne connaissait jusqu'alors que par son œuvre et par l'anecdote.

De son côté, l'excellent poète et critique chypriote Glafkos Alithersis, dans une fort intéressante brochure, s'efforce de mettre au point **Le Problème de Kavafis.** Habitant Alexandrie, il a pu voir le poète de près, étudier ses manies, noter ses travers, dégager sa psychologie. A travers ce commentaire qui a tout l'accent de l'impartialité, nous discernons que l'attitude réservée du poète ne fut pas exempte d'habileté. Il eut l'art de faire parler de lui, sans avoir l'air d'y tenir. Ses premières admirations allèrent aux pseudo-romantiques de l'Ecole athénienne, les Al. Soutzo, les Cléon Rangabé. A l'apparition du *Taxidi* de Psichari, le démotisme parut le tenter; mais son tempérament le portait vers la *catharévoussa,* qui lui fournissait le moyen de panacher sa phrase d'archaïsmes. Et puis, note le savant critique, la langue maternelle de Kavafis était l'anglais. De là l'influence exercée sur son art par Oscar Wilde et par Robert Browning. Son hédonisme natif et très byzantin garda l'empreinte du Symbolisme; mais on ne saurait dire qu'il respirât la santé. Chez lui, les moisissures de la langue dénoncent les moisissures de l'âme, et, malgré l'intérêt qu'il excite chez les jeunes gens avides de nouveauté, l'on ne peut prétendre qu'il ait ouvert une voie. Il reste seulement un cas curieux. Comment s'étonner toutefois que le Purisme, à la faveur des modes actuelles, observe avec satisfaction la montée de cet astre, au-dessus de l'horizon? Il ne saurait pourtant renverser l'ordre des saisons naturelles.

J'imagine, au surplus, qu'il ne viendra à l'esprit de personne de le mettre en parallèle avec Costis Palamas. Dès maintenant, je le sais, il serait aussi funeste pour les jeunes d'imiter Palamas platement, qu'il l'eût été aux Français de 1880 d'imiter Hugo. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Palamas ne cesse de révéler à ceux qui l'étudient d'insoupçonnées richesses. Et voici que nous la présente sous un aspect imprévu, l'aspect métaphysique, M. Chalas, dont nous avons à cette place résumé les idées et qui, à la faveur de ses études théosophiques, s'est efforcé de trouver la clef des Mystères grecs. Il reconstitue la chaîne de la Pensée socratique à travers Platon, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, Ma-

rullus, et en découvre chez Palamas le maillon suprême. Avec préface de Palamas lui-même, infatigablement curieux de toutes recherches, M. Chalas publie aujourd'hui la **Correspondance** qu'il entretint avec le poète, depuis juin 1933 jusqu'à février 1934. Ainsi nous est donnée l'interprétation intime d'œuvres telles que *Le Dodécalogue du Tzigane, La Vie immuable, Les Autels, Les Chants de ma Patrie, La Ville et la Solitude.* Le poète lui-même commente la pensée profonde qui habite son gigantesque effort. Il nous faudra revenir sur ce sujet. **Philtre d'épodes,** dont M. Mélachrinos, l'actif directeur de *Kyklos,* nous offre les délicates harmonies, montre à merveille à quelles réalisations d'art appliqué et à quelles réussites certaines peuvent prétendre les poètes de la Grèce nouvelle, après Porphyras, Malakassis et Palamas. Art intellectuel, certes, mais qui excelle à orchestrer plus ou moins symboliquement tous les frissons de la sensibilité. Les changeantes nuances des couchants, le soleil prêt à s'endormir dans un manteau de songes, les ombres qui flottent sur l'étang et qui s'imprègnent de clair de lune, d'aromes agrestes, la subtile musique de la lumière sur les choses, tous les prestiges de la nature vivante transposés en rythmes ingénieux, en syllabes artistement entrelacées servent à traduire les plus secrets mouvements de l'âme, et à tisser autour de nous une délicieuse atmosphère de légende. Par endroits, le poète semble relier directement son inspiration aux *Elégies et Idylles* de Pétros Vassilikos, ailleurs au lyrisme antique et on le sent tendu vers le mystère de la Vie. N'est-ce pas la fonction même du poète que de nous en révéler l'essence? Sikélianos ne rêve pas autre chose.

Mémento. — A travers les poèmes émouvants d'*Apli Prosphora,* M. Glafkos Alithersis se présente comme le poète de la tendresse familiale et des plus purs sentiments humains. Il chante l'enfant et la femme, et quelques-uns de ses sonnets dégagent un parfum d'adoration analogue à ceux de Camoens. Il célèbre aussi les amis morts ou vivants, et s'essaie à la satire. M. Ilias Voutiéridis, dans *Mystiki Zoï,* tire de ses impressions de nature, de ses heures de songe, de ses joies et de ses peines une suite de véritables *lieder* en vers courts, dont la justesse de ton et la simplicité font tout le charme. Les *Stigmes tis Eparkhias* de M. A. Frangos nous offrent des tableaux pleins d'humour, et qui annoncent un futur bon poète.

M. Jean Bératis, auteur de l'*Aftotimoroumenos,* nous donne en 280 pages une biographie lyrique de Baudelaire, où revivent les incidents, les épreuves de l'enfance et de la jeunesse du poète, en sorte que nous assistons à la formation de ses sentiments, à l'éclosion de son génie. Le nouveau roman de M. A. Terzakis : *I Parakmi tôn Sklirôn,* par sa construction rigoureuse, par le dessin des caractères, par le style et par la langue, se présente comme une œuvre de premier plan et bien spécifiquement grecque. Les prosateurs grecs d'aujourd'hui prennent volontiers prétexte de menus détails pour peindre l'irrémédiable peine des hommes. M. D. Yannopoulos le fait avec un vigoureux talent dans *I Syntrophia tôn kalôn anthropôn.* Mme M. Prinari, dans *Skitsa,* avec moins de naturel peut-être, mais une certaine force. A plus tard *Krisis,* nouvelle d'Arkadio; *Ta Christouyenna tou Aliti* d'Irsim, *Toda-Raba,* de Nicolaï Kazan (alias Kazantzakis), et le conte évangélique de Mikhaïl Akyla: *I Téleftaies méres tou Iouda.* Les beaux vers émus et par endroits lamartiniens de M. Klaudios Markinas : *Kataphyya* nous retiendront particulièrement, et nous ne saurions oublier l'infatigable folkloriste Mme Marietta Minôtou, qui nous donne *l'Art poétique d'Horace,* traduction et commentaire, avec préface de Palamas. Lire au *Kastro,* qui paraît à Candie, de beaux vers d'Alexiou, et une traduction nouvelle de *L'Enfer* du Dante; à *Ergassia,* des commentaires sur la prééminence nécessaire du parler d'Athènes, par Aristos Cambanis; à *Ionios Anthologia,* deux quatrains puissamment inspirés de Sikélianos, et une suite nouvelle de chants populaires zantiotes, par Mme Minôtou; à *Libre* (février 1935), *Entretien avec M. J. B...*; à *Panégyptia,* des spécimens de *l'Ancienne poésie de l'Egypte;* etc...

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Nicolas Politis : *La Neutralité et la Paix,* Hachette. — Duc de Lévis-Mirepoix : *Vieilles races et Temps nouveaux;* M. d'Hartoy.

Dans un livre sur **La Neutralité et la Paix,** M. Nicolas Politis, l'éminent représentant de la Grèce à la Société des Nations, cherche à dégager les divers aspects de ces questions dans leurs rapports avec la vie internationale. Son travail a pour base un cours qu'il fut appelé à faire à l'Université de Salamanque. Il dut naturellement y parler de l'œuvre de François de Victoria « qui y avait enseigné au début du XVIe siècle avec un extraordinaire éclat et avait eu le mérite de montrer que les questions internationales ne doivent pas être examinées uniquement sous leur angle juridique, et

qu'il ne faut pas s'en tenir ni à la lettre des textes, ni à l'intérêt immédiat des Etats: il avait élevé les problèmes dont il s'était occupé à la hauteur de cas de conscience.»

Partant des doctrines de cet illustre théologien, M. Politis, après avoir étudié les variations de la neutralité et de la paix jusqu'à nos jours, en vient à dire ce qu'il croit être leur avenir:

Conséquence et contrepartie de la guerre, la neutralité est, comme elle, frappée de condamnation... Le pacte de Paris lui a donné le coup de grâce... Dans les conditions actuelles de la vie internationale, la guerre est devenue pratiquement impossible. Ceci ne peut être que le résultat d'une sorte d'assurance générale contre la guerre au moyen d'un système de sécurité collective... C'est parce que les principaux Etats du monde hésitent encore à assurer de telles responsabilités que l'on continue à estimer qu'une nouvelle guerre est, malgré tout, possible... Le premier pas... sera l'obligation de n'accorder aucun appui à l'agresseur... Viendra ensuite l'étape de l'assistance donnée à la victime de l'agression... Après, il sera nécessaire de songer à la répression du crime de guerre... La dernière étape... sera celle de l'organisation permanente d'une force internationale tant que tous les Etats n'auront pas définitivement abandonné sincèrement les chimériques mais dangereuses prétentions de race et de destin... n'auront pas compris que leur prospérité et leur renom ne dépendent nullement de la plus ou moins grande étendue de leurs possessions territoriales, mais uniquement d'une bonne organisation internationale...

Cette organisation, M. Politis la prévoit par continent; il considère comme chimérique de croire que les Etats-Unis ou ceux de l'Amérique du Sud consentiraient à faire un effort pour mettre de l'ordre en Europe.

§

Le duc de Lévis-Mirepoix, romancier et historien de talent, a eu l'idée intéressante de visiter trois des Etats successeurs de l'ancienne Autriche-Hongrie pour y voir comment les familles de l'aristocratie princière s'étaient adaptées au nouvel état de choses. Il expose dans **Vieilles Races et Temps nouveaux** qu'il en a trouvé partout les survivants s'efforçant vaillamment de conserver une attitude ferme et digne.

C'est en particulier le cas de la noblesse viennoise, la plus

éprouvée des trois dans ses biens, quoique la révolution lui ait laissé ses anciens titres. Mais à Vienne, le culte du passé est très vif; le public s'y presse aux représentations de l'opérette *Oh! mon Autriche,* et le fameux manège espagnol perpétue le souvenir des anciennes écuries impériales. Une Société de secours mutuels de la noblesse autrichienne s'efforce de soutenir les plus atteints par la crise économique: la famille impériale et la petite noblesse. Le président de la Société est le duc de Hohenberg, fils aîné de l'archiduc assassiné à Sarajevo.

La noblesse forme le noyau du parti légitimiste autrichien, mais celui-ci ne poursuit pas de but immédiat et la plupart de ses membres font aussi partie des 200.000 Heimwehren.

De Vienne à Budapest, « on passe de l'atmosphère d'Empire à l'atmosphère de nationalité ». La Hongrie « crie et dure en criant ». Les Hongrois se demandent s'il est de leur intérêt de rendre au roi la place que le régent Horthy est censé garder pour lui. La noblesse hongroise est d'ailleurs « toujours restée fortement mêlée à la vie publique ». Néanmoins, la comtesse Apponyi avoua au duc de Lévis que, « si quelques rares grandes fortunes sont à peu près sauves (le prince Festetics a encore les 80.000 hectares sur lesquels il tua en 1910 37.514 pièces de gibier), la fortune moyenne est très atteinte; la petite noblesse s'est répandue dans les administrations, ou bien elle vit comme elle peut sur ce qui lui reste de terres ».

Certains aspects de la situation politique feraient considérer comme utile une reconstruction partielle de l'ancien Empire par l'union personnelle des trois républiques autrichienne, hongroise et tchèque. Mais cette dernière, où l'on croit avoir été traité injustement par les Habsbourg, est résolument hostile à cette solution.

L'aristocratie, déclara le président Masaryk au duc de Lévis, nous avons supprimé son existence légale parce que, sauf les Lobkowitz et les Schwarzenberg, dont j'aime à dire qu'ils ont toujours été les leaders de la Bohême, elle n'était pas nationale, elle était habsbourgeoise. Les Habsbourg étaient, eux, les leaders de l'idée catholique contre l'idée protestante; mais, champions religieux, ils n'ont pas su se faire nationaux à notre égard. Après leur victoire de la Montagne Blanche, il est probable... qu'ils ont

procédé à une confiscation en masse. Or, je peux dire que, pour la réforme agraire, nous avons traité avec les intéressés, nous les avons indemnisés plus ou moins...

La saisie devait frapper toutes les propriétés au-dessus de 250 hectares, mais des exceptions ont été admises pour la protection des beautés naturelles, des monuments, des forêts, des sucreries, etc. Ceux qui ont reçu les terres saisies les ont payées à l'Etat plus cher que le prix accordé aux propriétaires, mais ils n'ont versé qu'un dixième comptant; la crise rend le règlement du solde assez difficile.

Le duc de Lévis conclut:

La transition dans les familles historiques s'est faite rapidement de la situation « d'Empire » à la situation de « nationalités », parce que, tout en vivant beaucoup à la cour, elles n'ont jamais perdu le goût et le sens de la terre... Les nombreux mariages contractés entre elles... servent la cause du bon voisinage et de la paix.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Jean Ajalbert : *L'Italie en silence et Rome sans amour;* Albin Michel. 15 »

Docteur Gisèle Armelin : *Un voyage aux Indes,* impressions et souvenirs. Avec 10 reproductions en photogravure; Messein. 12 »

Pierre de Crisénoy : *Les crucifiés du Japon;* Bloud et Gay. » »

M. Constantin-Weyer : *La croisière du jour sans fin;* Rieder. 12 »

Art

Les Arts plastiques en U. R. S. S. Avec des reproductions; Librairie E. S. I., 2, rue Racine, Paris (6e). » »

Criminologie

Léon Daudet : *Magistrats et policiers;* Grasset. » »

André Ulmann : *Le quatrième pouvoir : Police.* (Coll. *Esprit*); Edit. Montaigne. 15 »

Hagiographie

Armand Praviel : *Monsieur Vincent chez les Turcs;* Bloud et Gay. 6 »

Histoire

Jacques Bainville : *La Troisième République, 1870-1935;* Fayard. 15 »

Pierre Bonardi : *Napoléon Bonaparte, enfant d'Ajaccio;* Edit. de France. 15 »

Littérature

Annuaire du Collège bardique des Gaules, 2ᵉ *année : 1934-1935* ; Heugel. » »

Léon Bopp : *Esquisse d'un Traité du roman;* Nouv. Revue franç. 18 »

R. de Boyer de Sainte-Suzanne : *L'idéologie religieuse de Maurice Barrès et le catholicisme, d'après ses Cahiers;* Nouv. Revue critique. » »

Francis Carco : *Pages choisies.* Avec une préface de Roger Vercel; Albin Michel. 15 »

Paul Claudel : *Conversations dans le Loir-et-Cher;* Nouv. Revue franç. 15 »

Maurice Donnay : *Musset et l'amour.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

René-Louis Doyen : *Ombres dans « La Cathédrale »*; La Connaissance, 2, impasse Guéménée, Paris. 10 »

André Fraysse : *Sur la margelle,* pensées et réflexions. Préface de Emmanuel Aegerter. Frontispice de L. Auger-Castéran; Peyre, 25, boulevard Montparnasse, Paris. 12 »

José Hennebicq : *La ferme en feu;* Messein. 7 »

Abel Hermant : *Souvenirs de la vie mondaine;* Plon. » »

Jacques Heugel : *Le Collège bardique des Gaules devant l'anarchie et le désarroi contemporains,* conférence faite le 27 mars 1935 au Cercle du nouveau romantisme; Heugel. » »

Louis Laloy : *Le rêve de Millet jeune,* drame taoïste du XIIIᵉ siècle traduit du chinois. Avec 2 illust. h. t.; Desclée De Brouwer. » »

Ernest Lebègue : *Boursault-Malherbe, comédien, conventionnel, spéculateur, 1752-1842;* Alcan. 30 »

Lesage : *Œuvres complètes. Histoire de Gil Blas de Santillane.* Texte établi et présenté par Auguste Dupouy; Belles-Lettres, 2 vol. 60 »

Roger Mersin : *Essai sur Thomas Gray;* Presses Universitaires. » »

J.-C. Millet : *Jardins sur la montagne;* Edit. du Cirse, Mostaganem, Algérie. 10 »

Emmanuel Mounier : *Révolution personnaliste et communautaire.* (Coll. *Esprit*); Edit. Montaigne. 21 »

Napoléon Iᵉʳ : *Lettres inédites à Marie-Louise,* écrites de 1810 à 1814. Avec introduction et notes par Louis Madelin et 8 planches en phototypie; Bibliothèque Nationale. 30 »

Victor Poncel : *Mistral;* Edit. du Feu, Aix-en-Provence. 15 »

Ulysse Rouchon : *La vie bruyante de Jules Vallès.* Première partie : *1832-1867.* Avec des illustrations; Edit. de « La Région illustrée », 10, place Jean-Jaurès, Saint-Etienne, Loire. » »

Percy Bysshe Schelley : *Œuvres choisies,* texte anglais et traduction en vers par Maurice Castelain. Tome III : *Les Cenci. Petits poèmes de 1821 à 1822. Le Triomphe de la Vie;* Belles-Lettres. » »

Alfons Th. Schmitt : *La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales.* (Société de publications romanes et françaises); Droz. 40 »

P. Vaillant-Couturier : *Le malheur d'être jeune.* Avec 10 illust. de Dubosc; Les Editions nouvelles, 16, rue de la Sorbonne, Paris. 5 »

Musique

Richard Wagner : *Lettres françaises,* recueillies et présentées par Julien Tiersot; Grasset. 30 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

César Fauxbras : *Mer Noire.* Les mutineries racontées par un mutin; Flammarion. 12 »

Général H. Mordacq : *Les Légendes de la Grande Guerre;* Flammarion. 12 »

Philosophie

Gabriel Marcel : *Etre et avoir;* Edit. Montaigne. 20 »

Poésie

André Antonin : *La fleur de sang*, sonnets et poèmes; Le Soudier. 8 »

Claude Armine : *Le jardin des mirages;* Messein. 8 »

Alla Baud : *Java en poèmes. I : Ma maison au Bilic. La terre et le ciel. Les plantes.* Préface de Marcel Chabot; Messein. 10 »

Georges Bonnamour : *La cendre des jours.* Avec un portrait de S. Rappa; La Caravelle. 12 »

Emilio Girardini : *Veglie;* Messein. 9 »

Marie Gounin : *La rive abandonnée.* Préface de Jean Lebrau. Illustr. originales de Marcelle Legendre; Libr. du Phare, 13, rue Valette, Paris. » »

Lyco Laghos : *Déchirure du silence;* Edit. René Debresse. 10 »

Claude Mirbel : *De la bouche à l'oreille;* La Caravelle. 12 »

Heiman Padova : *Rubis;* Edit. du Passage des Singes, 38, rue Vieille-du-Temple, Paris. 15 »

André Silvaire : *Nos Echecs;* Sans-Pareil. 10 »

Politique

Maurice Lachin : *La IVe Italie;* Nouv. Revue franç. 15 »

Emilio Lussu : *La marche sur Rome... et autres lieux*, traduit de l'italien; Nouv. Revue franç. 15 »

Benito Mussolini : *Edition définitive des Œuvres et Discours de Benito Mussolini. II : Vie de mon frère Arnaldo précédée du Livre de Sandro Mussolini (mon neveu), par Arnaldo;* Flammarion. 13,50

Romain Rolland : *Par la révolution, la paix.* (Coll. *Commune*); Edit. sociales internationales. 7,50

Romain Rolland : *Quinze ans de combat, 1919-1934;* Rieder. 15 »

A.-R. Tullié : *La Mandchourie et le Conflit Sino-Japonais devant la Société des Nations;* Libr. Sirey. » »

Questions coloniales

André Touzet : *Fédéralisme financier et finances indochinoises;* Libr. Sirey. 25 »

Questions militaires et maritimes

Docteur Donnadieu : *Fréjus, le port militaire du Forum Julii.* Avec des illustrations; Belles-Lettres. 10 »

Roman

Mathilde Alanic : *Ma cousine Nicole;* Nelson. 7,50

Lucien Boyer : *Qu'il était beau mon village...* (le roman d'un chansonnier); Baudinière. 12 »

Pearl Buck : *La mère*, traduit de l'anglais par Germaine Delamain. Préface de Louis Gillet; Stock. 24 »

Georges Denoinville : *Les Squales*, mœurs bourgeoises au xxe siècle; Figuière. » »

Pierre Fallot : *La patte d'éléphant*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Léo Ferrero : *Espoirs.* Préface de Guglielmo Ferrero; Rieder. 15 »

Maurice Genevoix : *Tête baissée;* Flammarion. 12 »

Georges Gréciano : *Salve Regina;* Institut littéraire et artistique de France. 12 »

Léon Hennebicq : *La maison des pendules mortes;* S. n. d'édit. » »

Joseph Jolinon : *Le bât d'argent;* Rieder. 12 »

Marcel Marter : *L'heure de l'amour;* La Caravelle. 5 »

Evadne Price : *Le phare hanté*, roman policier; Edit. de France. 6 »

H.-C. Richard : *Arène;* Les Œuvres françaises. » »

Jean Robert : *Les hauts et les bas de Gaston Blanchepusse;* Debresse. 15 »

Rose Worms-Baretta : *La route insensée;* Fasquelle. 12 »

Sciences

Divers : ***Structure et propriétés des noyaux atomiques.*** Rapports et discussions du 7e Conseil de physique tenu à Bruxelles du 22 au 29 octobre 1933 sous les auspices de l'Institut International de physique Solvay; Gauthier-Villars. 75 »

L. Houllevigue : *Problèmes actuels de l'astrophysique.* Avec 22 figures dans le texte; Colin. 14 »

René Lacroix-à-l'Henri : *Manuel théorique et pratique de radiesthésie.* Lettre-préface de M. l'abbé Mermet; Henri Dangles, 38, rue de Moscou, Paris. 20 »

Docteur S. Nacht: *Psychanalyse des psychonévroses et des troubles de la sexualité;* Alcan. 15 »

Sociologie

C. Bouglé : *Bilan de la sociologie française contemporaine;* Alcan. 10 »

Montoursé-Ponsan : *Revision de la Constitution;* Lahure. 10 »

André Siegfried : *La crise de l'Europe;* Calmann-Lévy. 8 »

Théâtre

Paul Claudel : *Le livre de Christophe Colomb ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Emilio Colussi : *Charles Baudelaire,* drame lyrique en 5 actes; Chez l'auteur, 7, rue de l'Alboni, Paris. » »

Michel Durau : *Liberté provisoire,* comédie en 4 actes. *Amitié,* pièce en 3 actes et 4 tableaux; Nouv. Revue franç. 15 »

Shakespeare : *Comme il vous plaira,* comédie adaptée par Jules Supervielle ; Nouv. Revue franç. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Une figure originale : Gérard de Martha. — Maxime Du Camp et les obsèques de Victor Hugo. — Lettres inédites de Victor Hugo à Léningrad. — A propos des « Sonnets du Docteur ». — A propos d'un hymne à la mémoire d'Orsini. — Edgar Poe, O'Brien et Thomas de Quincey. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix Strassburger, d'une valeur de 1.000 dollars, a été attribué, à l'unanimité, à M. Pierre Dénoyer pour ses articles sur les Etats-Unis publiés par « le Petit Parisien »; le prix de la Critique littéraire (6.000 fr.), à M. Thierry-Maulnier pour son livre sur Racine, par 11 voix contre 9 à M. Marcel Thiébaut (*Evasions littéraires*) ; le prix Claire-Virenque (3.000 fr.), à Mme Jeanne Dannemarie pour son livre *Frère Jacqueline;* le prix Petitdidier (15.000 fr.), à M. François Bernouard pour ses poèmes : *Franchise militaire,* et pour ses autres œuvres, notamment *Le Bonheur du jour, La Berlue rayonnante, Trésors de l'Humanité;* le prix Emile Blémont (5.000 fr.), à M. Julien Guillemard pour les *Sirènes de l'Estuaire;* le prix Paul Verlaine (5.000 fr.), à M. Pierre Pascal pour *Ode triomphale;* le prix Edgar Poe (5.000 fr.), à M. Charles Corm, pour *La Montagne inspirée;* le prix Albert Londres (5.000 fr.), à M. Claude Blanchard pour ses reportages du « Petit Parisien »; le grand prix de littérature coloniale (5.000 fr.), à M. Oswald Durand pour son roman *Terre noire.*

Le prix de la Renaissance, d'une valeur de 6.000 francs, a été décerné le 22 mai à M. Fernand Fleuret pour l'ensemble de son œuvre.

§

Une figure originale : Gérard de Martha. — Antonin Julien, dit Gérard de Martha, poète et prosateur poitevin, est décédé en février 1935, à l'âge de 82 ans. Il méritait mieux qu'une réputation locale. Dessinateur, bibliophile, amateur d'estampes, d'horlogerie et de ferronnerie anciennes, il fut, de surcroît, un fantaisiste de race, dont la tournure d'esprit s'apparentait à celle d'un Derème et d'un Klingsor. Il tint aussi à la lignée des Lemice-Terrieux français. A 'eur commun dommage sans doute, et au nôtre, Anatole France et lui ne se sont pas connus.

Ses amis les plus intimes n'ont appris sa disparition qu'à la réception d'une *Lettre posthume*, versifiée par lui, les priant de rester chez eux, désireux qu'il était de s'en aller seul au cimetière. Il la tenait en réserve depuis près de quarante années, en prévision de cet événement... attendu, après l'avoir fait illustrer par le maître graveur Albert Bessé de dessins en couleurs : une Mort ricanante y esquisse un entrechat, en pinçant une mandoline engageante, au milieu d'une guirlande de formes nues, savamment dégradées...

Gérard de Martha a laissé son œuvre publiée, — en plaquettes somptueusement habillées de cuirs, de soies et de fers rares par l'amour du relieur espagnol Moralès, — à la Bibliothèque municipale de sa ville natale, Poitiers, que son capuchon légendaire n'avait jamais quittée.

La physionomie sympathique et pittoresque de ce curieux gentilhomme des Lettres valait un souvenir. A l'auteur émacié des *Hors-d'œuvre d'un Rond-de-Cuir*, il fallait une *Epitaphe*.

ÉPITAPHE

Ci-gît, n'emportant rien, pas même un capuchon,
Julien Antonin-Jean-Baptiste-Gustave,
Qui fut quatre-vingts ans ferme comme un burgrave
Pour n'avoir point fait cas du lard et du cruchon.

Horace eût fréquenté ce séduisant cochon,
Courtois, — pas courtisan, trop fin pour être esclave;
Très Louis XIII, ayant d'un moine, il tint du zouave
Avec son feutre crâne et son bouc maigrichon.

Il eut par-dessus tout l'amour des belles formes.
Les sots, qu'il étrilla, rêvaient de rats énormes
Grignotant ses *Hors-d'Œuvre* au fond d'un in-pace;

Chez lui l'amant fut pur et l'ami fut fidèle.
Dixi. Que reste-t-il, quand la mort a passé,
Qu'on ait été soleil ou simplement chandelle?

OMER SAGNES.

§

Maxime du Camp et les obsèques de Victor Hugo. — L'Académie française avait pardonné à Maxime Du Camp la diatribe que, sous forme de préface, il avait, en 1855, publiée contre elle en tête de ses *Chants Modernes*. Le 22 décembre 1880, l'auteur des *Convulsions de Paris* succédant à Saint-René Taillandier, était reçu sous la coupole par M. Caro. Directeur en exercice, il était, de par le règlement de la compagnie, chargé de prononcer l'éloge funèbre de ses confrères défunts au cours de l'année. C'est donc à lui que revenait la mission de discourir sur la tombe de Victor Hugo, à propos duquel, trente ans plus tôt, il avait écrit :

> Qu'il nous permette de lui dire, malgré toute l'admiration, malgré toute la vénération que nous avons pour son incomparable génie, son entrée à l'Académie fut le crime de sa vie, et de là seulement peut-être ont découlé tous ses malheurs.

Maxime Du Camp avait oublié — ou feignait d'oublier — cette malencontreuse sortie. Il était tout prêt, selon son habitude, à dire, fin mai 1885, le contraire de ce qu'il avait écrit au début de janvier 1855. Une violente campagne de presse devait l'empêcher de se renier une fois de plus et de refaire le « procès » de la Commune en déclamant au Père-Lachaise, avec d'opportunes retouches, cette page de ses *Convulsions :*

> En 1848, Victor Hugo, fatigué d'être le plus grand poète du siècle et aspirant à descendre au rôle d'homme politique secondaire, avait adressé à la population parisienne une profession de foi qui est devenue célèbre vingt-trois ans après, lorsque la Commune eut réalisé le programme que le candidat flétrissait alors avec une énergique probité : « Deux républiques, disait-il, sont possibles : — l'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge, fera des gros sous avec la colonne, jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat... ruinera les riches sans enrichir les pauvres, anéantira le crédit qui est la fortune de tous, et le travail qui est le pain de chacun... remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre... fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera la liberté, étouffera les arts, décapitera la pensée, niera Dieu... en un mot, fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment, et après l'horrible dans le grand que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit. » Le jour où Victor Hugo a écrit cette page, il a eu certainement une vision de l'avenir; la Commune que nous avons subie lui était apparue, et il avait reculé d'horreur.

Gustave Geffroy, le premier, s'indigna dans la *Justice* du 23 mai de l'*Outrage aux Lettres* que le sieur Du Camp s'apprêtait à commettre sous les auspices de l'Académie française.

> Pour louer Victor Hugo qui ouvrait en 1871 sa maison aux vaincus de la guerre civile, aux échappés de la fusillade, le ridicule corps littéraire va chercher le pourvoyeur des Conseils de guerre, celui qui prit le rôle d'indiquer les retraites et d'achever les blessés, écrivait-il. Pour exalter l'écrivain qui mit sa conscience dans la page écrite, on désigne le faux homme de lettres qui mettait les infirmités du grand Flaubert

— son ami! — en racontars pour la *Revue des Deux Mondes*, — après avoir raturé ses manuscrits. Est-ce qu'on laissera cette injure atteindre Hugo et, avec lui, la politique qu'il a défendue, la littérature qu'il a servie? Est-ce que le monsieur galonné portait allégrement ses palinodies et ses dénonciations, pourra venir impudemment débiter ses venimeuses épigrammes et ses menteuses apologies?

Le lendemain, dans *la Bataille*, Lissagaray à son tour se cabrait devant l'*Outrage :*

On dit que le misérable sans courage et sans talent qui a vomi de son fiel cinq volumes d'infamies sur les vaincus de la Commune; qui, sept ans après la défaite, de son petit souffle de Caliban avorté s'épuisait à ranimer les cendres froides des conseils de guerre; qui fit arrêter, condamner par ses dénonciations ineptes les gens trop braves venus du fond de l'exil pour lui demander justice, croyant trouver un homme là où il n'y avait qu'une tripe venimeuse; on dit que le Loriquet sanguinolent de la plus grande épopée révolutionnaire du siècle va, au nom de l'Etat, asperger de son venimeux éloge le cadavre de celui qui revendiqua l'honneur, en 1871, de recevoir les vaincus de la Commune... Eh bien! cela ne sera pas. Nous en prévenons hautement, loyalement, la famille et les amis de Victor Hugo : nous ne laisserons pas Maxime Du Camp parler sur cette tombe... Nous n'admettrons jamais que le mouchard Maxime Du Camp vienne outrager cette mémoire sous prétexte de sous-ventrière académique. Nous ne laisserons pas cet ignoble parler sur cette tombe. Parce que cette tombe est celle de celui qui soutint les vaincus de mai. Parce que cette tombe est toute proche de nos morts du Père-Lachaise. Nous ne laisserons pas l'ignoble calomniateur de la Commune, Maxime Du Camp, le plus grand fusilleur de Paris après Thiers et Mac-Mahon, parler au Père-Lachaise. Et s'il ose ouvrir la bouche, nous la fermerons vigoureusement.

Le *Télégraphe*, du même jour, publiait cette nouvelle :

La conscience publique et la dignité littéraire reçoivent satisfaction. Il a été interdit à M. Maxime Du Camp de parler sur la tombe de Victor Hugo.

Un reporter du *Gaulois* s'empressa d'aller interviewer le fauteur du scandale :

— Maître, vous n'avez pas lu, probablement, les articles que la *Bataille*, le *Télégraphe*, etc., fulminent contre vous.

Et le « maître », qui était un grand rénégat et un insigne tartufe, jouant la crânerie, répondit :

— Ma foi, non! Je ne me soucie guère de ce qu'ils peuvent dire... Cependant, je suis aux ordres de l'Académie, et, si elle juge à propos de confier à un autre de ses membres le soin de porter la parole en son nom, je ne m'y opposerai pas. La seule chose qui m'effraye un peu, je l'avoue, c'est la perspective de marcher à pied, probablement nu-tête, de l'Arc-de-Triomphe au Père-Lachaise derrière le char... Je le ferai néanmoins avec dévouement, car j'aimais Hugo... autant que je l'admirais.

L'Académie hésitant toujours à sacrifier son directeur à l'opinion publique :

C'est donc ce semainier sanglant qui aura à faire l'éloge du poète qui, dans des vers admirables, a protesté contre les horreurs de la Semaine sanglante, s'écriait Rochefort dans *l'Intransigeant* (25 mai). Le commensal de Compiègne, l'ami des proscripteurs de l'Empire, viendra,

au milieu des revenants de la Commune alignés derrière le char mortuaire prendre la parole sur le cercueil de l'ancien proscrit du Coup d'Etat. Nous serons curieux de savoir par quels procédés oratoires ce Quarante parviendra à faire le panégyrique d'un homme dont la vie a été aussi diamétralement opposée à la sienne. Chacun des actes de Victor Hugo étant la condamnation de M. Maxime du Camp, celui-ci ne pourra risquer le moindre éloge sans paraître faire son *meâ culpâ* et se désigner lui-même aux trognons de choux et aux huées que, malgré la solennité de la cérémonie, il n'éviterait certainement pas... Le délégué de l'Académie s'est trompé de cadavre: la seule tombe sur laquelle il lui soit jamais permis de parler, c'est celle de Galliffet.

« Nous devons surtout nous souvenir que M. Maxime Du Camp a été l'insulteur gagé des combattants du 18 mars et des victimes de la semaine sanglante », écrivait le lendemain le *Radical.*

Entre l'auteur de l'*Année terrible* et celui des *Convulsions de Paris,* il y a un fossé de boue et de sang que les traditions académiques ne parviendront jamais à combler.

Le *Radical* faisait sans doute allusion à l'échauffourée qui avait eu lieu trois jours plus tôt, lors de la manifestation à l'occasion de l'anniversaire de mai 1871, au cours de laquelle « pendant 2 heures le Père-Lachaise de mai 85 avait reproduit exactement l'aspect du Père-Lachaise de mai 71 ». Il y avait eu trois morts et une trentaine de blessés.

Cela donna à réfléchir au gouvernement, aux collègues de Maxime Du Camp et à Maxime Du Camp lui-même.

Enfin, l'*Intransigeant* du 27 mai annonçait :

Les membres de l'Académie française, ayant compris que le mouchard Maxime du Camp ne pouvait prononcer l'oraison funèbre de Victor Hugo, se réuniront demain pour désigner celui qui devra prendre la parole à sa place.

Ce fut Emile Augier qui fut choisi. — AURIANT.

§

Lettres inédites de Victor Hugo à Léningrad. — D'après un récent numéro des *Izvestia* de Moscou, la Bibliothèque d'Etat de Léningrad possède cinq lettres inédites de Victor Hugo. L'une d'elles, en date du 21 janvier 1861, est adressée au dessinateur américain John Chenay. Ce dernier a gravé le portrait de Victor Hugo avec celui de John Brown, champion de la lutte pour l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis. Il avait été attiré par les adversaires dans un guet-apens et sauvagement assassiné. A la suite de cet événement, Victor Hugo avait envoyé au gouvernement américain une lettre enflammée, demandant la suppression de la traite des nègres. Dans sa réponse à John Chenay, le poète parle de cette affaire.

Une autre lettre a pour destinataire Wilhelm Lenz, critique

musical russe et auteur d'ouvrages sur Beethoven, qui jouissait d'une certaine notoriété en Occident. Victor Hugo le remercie pour l'envoi de ces livres, dont la lecture lui a été très agréable, et pour sa lettre « pleine d'un esprit charmant ».

Il y a ensuite une lettre adressée à Royer-Collard pour lui présenter un jeune poète, F. Girolat, et deux courtes lettres au compositeur Spontini.

Le même journal dit que l'Académie des Sciences russe vient d'acquérir un poème de Victor Hugo. Il se compose de cinq vers et ne porte ni titre ni date, mais son sujet et le style laissent supposer qu'il a été écrit par le poète au soir de sa vie. — S. P.

§

A propos des « Sonnets du Docteur » (1).

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercure*, p. 669 du n° 885, que le *Homard à la Coppée* a été attribué par Jules Lemaître à l'un « de ses amis de province », et que cet ami était Alexandre Philibert, « un des garçons les plus spirituels que nous ayons connus et qui excellait, non seulement dans la parodie, mais dans les genres littéraires les plus élevés et qui jouait de la rime avec une maîtrise égale à celle de Banville ». J'ai connu Philibert dans la plus cordiale amitié à la pension Massin et au lycée Charlemagne. Nous étions étroitement liés, et Philibert me tenait au courant de tout ce qu'il faisait. Or, je n'ai gardé aucun souvenir qu'il excellât « dans la parodie ». Il y avait bien dans notre petit cercle un poète, un vrai celui-là, et capable de tout en vers comme en prose (et sans parler du reste); c'était Jean Richepin; mais je me garderai bien de me prononcer pour l'un ou pour l'autre des deux. Je me contenterai de dire que l'attribution du *Homard* à Philibert me paraît invraisemblable.

Excusez-moi de m'introduire dans cette polémique tout à fait étrangère à mes occupations ordinaires; mais je n'ai pu laisser passer l'occasion de parler d'un cher ami qui occupa une si grande place à la pension Massin, à Charlemagne, à l'Ecole Normale et dans ma famille, et qui est mort si tristement après des années de souffrance dans sa ville natale, Valréas en Vaucluse.

Veuillez agréer, etc. — C. BEMONT.

§

Nous avons reçu en outre la lettre suivante, qui nous paraît liquider la question :

(1) V. *Mercure de France*, nos des 1er mai, p. 669, et 15 mai, p. 218.

Monsieur le Directeur,

Je suppose que M. Babin doit avoir par devers lui de bonnes preuves que le sonnet intitulé *le Homard à la Coppée* n'est pas de Georges Camuset, mais d'Alexandre Philibert.

Toutefois, la confusion, puisqu'il paraît qu'il y a confusion, ne peut pas ne dater que de 1897, comme votre éminent correspondant en émet l'hypothèse. Ce sonnet figure en effet à la page 51 de la troisième édition des *Sonnets du Docteur* (Darantière, Dijon), qui date de 1893 et qu'a préfacée Armand Silvestre.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, etc.

ÉDOUARD PICHON
médecin des hôpitaux de Paris.

§

A propos d'un hymne à la mémoire d'Orsini. — M. Auriant cite dans le *Mercure de France* du 15 mai des fragments d'un hymne *alla memoria di Felice Orsini, martire della Libertà.* Le « poète » révolutionnaire était sans doute un admirateur fervent de l'écrivain catholique et réactionnaire Alessandro Manzoni, le célèbre auteur des *Fiancés,* qui après la mort de Napoléon, avait écrit un hymne intitulé *Le Cinq Mai,* où se lisent ces vers:

Dall' Alpi alle Piramidi,
Dal Manzanarre al Reno.

L'hymne à la mémoire d'Orsini rappelle surtout pour la métrique le *Cinq Mai* de Manzoni; entre autres, il contient les deux vers suivants:

Dall' Alpi alla Trinacria,
Dall' Isiro al mar Tirreno.

ANIANTE.

§

Edgar Poë, O'Brien et Thomas de Quincey.

Monsieur le Directeur,

Dans un article de M. Edmond Jaloux paru à l'hebdomadaire « 1935 » (27 mars) et intitulé *Rencontre avec Edgar Poe,* on lit:

Les critiques américains ont souvent reproché à Edgar Poe un certain *rococo* qui est typiquement de son époque et que l'on retrouve chez quelques-uns de ses disciples d'outre-mer, comme Fitz-Maurice O'Brien, par exemple.

Il s'agit de Fitz-James O'Brien, qui habitait New-York entre 1845 et 1860. Au début de la guerre civile il s'engagea dans l'armée Nordiste et fut tué à la bataille de Bull-Run. On ne peut guère

l'appeler un disciple de Poe. Ses meilleurs contes, assez difficiles à trouver en librairie aujourd'hui (*Diamond Lens, Wondersmith, Mother-of-Pearl,* et deux ou trois autres) sont *sui generis.* Il n'a pas à proprement parler un style. La rédaction de ses contes est plutôt ordinaire que mauvaise. Quelquefois, remué par ses imaginations, il écrit d'une façon impressionnante. En général, sa prose rappelle les *Keepsakes* de lady Blessington beaucoup plus que Poe. J'aurais été enclin à penser que, pour la forme et l'expression de ses contes, O'Brien avait choisi comme modèle non pas Poe, mais un autre contemporain, Nathaniel Hawthorne. Chez Hawthorne, rien de *rococo;* il est un maître de la langue anglaise.

Ce rococo, les critiques américains ne sont pas les seuls à le reprocher à Poe. Dans le volume des Lettres d'Albert Samain (Mercure de France), on trouverait l'opinion sur ce sujet de M. Paul Bourget. Le style de Baudelaire, au dire de M. Bourget, est tellement supérieur à celui de Poe qu'on ne peut pas se rendre compte de l'original à travers la traduction. Peut-être M. Bourget s'était-il confirmé dans son opinion par ses entretiens avec son ami Henry James, qui a exprimé en plusieurs endroits de son œuvre de critique beaucoup de mépris pour les écrits de Poe. On doit ajouter que vers la fin de sa vie, peut-être à la prière de ses jeunes amis Stevenson et H. G. Wells, il relut Poe et avoua qu'il l'avait mésestimé.

Certes, on peut être à peu près d'accord avec M. Jaloux quand il écrit:

> Le *rococo* est devenu, transfiguré par Edgar Poe, une sorte de style magnifique qui n'appartient qu'à lui, un style grandiose qu'il applique aux objets le plus divers, à la description romantique d'une chambre comme à une enquête de police.

Tout cela est bien vrai, et ce n'est pas une diminution de l'originalité de Poe de constater qu'on pourrait écrire — qu'on a écrit depuis longtemps — les mêmes choses sur Thomas De Quincey. Et en effet il me semble hors de doute que l'influence la plus marquante que Poe a subie est celle de De Quincey. En France, et même en Angleterre, De Quincey est surtout connu par *Les Confessions d'un Mangeur d'opium* et par *L'Assassinat vu comme un des Beaux-Arts.* Encore cette dernière fantaisie est connue comme *La Cité de Dieu* de saint Augustin, plutôt par son titre que par sa substance. Mais De Quincey (1785-1859) écrivait beaucoup dans les revues anglaises pendant la vie de Poe (1809-1849). Pendant sa longue existence, il ne fit éditer que deux livres. C'était surtout, comme Poe d'ailleurs, un écrivain pour les maga-

zines — un *literary hack*, comme on dit. L'édition Masson de ses écrits est de quatorze volumes bien épais.

Que Poe lisait attentivement De Quincey est hors de doute. On trouve les mêmes pensées, les mêmes phrases. Poe dédicaçait son volume de poèmes de 1845 à Elisabeth Barrett (la « Miss Bà » d'une récente pièce à succès), comme suit: « A la plus noble de son sexe, à l'auteur du *Drame d'Exil*, à Elisabeth Barrett d'Angleterre. » La phrase: « la plus noble de son sexe », se trouve dans un article de De Quincey de 1837 où elle est appliquée à Mary Woolstonecraft, femme du philosophe Godwin, belle-mère de Shelley, et réformatrice des horribles prisons de femmes de son temps. Une splendide femme, vraiment noble, et bien oubliée, dont la vie fut beaucoup plus utile pour l'humanité que celles de plusieurs dont on ne perd pas le souvenir.

La rencontre entre Poe et De Quincey serait une coïncidence ? Si vous voulez. Seulement on peut trouver pas mal de coïncidences du même genre. En 1832, De Quincey publiait un roman que personne ne lit plus et qui s'appelle *Klosterheim*. Là, on tombe sur la mise en scène d'un conte célèbre de Poe : *Le Masque de la Mort rouge*. Il ne s'agit pas, bien entendu, de plagiat, mais de suggestion. Si M. Jaloux ou un autre désire voir un exemple avant la lettre d'une certaine catégorie des contes de Poe, il n'a qu'à lire un conte de De Quincey: *The Household Wreck* (à peu près: *L'Ecroulement d'un Foyer*). Les précautions oratoires, le style évocatif, incantatoire, solennel, le décor — tout est là.

On peut ajouter que cette espèce de blague à froid, assez déplaisante, que Poe emploie quelquefois quand il veut faire passer des choses arides, est un procédé de De Quincey, qui tombe, lui aussi, trop souvent dans le mauvais goût, comme quand il appelle facétieusement Thomas à Kempis « ce vieux Tom ».

Aujourd'hui, dans les pays de langue anglaise, De Quincey est bien délaissé, tandis que Poe semble toujours vivant. Il faut donc convenir qu'il y a en Poe quelques éléments de vitalité qui manquèrent à De Quincey. Et justement M. Jaloux vient d'expliquer cette permanence de Poe par une espèce de magie latente dans ses phrases, comme dans certains vers de Virgile. Magie, et aussi diablerie. Car il n'est pas difficile d'imaginer que le constructeur d'un œuvre si noir, si pestilentiel, si dénué de toute notion de Dieu, de bonté humaine, de courage, d'espérance, de pitié, fut bien le fils et prince héritier de l'Esprit du Mal. Même l'espèce de loyalisme farouche que Poe suscite toujours, un culte voué à un dieu de malheur et de mort par les gens les plus disparates,

a quelque chose de surnaturel et, disons le mot, de diabolique. Comme les chanoines Docre et les madames Chantelouve du livre de Huysmans paraîtront pauvres et mièvres à côté de cet homme qui ne s'abaisse à outrager un culte que parce qu'il s'est placé en dehors de tous les cultes. Pour lui, la bataille engagée n'est pas contre l'autel de n'importe quel Dieu, mais contre la vie même de l'univers.

Veuillez agréer, etc. VINCENT O'SULLIVAN.

§

Le Sottisier universel.

Ceci s'applique également à l'état d'âme de cette veuve, dans le Nouveau Testament, qui ne voulait point être consolée. — KEYSERLING*: Méditations sud-américaines*, traduction française, p. 129.

D'ordinaire on pare le cercueil des académiciens de leur uniforme immortel, vert et persillé d'argent. — *Je suis partout*, 16 février.

« Rien n'entend autant de bêtises qu'un tableau du Louvre », disait Forain. — *Mercure de France*, 1er mai, p. 531.

D'autres écriront des statistiques sur les élections municipales et diront les anomalies dans la représentation des communes. Environ 450.000 conseillers municipaux en France: cela fait un par 9 habitants. — *L'Europe nouvelle*, 4 mai.

LES TRAVAUX DE SUPPRESSION DES PASSAGES A NIVEAU DE ROANNE. — ...Le passage à niveau 197, particulièrement fréquenté aux heures d'entrée et de sortie des usines, était traversé, chaque jour, par plus de vingt mille piétons, pour la plupart à bicyclette. — *Revue générale des chemins de fer*, avril 1935, p. 383.

Il saura nous dire où son ami s'est retiré et, comme je le connais, il brûlera la neige pour le rejoindre dès que nous aurons causé ensemble. — *Echo de Paris*, 5 mai.

Les érudits rappelèrent que le 21 mai, — jour de la mort de l'Empereur, — le rayon de soleil passe droit sous l'arche, dans l'axe de l'avenue [des Champs-Elysées]. — *Le Jour*, 25 avril.

L'officier d'ordonnance avait la clavicule du pied droit brisée. — *L'Eclaireur de l'Est*, 3 mai.

A SCAPA FLOW, UN VESTIGE DE GUERRE A ÉMERGÉ. — Le cuirassé allemand « Bayern », coulé à Scapa Flow, en application du traité de Versailles, est remorqué vers un port écossais pour être démoli [légende d'une illustration]. — *La Sarthe*, 3 mai.

VILLERS-SEMEUSE. — ...Nous apprenons avec plaisir la naissance de Marc-Guy-Robert Thibout, très connu à Villers-Semeuse. Nos compliments aux parents et meilleurs vœux pour le bébé. — *Le Petit Ardennais*, 7 mai.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.